



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

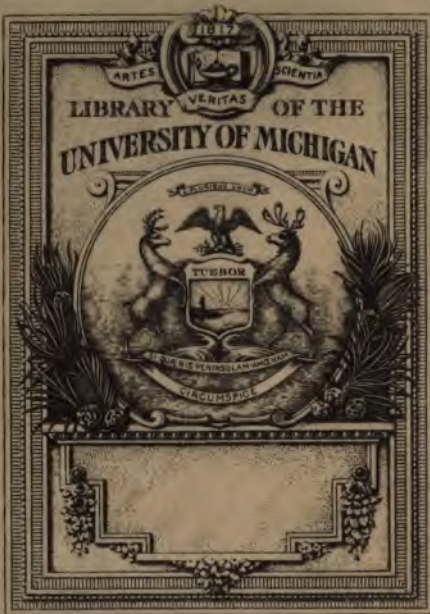
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



PQ
1211
142
P: 8
1065





BIBLIOTHÈQUE
DES
THÉÂTRES,

Lettre A.

TOME II.

Pièces contenues dans ce Volume.

Abeilard & Héloïse.

Accommodement imprévu.

Achile à Scyros.

Alcibiade.

Auteurs (les) de bonne foi.

Adieux (les) du Goût.





Pierre Carlet de Chamblain
de MARIVAUX.
de l'Academie Françoise.

Mort le 12 Février 1763.
age de 75 Ans.

Goussier del.

Goussier sculp.

BIBLIOTHÈQUE **DES** **THÉÂTRES;**

Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies, Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertissemens, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poètes ou Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joués à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

Lettre A.

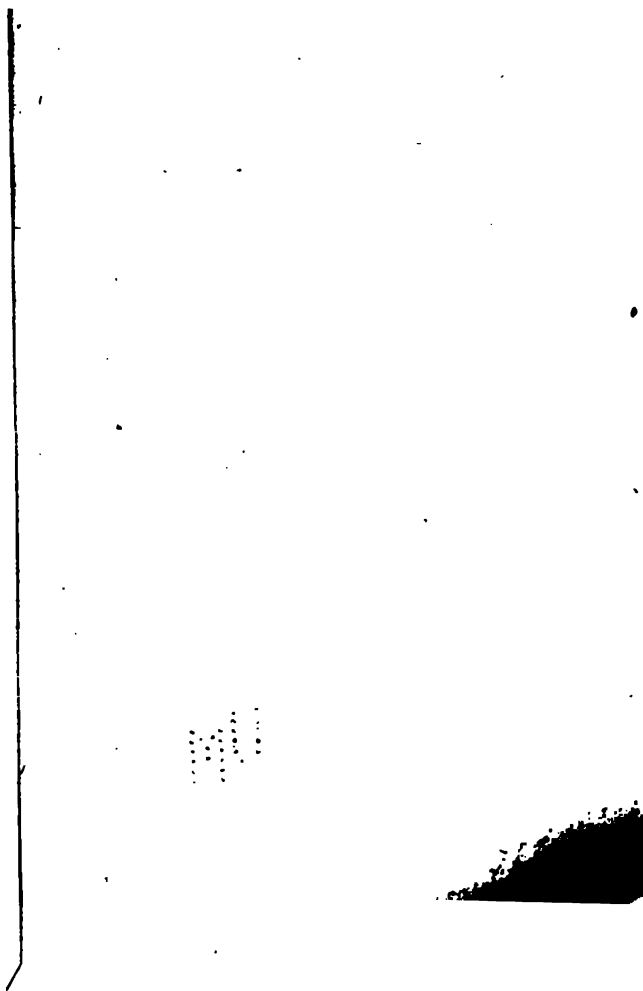
T O M E I I.



A P A R I S,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1 7 8 4.



Guys, Jean Baptiste

ABAILARD

ET

ELOÏSE.

PIECE DRAMATIQUE,

EN VERS ET EN CINQ ACTES.

Infelix perii dotibus ipse meis.

Ouid. de Pont. Epist. 7.

Le Prix est de trente Sols.



A LONDRES.

DCC. LII.

1. The first part of the document is a letter from the President of the United States to the Congress, dated January 3, 1862. It is a long and detailed letter, covering many topics, including the state of the Union, the progress of the war, and the condition of the country.

2. The second part of the document is a report from the Secretary of the War, dated January 3, 1862. It is a long and detailed report, covering many topics, including the state of the war, the progress of the army, and the condition of the country.

3. The third part of the document is a report from the Secretary of the Navy, dated January 3, 1862. It is a long and detailed report, covering many topics, including the state of the navy, the progress of the fleet, and the condition of the country.

4. The fourth part of the document is a report from the Secretary of the Interior, dated January 3, 1862. It is a long and detailed report, covering many topics, including the state of the interior, the progress of the land, and the condition of the country.

5. The fifth part of the document is a report from the Secretary of the Treasury, dated January 3, 1862. It is a long and detailed report, covering many topics, including the state of the treasury, the progress of the revenue, and the condition of the country.

6. The sixth part of the document is a report from the Secretary of the Education, dated January 3, 1862. It is a long and detailed report, covering many topics, including the state of the education, the progress of the schools, and the condition of the country.

7. The seventh part of the document is a report from the Secretary of the Agriculture, dated January 3, 1862. It is a long and detailed report, covering many topics, including the state of the agriculture, the progress of the crops, and the condition of the country.

8. The eighth part of the document is a report from the Secretary of the Commerce, dated January 3, 1862. It is a long and detailed report, covering many topics, including the state of the commerce, the progress of the trade, and the condition of the country.

9. The ninth part of the document is a report from the Secretary of the Public Works, dated January 3, 1862. It is a long and detailed report, covering many topics, including the state of the public works, the progress of the construction, and the condition of the country.

10. The tenth part of the document is a report from the Secretary of the Public Lands, dated January 3, 1862. It is a long and detailed report, covering many topics, including the state of the public lands, the progress of the survey, and the condition of the country.

11. The eleventh part of the document is a report from the Secretary of the Public Buildings, dated January 3, 1862. It is a long and detailed report, covering many topics, including the state of the public buildings, the progress of the construction, and the condition of the country.

12. The twelfth part of the document is a report from the Secretary of the Public Works, dated January 3, 1862. It is a long and detailed report, covering many topics, including the state of the public works, the progress of the construction, and the condition of the country.

13. The thirteenth part of the document is a report from the Secretary of the Public Lands, dated January 3, 1862. It is a long and detailed report, covering many topics, including the state of the public lands, the progress of the survey, and the condition of the country.

14. The fourteenth part of the document is a report from the Secretary of the Public Buildings, dated January 3, 1862. It is a long and detailed report, covering many topics, including the state of the public buildings, the progress of the construction, and the condition of the country.

15. The fifteenth part of the document is a report from the Secretary of the Public Works, dated January 3, 1862. It is a long and detailed report, covering many topics, including the state of the public works, the progress of the construction, and the condition of the country.

16. The sixteenth part of the document is a report from the Secretary of the Public Lands, dated January 3, 1862. It is a long and detailed report, covering many topics, including the state of the public lands, the progress of the survey, and the condition of the country.

17. The seventeenth part of the document is a report from the Secretary of the Public Buildings, dated January 3, 1862. It is a long and detailed report, covering many topics, including the state of the public buildings, the progress of the construction, and the condition of the country.

18. The eighteenth part of the document is a report from the Secretary of the Public Works, dated January 3, 1862. It is a long and detailed report, covering many topics, including the state of the public works, the progress of the construction, and the condition of the country.

C'EST à l'Amour, ce tiran de mon cœur,
Que j'offre mon premier hommage.
Puisse-t-il, d'un regard flatteur,
Accueillir l'Auteur & l'ouvrage.
C'est lui qui dans l'art de rimer
M'a dicté son tendre langage;
S'il m'enseignoit l'art de me faire aimer,
Je lui devrois encore davantage.
Vous, de qui les charmes vainqueurs,
Seuls auteurs & témoins de l'ardeur la plus tendre,
M'ont appris à verser des pleurs,
Et le plaisir qu'on goûte à les repandre,
Amour le veut, regnez toujours sur moi.
Et si mes dons peuvent vous plaire,
Jeune & belle * * * acceptez, sans colere,
Ce tendre gage de ma foi.

Mes vers vont retracer l'histoire déplorable
De deux amans formés dans le sein des amours.
Jaloux de leur bonheur, le sort impitoyable
De leurs plaisirs borna le cours.

On crut les désunir, ils s'aimèrent toujours.

Envain la fortune cruelle

S'oppose au succès de nos vœux ;

Si nous brûlons d'une flamme fidelle,

Nous triomphons, en dépit d'elle :

C'est par le cœur qu'on est heureux.

Vous sçavez, Madame, les raisons qui
m'ont déterminé à composer cet ouvrage. Je
vous lisois un jour, l'histoire d'Abailard
& d'Eloïse, & les lettres passionnées de ces
amans malheureux. Je remarquai que cette
lecture vous attendrissoit, & que vous ne
pûtes vous empêcher de donner des pleurs à
leur cruelle situation. Ce spectacle me tou-
cha à mon tour. Peut-on voir deux beaux
yeux repandre des larmes, sans être tenté
d'en verser ? je pleurai avec vous. Ce tendre
hommage que nous rendions à l'humanité,
dans un profond silence, dura tout le tems
que vous jugeâtes à propos. Je ne m'avisai
d'essuyer mes yeux, que quand vous essuyâ-
tes les vôtres. Un moment après vous reprîtes
la parole, & je commençai alors à parler.
Vous me sçûtes quelque gré de ma sensibi-

E P I S T R E.

liré, parce que vous ignoriez sans doute qu'Eloïse & Abailard n'en avoient pas tout l'honneur. Vous crûtes devoir profiter de ce moment, & vous me priâtes, je me fers de vos termes, de composer une pièce de théâtre sur le sujet que nous venions de lire. Les prières des personnes de votre sexe, & faites comme vous, sont des ordres qu'il seroit dangereux de ne pas exécuter. Je promis de les remplir, sans trop songer à quoi je m'engageois. La réflexion me fit voir des difficultés auxquelles je n'avois pas pensé d'abord. Comment mettre un pareil événement sous les yeux d'une nation aussi delicate que la nôtre sur l'article des bienséances ? une jeune fille séduite par celui à qui on avoit confié le soin de ses études, une passion fondée sur le crime, la peine honteuse & cruelle qui en fut le fruit ; voilà, sans doute, des objets capables de revolter l'imagination, & de laisser dans le cœur des impressions dangereuses. Malgré toutes ces raisons, ma parole étoit donnée. Il n'y avoit plus moyen de me dédire. Je connoissois tout le péril qu'il y avoit à vous obéir ; mais je craignois encore plus le malheur de vous déplaire, en ne vous obéissant pas. L'intérêt du cœur l'emporta sur celui de l'amour propre. Je ne songai plus qu'à remplir mes engagements. Sans

défigurer mon sujet, il fallut chercher à l'adoucir; & quoique je sentisse bien qu'il n'étoit pas fait pour être joué sur le théâtre, j'avois cependant besoin des regles, pour construire un poëme qui ressemblât à ceux qu'on y représente. J'en ai négligé quelques-unes que je n'ai pas cru devoir observer scrupuleusement dans un ouvrage qui ne devoit être que lu.

La pièce finie, je courus vous la communiquer. Je ne dirai point l'impression qu'elle fit sur vous. C'est une circonstance qui n'a rien d'intéressant pour les autres, aussi en ai-je recueilli seul tout le fruit. Si l'accueil que vous lui avez fait est flatteur pour moi, il est indifférent pour les lecteurs. Ils ne reglent point leurs suffrages ou leur critique sur les dispositions des particuliers; & cela doit être. Je me contenterai, Madame, d'ajouter ici, qu'après m'avoir engagé à composer cet ouvrage; vous avez voulu encore que je le misse au jour. Je n'aurois pas manqué de bonnes raisons à vous opposer, si vous aviez été disposée d'en recevoir; mais vous étiez d'humeur de demander, & moi en train d'accorder. J'avoûrai cependant que ma complaisance, à cet égard, a été portée à l'extrême; & il seroit juste que vous m'en tinssiez quelque compte pour mon dédomma-

gement. Ne croyez pas que je cherche à me parer d'une fausse modestie. C'est une ressource usée qui n'est plus qu'à pure perte pour celui qui la met en œuvre. Vous le sçavez, Madame, je suis autant éloigné à chercher des éloges peu mérités, qu'à me refuser à ceux dont je me croirois digne. Les applaudissemens du public, à prendre ce dernier mot dans sa véritable signification, sont pour un Auteur ce qu'étoient autrefois pour un Conquérant les honneurs du triomphe. La gloire littéraire ne sçauroit aller plus loin. Tout écrivain qui fait semblant de les envisager avec indifférence, en impose ; & celui qui est parvenu à les mériter, est monté aussi haut que son état peut le permettre.



A C T E U R S.

LE COMTE, Epoux destiné à Eloïse.

FULBERT, Oncle d'Eloïse.

LA MARQUISE, Sœur de Fulbert.

ELOISE, Amante d'Abailard.

ABAILARD, Amant d'Eloïse.

NERINE, Confidente de la Marquise
& d'Eloïse.

FRONTIN, Valet d'Abailard.

M. GRIF, Intendant.

*La Scene est dans un Château de Fulbert,
aux environs de Paris.*

ABAILARD.



ABAILARD

ET

ELOÏSE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, NERINE.

LA MARQUISE.



BAILLARD est, dis-tu, dans son
appartement ?
NERINE.

Oui.

LA MARQUISE.

Sçait-il que je veux lui parler ?
NERINE.

Oui, Madame !
A

1

2

4

PIÈCE DRAMATIQUE. 3

D'autres leçons que de philosophie.

Malgré ce que j'ai fait pour éclaircir ce point ,
Je n'ai rien découvert où l'on puisse redire.

L'un ne fait qu'enseigner, & l'autre que s'instruire.
Ils s'estiment tous deux, mais ils ne s'aiment point.

LA MARQUISE.

Et sur quoi juges-tu de leur indifférence ?

NERINE.

La chose est fort claire , je pense.

Semblables à ces gens qui se piquent d'esprit,
Ils sont toujours d'un sentiment contraire.

C'est corsaire, contre corsaire.

L'un veut blanc, l'autre noir. On crie, on s'étourdit,

On ne parle que par *dilemme*.

(J'ai retenu ce mot en dépit de moi-même.)

Non. Ce n'est pas ainsi que l'amour en agit.

On est toujours d'accord avec ce que l'on aime,

Et l'on ne fait pas tant de bruit.

LA MARQUISE.

N'importe. Il faut plus loin porter ta vigilance,

Et redoubler ta prévoyance.

Et tu m'avertiras . . .

NERINE.

Enfin nous y voilà.

LA MARQUISE.

Nerine, qu'entends-tu par là ?

NERINE.

Me seroit-il permis de dire ma pensée ?

A ij

4 ABAILARD ET ÉLOISE;
LA MARQUISE.

Est bien ?

NERINE.

A vos discours on pourroit parier
Que vous voulez vous marier,
Que même vous êtes pressée,
Et que le Philosophe est , soit dit entre nous ,
Celui que votre cœur demande pour époux.

LA MARQUISE.

Quoi , Nerine , tu veux qu'à ce point je m'oublie ?

NERINE.

Laissons tous les raisonnemens.
On est fille , il suffit. Et l'on sent là dedans
Un je ne sçais quoi qui nous crie
Qu'il faut cesser de l'être après un certain tems.

LA MARQUISE.

Mais....

NERINE.

C'est un droit qu'on paie à la nature ;
Et qu'elle demande à grand cri.

LA MARQUISE.

Moi , je soutiens....

NERINE.

Et moi , je vous assure
Que nous avons besoin toutes deux d'un mari.

LA MARQUISE.

Tu croirois donc....

PIECE DRAMATIQUE. 5
NERINE.

Je crois que votre état vous pèse.
C, a mettons-nous l'une & l'autre à notre aise.
Le cas n'est point douteux , il vous faut un époux.
Voïons si le Docteur , Madame , fait pour vous...
Je crois que non.

LA MARQUISE .

Pourquoi ?

NERINE.

Voici ce que j'en pense.
Vous avez de grands biens, un nom, de la naissance,
Un ton de cour , des airs brillans.
Votre Abailard , est homme de province ,
Pour bien il n'a que ses talens ,
Et je soupçonnerois sa noblesse fort mince.

LA MARQUISE.

Quoi ! parce qu'il n'a pas un nom , de grands
emplois ,

Mérite-t'il moins de me plaire ?
Mais à juger de lui par tout ce que je vois ,
Sans doute il ne sort point d'une race vulgaire.
Il est même , si je m'en crois ,
Philosophe par goût , & professeur par choix.

NERINE.

Par goût , ou par besoin , soit : il est philosophe,
Un Mari de semblable étoffe ,
Qu'il soit enfin tout ce que l'on voudra ,
Je vous proteste bien , Madame ,

A iij

6 ABAILARD ET ELOISE,

Qu'il n'auroit pas l'honneur de m'avoir pour sa femme.

Les fots mortels que ces gens là !

Moi , je préférerois un fat , un petit maître
A tous ces grands docteurs , hérissés d'argumens.

Un fat n'est fat que dans certains momens ,
Un sot ne cesse point de l'être.

LA MARQUISE.

Mon avis sur ce point est différent du tien.

D'ailleurs , s'il faut ne te rien taire ,
Cet Abailard , enfin

NERINE.

Eh bien ?

LA MARQUISE.

Sans y penser , a trouvé l'art de plaire.

NERINE.

Soit. Un sçavant vaut encor mieux que rien.
Vous l'épouserez donc ?

LA MARQUISE.

J'en suis presque tentée.

Non que de ses talens je sois fort entêtée.

Je les admire , j'en fais cas ;

Mais ils ne m'ébloüissent pas.

Ce qui me pique en cette circonstance

Est de regner sur un cœur endurci

Où regne uniquement l'amour de la science ;

De voir un bel esprit , comme un tigre adouci ;

Oublier à mes pieds sa superbe arrogance.

PIECE DRAMATIQUE. 7

J'ai vu tomber à mes genoux
Le Magistrat , le Militaire ,
L'homme de cour , l'homme d'affaire ,
Et je les ai méprisés tous.

Les soins qu'ils me rendoient , ils les rendoient à
d'autres.

Mais un savant est fermè en ses amours.

S'il s'engage , c'est pour toujours.

Et ne connoît d'autres loix que les nôtres.
Quand de pareils amans deviennent nos époux ,
Nous dominons sur eux , sans qu'ils regnent
sur nous.

L'hymen rallentissant leurs flammes ,

La vieille habitude renaît.

L'étude tout entier les occupe , & leurs femmes
Font de leur liberté l'usage qu'il leur plaît.

Ainsi , tirant parti de toutes leurs foiblesses ,
Par vanité nous sommes leurs maîtresses ,
Et leurs femmes par intérêt.

NERINE.

C'est agir prudemment , Madame.

Il faut donc l'épouser & faire son chemin.

Pour moi , sur son valet Frontin

J'ai fait tomber mon choix , & je serai sa femme.

Si vous le trouvez bon.

LA MARQUISE.

Tu peux compter sur moi.

Mon frere est à Paris , où , selon l'apparence ,

A IV

8 ABAILARD ET ELOÏSE,

Il songe à marier Eloïse , & je croi
Que c'est là le motif d'une si longue absence.

A son retour je parlerai pour toi.

NERINE.

Nous l'attendrons peut-être encor long-tems , je
pense.

LA MARQUISE.

Il m'écrit qu'aujourd'hui nous le verrons ici.

De son consentement je te réponds d'avance.

Adieu.

NERINE.

Madame , grammerci.

Comptez aussi sur ma prudence.

Abailard vient. Désormais avec soin

J'observerai leur contenance ,

Et vous viendrai , de tout , informer au besoin.

SCENE II.

LA MARQUISE, ABAILARD.

ABAILARD.

AUPRES de vous, Madame , on m'a dit de me
rendre.

LA MARQUISE *à part.*

Quel trouble est comparable au mien !

haut. Peut-on vous demander un moment d'en-
tretien ?

PIECE DRAMATIQUE. 9

ABAILARD.

Me voici prêt à vous entendre.

LA MARQUISE.

Mais, avant tout, sur vous puis-je compter?

ABAILARD.

C'est m'offenser que d'en douter.

LA MARQUISE *à part.*

Ah ! qu'il en coûte cher d'aimer & d'être femme !

Et que j'éprouve un cruel embarras !

haut.

Voyez mes yeux, ne vous disent-ils pas

L'état où se trouve mon ame ?

ABAILARD.

Non.

LA MARQUISE.

Ah ! que je le hais de s'expliquer si mal !

Mais vous dont le génie est, dit-on, sans égal,

Et je crois qu'en cela l'on ne vous fait pas grace,

Qui même dans les cieux sçavez ce qui se passe,

Ne concevez-vous pas ce qui se passe en moi ?

ABAILARD.

Non, Madame, & j'avoue ici mon ignorance.

LA MARQUISE.

Abailard, à ce que je voi,

Vous n'êtes point si savant que l'on pense !

Et c'est ce qui fait mon ennui.

ABAILARD.

Le cœur humain est un vrai labyrinthe.

On ne voit rien de plus obscur que lui.

10 ABAILARD ET ELOÏSE,

C'est où regnent sur-tout & l'erreur & la feinte.
L'homme peut bien porter ses regards dans
les cieux ,

Mesurer leur espace , en compter tous les feux ,
Connoître la nature & son Auteur suprême ;
Mais , soit distraction , soit négligence extrême ,
Ou crainte de se voir si petit à ses yeux ,
L'homme ignore un autre homme , & s'ignore lui-même.

LA MARQUISE.

Il est vrai. Pour juger des foiblesses d'autrui ,
Il faut avoir senti ce qui se passe en lui.

Pour vous que rien n'altère , ni n'enflamme ,
Vous ne pouvez pas concevoir. . .

ABAILARD.

Je n'oserois me prévaloir. . .

LA MARQUISE.

Sans pénétrer trop avant dans votre ame ,
Je pourrois avancer que sur un certain point
Au reste des mortels vous ne ressemblez point.

ABAILARD.

Et quel est ce point là ?

LA MARQUISE.

C'est l'amour.

ABAILARD.

Quoi , Madame ,

Vous me croïez incapable d'aimer ?

LA MARQUISE.

Oui.

PIÈCE DRAMATIQUE. 11

ABAILARD.

Je n'ai point sucé le lait d'une tigresse ,
Et dans moi la nature a pris soin de former
Un cœur , des sentimens , de la délicatesse ,
Enfin tout ce qui fait qu'on se laisse charmer.
Eh ! quelle ame , après tout , & si fiere & si dure
Ne se laissera pas quelquefois enflammer ,
En voyant les beautés qui parent la nature ,
Et ces yeux dont les feux savent tout animer ?

LA MARQUISE.

S'il arrivoit donc qu'une femme
Voulût

ABAILARD *à part.*

À quoi tend ce propos ?

haut.

Voilà votre intendant qui vous cherche, Madame.

SCENE III.

LAMARQUISE, ABAILARD, M. GRIFF.

LA MARQUISE *à part.*

AH ! que ces intendans sont sots !

haut.

Laissez-moi , je vous prie , un moment en repos.
Un autre jour je verrai cette affaire.

12 ABAILARD ET ELOISE,

M. GRIF *très-lentement.*

Madame, point du tout. J'aurai fait en deux mots.

ABAILARD *à part.*

Non. Jamais Intendant ne fut plus nécessaire.

M. GRIF, *toujours sur le même ton.*

Comme je suis exact, & sur-tout fort concis,

Je vous apporte ce mémoire ;

Les articles duquel, comme on peut bien le croire,

Sont rédigés par ordre, & d'un stile précis,

Au nombre seulement de cent-cinquante-six,

Contenant toutes les dépenses

Faites jusqu'à ce jour, quatorzième du mois,

Pour les menus plaisirs, & leurs appartenances.

LA MARQUISE.

Vous reviendrez une autre fois.

Je n'ai pas le loisir d'examiner ce compte.

M. GRIF.

Dont le total, sauf erreur & mécompte,

Se monte, comme on voit tout au bas du cayer,

A neuf cens quinze francs, dix-neuf sous, un
denier.

LA MARQUISE.

Eh ! Monsieur Grif !

M. GRIF.

On n'en peut rien rabattre.

Vous ne voudriez pas que j'y misse du mien.

LA MARQUISE.

Non. Mais....

PIECE DRAMATIQUE. 15

M. GRIF.

Il faut que chacun ait le sien.
Mon compte est aussi clair que deux & deux font
quatre.

LA MARQUISE.

Je le crois. Cependant

M. GRIF.

Je suis un homme franc.
J'aime mieux n'avoir rien, & mourir sur un banc,
Que d'amasser du bien, au péril de mon ame.

LA MARQUISE.

Aurez-vous bientôt dit ?

M. GRIF.

Je suis ravi, Madame,
Que vous rendiez justice à ma fidélité.
Je m'en vais donc avec humilité,
Pour éviter tout reproche & tout blâme ;
Vous détailler

LA MARQUISE.

Sortez.

ABAILARD.

Je me retirerai ;

Si vous voulez.

LA MARQUISE, à Abailard,

Eh non. Restez.

M. GRIF.

Je Resterai ;

C'est mon dessein.

14 ABAILARD ET ELOISE,
LA MARQUISE.

Bourreau !

M. GRIF.

Vous êtes trop honnête,

Je vais donc commencer. *Primò*. Pour....

LA MARQUISE *à part*.

Quelle tête !

Je n'y tiens plus.

M. GRIF, *lisant*.

Primò donc, pour odeurs !

Eau de lavande, essences, musc, civete,

Eaux pour blanchir les dents, pour chasser les
vapeurs,

Ou rendre le teint frais, & mainte autre recete,
Deux cens quatre-vingt francs.

LA MARQUISE.

C'en est fait : je me meurs.

M. GRIF *cessant de lire*.

Je ne vous sur fais pas. Il faut qu'on considere

Que chacun dans cette maison,

Jusqu'à la petite fermiere,

Et même votre cuisiniere,

Use d'ambre & de vermillon.

C'est pis qu'une fureur.

LA MARQUISE.

Je suis évanouie,

J'étouffe.

elle sort.

PIECE DRAMATIQUE. 15

M. GRIF *continuant de lire.*

Secundo. Pour deux petits roquets,
Un épagneul, un siage, & quatre perroquets.
Cinq cens livres, dix sous.

ABAILARD.

Mais à qui, je vous prie,
En avez-vous donc, Monsieur Grif ?
Ne voyez-vous pas bien que Madame est sortie ?

M. GRIF.

Ah ! pardonnez. Je vais d'un pas hâtif
Chercher Madame, à s'esquiver bien prompte,
Et lui notifier le surplus de mon compte.
il sort.

SCENE IV.

ABAILARD, ELOISE.

ABAILARD.

CET Intendant est un homme rétif.
Mais Eloïse vient. Vous me semblez rêveuse ?

ELOISE.

Ne pénétrez-vous pas ce qui fait mon ennui ?
Je ne vous avois point encore vu d'aujourd'hui.
Je vous revois enfin, & je suis trop heureuse !
Cher Abailard, m'aimeriez-vous toujours ?

16 ABAILARD ET ELOISE,

ABAILARD.

Un tel soupçon me surprend & m'outrage;
Pourquoi me tenir ce discours ?

ELOISE.

Vous m'aimez ? je ne veux rien savoir davantage.

ABAILARD.

Mes sermens , vos bontés , & vos tendres appas ;
Tout ne vous rassure-t-il pas ?

Avec tant d'agréments peut-on cesser de plaire ?

ELOISE.

Si votre cœur est bon , je suis en sûreté.

La constance est le fruit d'un heureux caractère ;
Non l'ouvrage de la beauté.

ABAILARD.

Vous m'offensez par ces injustes plaintes ;
Que craignez-vous ?

ELOISE.

Pardonnez à mes craintes ;
Pour calmer mon esprit , je demande en ce jour
Une preuve de votre amour.
Il faut

ABAILARD.

Parlez : que faut-il faire ?

ELOISE.

On attend de mon oncle aujourd'hui le retour.
Il lui faut de nos feux découvrir le mystère.

ABAILARD.

O ciel ! qu'osez-vous proposer ,
Madame ;

PIECE DRAMATIQUE. 17

Madame , & quelle est ma surprise !

ELOISE.

Quoi ! vous osez me refuser !

C'en est fait , Abailard n'aime point Eloïse !

A B A I L A R D.

Madame , il vous adore , & jamais tant d'ardeur

Ne s'étoit fait sentir dans le fonds de mon cœur.

Mais

ELOISE.

Qui peut empêcher l'effet de vos promesses ?

A B A I L A R D.

Tout.

ELOISE.

Quoi ! vous craignez

A B A I L A R D.

Oui. Je crains mille revers ;

Je crains mon amour , mes foiblesses ,

Les rigueurs de Fulbert , enfin tout l'univers.

Est-ce là , dira-t-on , ce Philosophe austere ?

ELOISE.

Tu crains les vains discours d'un peuple témé-
raire ,

Et de ton Eloïse , & d'une amante en pleurs ,

Tu comptes donc pour rien la honte & les douleurs ?

Quoi ! son amour trahi , l'état où tu la laisses ,

Tes sermens redoublés , la foi de tes promesses ;

Que sçais-je encor ! peut-être mon trépas ,

Qui va suivre de près la honte où tu m'abbaisse ,

B

18 ABAILARD ET ELOISE,

Ingrat ne te toucheront pas !

A B A I L A R D.

Ah ! cruelle ! cessez de tenir ce langage.
Vous vivrez , si vos jours dépendent de ma foi.
Ecartons ces horreurs loin de vous & de moi.
J'entrevois , à travers la fureur de l'orage ,
Un port qui peut nous mettre à couvert du nau-
frage.

Venez , pourquoi balancez-vous ?

Profitions des momens que le ciel nous envoie.

En me suivant vous suivrez un époux.

E L O I S E.

Pour nous sauver n'est-il que cette voye ?

A B A I L A R D.

Dequoi pouvons-nous nous flatter ?

Esclave des grandeurs , plein de son opulence ;

Fulbert voudra-t-il écouter

Un amant , qui sans biens , sans titre , sans
naissance ,

Ne peut piquer sa vanité

D'aucun de ces grands noms dont il est entêté ?

Quand même à nos desirs rien ne seroit contraire,

Pouvons-nous rester en des lieux ,

Où l'on va désormais , à la honte des deux ,

Publier mille bruits qu'on ne peut faire taire ?

Je sens que j'en mourrois de douleur à vos yeux.

E L O I S E.

Non, cher amant, souffrez seulement que j'agisse.

PIECE DRAMATIQUE. 19

Eloïse pour vous priera , pressera ,
Devant son cruel oncle , elle s'abaissera.
Fulbert à nos souhaits peut devenir propice.
Alors , cher Abailard , unie à votre sort ,
Alors de votre cœur uniquement jalouse ,
Vous me verrez vous suivre avec transport
Partout où vos desirs conduiront votre épouse.

A B A I L A R D.

Eh bien. Je veux tout ce que vous voulez.
Je veux jusqu'au bout vous complaire.
Voyez Fulbert , priez , pressez , parlez.
Employez de vos yeux l'éloquence ordinaire.
J'entends du bruit : changeons de ton & d'en-
tretien.

S C E N E V.

ELOISE , ABAILARD , NERINE.

NERINE , *à part au fond du théâtre.*

SUR le fait je m'en vais les prendre.
Ecoutons leurs discours , & retenons-les bien.

A B A I L A R D.

La chose est aisée à comprendre ,
Et par l'expérience on peut la démontrer.
On a grand tort de s'opiniâtrer
Et contre la raison , & contre l'évidence.

B ij

10 ABAILARD ET ELOISE,
ELOISE.

Si l'air est élastique , il est conséquemment
Pesant , compacte & plein de résistance.
Or s'il est tout cela , je ne vois pas comment
Les hommes peuvent un moment
Résister à ce poids immense.
Il doit les écraser indubitablement.

ABAILARD.

Non. Car l'air du dedans tient l'autre air en balance.

ELOISE.

Cet air extérieur devrait les empêcher
Au moins d'aller , de venir , de marcher.
Je croyois me mouvoir, dans un immense vuide.
Soutenir le contraire , est vraiment me fâcher.
Il me faut désormais marcher d'un pas timide ,
Crainte de quelque chute , ou crainte de broncher
Contre un atôme trop solide.

ABAILARD.

Ne craignez rien. L'air est fluide.

ELOISE.

Je commence à voir clair , mais pour m'éclaircir
mieux ,
Recourons à l'expérience.

Ils sortent.



PIECE DRAMATIQUE. 21

SCENE VI.

NERINE, *seule.*

HELAS ! qu'ils sont simples tous deux !
Ils ont peu de malice , encor moins de science.
Car la premiere , à mon avis ,
Est , quoique puisse dire un docteur & ses écrits ,
Celle d'aimer & de se rendre aimable.
Frontin l'a dit , j'en crois Frontin.
Or je soutiens , chose fort soutenable ,
Qu'un amant ignorant est toujours préférable
Au Philosophe froid qui n'a que son latin.

SCENE VII.

FRONTIN, NERINE.

NERINE.

AH ! te voilà.

FRONTIN.

Bonjour , Nerine.
Comment me traite-tu , ma charmante Lutine ?
Car on peut à bon droit t'appeller de ce nom.

22 ABAILARD ET ELOISE,

NERINE.

Le compliment est doux. Mais par quelle raison

Me donne-tu ce titre honnête ?

FRONTIN.

Bon ! ne le fais-tu pas ? depuis plus de six mois

Que mon amour me roule dans la tête ,

Tu ne m'as pas permis seulement une fois

NERINE.

Pour le présent je n'ai rien à permettre

Mais lorsque nous serons unis ,

De tout je te laisse le maître.

FRONTIN.

Tout perd alors la moitié de son prix.

Dans les bras du devoir l'amour triste sommeille.

Ce qu'on lui défend le reveille.

Si tu voulois en attendant

NERINE.

Doucement, Frontin, & sois sage.

FRONTIN.

Tu le veux ? Soit. Pourvu que l'Intendant....

NERINE.

Quoi ?

FRONTIN.

N'anticipe point sur notre mariage.

NERINE.

Pauvre esprit !

FRONTIN.

Cependant je crains

PIECE DRAMATIQUE. 23

NERINE.

Et que crains-tu ?

FRONTIN.

Que Monsieur Grif....

NERINE.

Qui ? lui ! cet animal têtû,

Ce grand Flandrin , cette figure d'homme ,
Qui ne finit jamais ; dont la présence assomme ,
Qui, d'éternels discours , assassine les gens !

Je fais mieux choisir mes amans.

Mon goût pour toi le prouve assez.

FRONTIN.

Pour moi ?

NERINE.

Sans doute.

FRONTIN.

Qui m'en repondra ?

NERINE.

Moi. Mon cœur.

FRONTIN.

Les bons garants ?

NERINE.

Ils sont sûrs , & je veux t'en bien convain-
cre. Ecoute.

FRONTIN.

Quoi.

NERINE.

Fulbert arrive aujourd'hui.

24 ABAILARD ET ELOISE,
FRONTIN.

Où.

Après.

NÉRINE.

Demain je serai ton épouse.

La Marquise l'a dit.

FRONTIN.

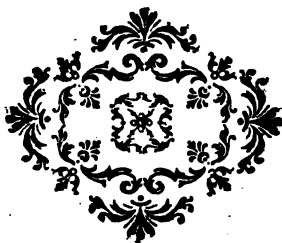
J'en suis , parbleu , ravi.

Touche là.

NÉRINE.

Fais donc trêve à ton humeur jalouse.

Fin du premier Acte.



ACTE



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. GRIF, NERINE.

NERINE.

LAISSEZ-MOI, s'il vous plaît. Je ne veux rien entendre.

M. GRIF.

Quatre mots seulement.

NERINE.

Non. Pas la moitié d'un.

M. GRIF.

Vous avez beau vous en défendre.

NERINE.

Allez - vous - en.

M. GRIF.

Souffrez

NERINE.

Ah l'importun !

C

26 ABAILARD ET ELOISE.

M. GRIF.

De grace, écoutez-moi.

NERINE.

Quel homme acariâtre!

Adieu.

M. GRIF..

Je veux vous suivre, & dûssiez-vous me
battre.

Il faut, avec votre permission....

NERINE.

Soit. J'aurai plutôt fait de lui laisser tout dire.

Voyons donc : mais sur-tout point de digression.

Soyez expéditif.

M. GRIF.

C'est mon intention.

Toute longueur ennuye ; & des tourmens le pire,
C'est l'ennui.

NERINE.,

Je le sens.

M. GRIF.

Le tems qui court toujours,
Nous avertit qu'il faut abréger nos discours,
Ne rien dire de trop.

NERINE.

Votre ton laconique

Me plaît assez.

M. GRIF.

Je vais droit au but, & m'en pique.
Je ne lâche jamais un mot qui soit de trop.

PIECÉ DRAMATIQUE. 27

Ma langue , & mon esprit vont toujours le galop.

NERINE.

Il y paroît , je vous assure.

Mais de quoi s'agit-il ?

M. GRIF.

Je viens vous supplier

Que vous me permettiez

NERINE.

Quoi ?

M. GRIF.

De me marier

Pour laisser après moi de ma progéniture.

NERINE.

Nous préserve le ciel d'une telle aventure !

Quand tous les Intendans , & les Grifs avec eux
Seroient morts pour toujours, il n'en iroit que mieux.

M. GRIF.

Ce dessein au contraire est sage & fort louable.

C'est pour l'effectuer , que j'ai jetté les yeux
Sur certaine beauté , dont l'humeur agréable
Me promet un bonheur

NERINE.

Son nom ?

M. GRIF.

C'est.... Devinez.

Oh ! je suis sûr que vous la soupçonnez.

NERINE.

Qui voulez-vous que je soupçonne ?

28 ABAILARD ET ELOISE;

M. GRIFF.

En un mot, c'est vous-même, adorable frippone.

NERINE.

Vous m'aimez ?

M. GRIFF.

Grace au ciel ! c'est là tout mon souci.

NERINE.

Tant pis pour vous, car grace au ciel aussi !
Je ne vous aime point.

M. GRIFF.

Ah ! vous êtes trop bonne ;
Pour ne pas agréer mes très-humbles respects.

NERINE.

De vos humbles respects je suis l'humble servante ;
Je ne veux point être Intendante.

M. GRIFF.

Vos charmes sont si doux !

NERINE.

Les vôtres sont si secs !

M. GRIFF.

Si pourtant vous vouliez me croire, ...

NERINE.

N'en parlons-plus.

M. GRIFF.

J'ai du comptant.

Je vous enrichirai.

NERINE.

Je n'aime point l'argent.

PIECE DRAMATIQUE. 19

Ce feroit cependant une œuvre méritoire
Que de plumer un Intendant.

M. GRIF.

Prenez pitié de mon martyr.

Voyez mes pleurs.

NERINE.

Vos pleurs me font crever de rire.

Allez mon pauvre ami, je ne veux rien de vous.

M. GRIF.

J'ose eſperer qu'un jour, d'un regard moins ſevere,
Vous verrez de mon cœur l'hommage volontaire;
Et que prenant pour moi des ſentimens plus doux:
D'un ſerviteur ſoumis vous ferez un époux.

*M. GRIF fait en ſortant pluſieurs révérences,
accompagnées de geſtes & de regards paſ-
ſionnés : Nerine y répond avec un ris mo-
queur, & des geſtes mépriſans.*

SCENE II.

NERINE *ſeule.*

CE Monsieur Grif eſt un homme admirable!
Je lui ſçais gré pourtant de me trouver aimable.
Quoique de ſa conquête on ſoit peu glorieux,
Cela flatte toujours l'amour propre femelle.
Qu'un ſot aime une femme, & diſe qu'elle eſt belle;
Il n'eſt plus ſi ſot à ſes yeux.

C iij

S C E N E I I I.

LA MARQUISE, NERINE.

LA MARQUISE.

NERINE, eh bien, n'as-tu rien à me dire ?

NERINE.

Pardonnez-moi. Nos gens ne s'aiment point.

Soyez tranquille sur ce point.

Je m'y connois.

LA MARQUISE *à part.*

Grace au ciel je respire !

NERINE.

Tantôt seuls je les ai surpris

Qui raisonnoient sur certaine matiere,

Selon moi, fort peu nécessaire.

Les Philosophes sont de singuliers esprits !

LA MARQUISE.

Sur quoi disputoient-ils ?

NERINE.

Sur l'air. Quelle misère !

Oui, Madame, sur l'air. Je vous laisse à penser

Si ce point-là pouvoit les bien intéresser.

Ils ont parlé beaucoup & du plein, & du vuide.

Du pesant, du léger, enfin que sçais-je moi.

Ce qu'ils ont dit encor ! je croi.

PIÈCE DRAMATIQUE. 31

Pourtant, Madame, & je décide
Qu'ils n'ont en tout cela rien dit de fort solide.

LA MARQUISE.

Ils ne s'aiment donc point, Nerine ?

NERINE.

Assûrement.

L'amour, pour s'expliquer, parle bien autrement,
Je crois, à peu près, m'y connoître.

Lorsqu'on voit quelque objet charmant,
Objet aimé, comme il doit l'être,

Ce sont certains soupirs, c'est un air de langueur,
Des yeux tantôt éteints, tantôt remplis d'ardeur ;

C'est un transport dont on n'est pas le maître,
Que de vivacité ! quel doux épanchement !

Que l'on s'exprime éloquemment !

On gémit, on se plaint, on querelle, on s'apaise.
Tantôt triste, puis gai, toujours tendre, toujours
Ayant à reveler quelque secret qui pèse.

Gestes, maintien, regards, discours,
Pleurs, sourire, silence même,

Nous sommes tout amour, tout annonce qu'on aime.

Est-on heureux ? c'est une joye, un bien

Près duquel le reste n'est rien,

Et les yeux d'un amant semblent partout le dire.

Veut-on le devenir ? On s'empresse, on soupire,

Ce sont des soins, c'est un tendre respect,
Des discours si touchans ! On s'épuise en tendresse,
On promet tout. Quelqu'un nous paroît-il suspect ?

Civ

32 ABAILARD ET ELOISE ;
Craint-on quelque rival ? esprit , raison , sagesse ;
Repos , tout disparoît , & c'est pis qu'une yvresse.
Voit-on l'objet aimé se déclarer pour nous ?

Adieu fureurs , adieu transports jaloux ,
Tout se calme , & l'orage cesse.
Ce n'est point-là le portrait de nos gens.

LA MARQUISE.

Je vois qu'à me servir tu te montres fidelle.
Mais ma nièce paroît. Qu'on me laisse avec elle.
Je sçaurai te payer de tes soins obligeans.

SCENE IV.

LA MARQUISE, ELOISE.

LA MARQUISE.

ELOISE, je sçais que vous êtes sincere ,
Sur un point important daignez ne me rien taire ;
Je vous aime , & je ne n'eus jamais
Rien de caché pour vous.

ELOISE.

Je n'ai point de secrets
Dont je ne puisse vous instruire.

LA MARQUISE.

Connoissez-vous à fonds votre maître ?

ELOISE.

Je sçais

PIÈCE DRAMATIQUE. 35

Qu'il a de grands talens que tout le monde admire,
Qu'on fait sur-tout sous lui de merveilleux progrès.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas là sur quoi je veux qu'on m'éclair-
cisse.

A ses talens je rends justice.

Pensez-vous qu'Abailard eût de l'éloignement

Pour quelque tendre engagement ?

ELOISE.

Je ne comprends pas bien ce que vous voulez dire.

Daignez. . . .

LA MARQUISE.

Je vais m'expliquer mieux.

Je veux le marier.

ELOISE.

Le projet est heureux !

LA MARQUISE.

Croyez-vous qu'Abailard refuse

De se prêter à cet arrangement ?

ELOISE *vivement.*

Oui. Je le crois.

LA MARQUISE.

Mais quelle excuse

Pourroit-il donc avoir ?

ELOISE.

Il en a cent.

Un Philosophe ! lui , songer au mariage !

Non. Il n'est pas propre pour le ménage.

34 ABAILARD ET ELOISE,

LA MARQUISE.

De son état on pourra l'arracher.

Une femme charmante, à la fleur de son âge,
Peut beaucoup sur un cœur qu'elle veut s'atta-
cher.

ELOISE.

L'épouse qu'à son sort vous avez destinée

A donc bien de piquans appas ?

LA MARQUISE.

Mais dans le monde on dit qu'elle n'en manque pas ;

Vous me paroissez étonnée ?

ELOISE.

Madame , point du tout.

LA MARQUISE.

Quelque intérêt secret

Vous fait-il craindre que son ame

Ne se livre aux transports d'une amoureuse flamme ?

ELOISE.

Je ne vous comprends point. Ai-je d'autre intérêt

Que celui que l'on trouve auprès d'un maître ha-
bile ?

M'instruire , me former est tout ce que je veux.

LA MARQUISE.

Vous faites sagement de borner là vos vœux.

ELOISE.

Cette reflexion est assez inutile.

LA MARQUISE.

Ma nièce , si j'en crois vos yeux ,

PIECE DRAMATIQUE. 35

ELOISE.

Vous me désespérez en parlant de la sorte.

LA MARQUISE.

Mais voyez où déjà le dépit vous emporte.

Possédez-vous donc mieux , puisque vous n'aimez
pas.

ELOISE *vivement.*

Je me possède aussi.

LA MARQUISE.

Vous n'êtes pas sincère.

Cet air mystérieux , votre saisissement

ELOISE.

Mais il n'est point là de mystère.

LA MARQUISE.

Bien sérieusement ?

ELOISE.

Oui. Sérieusement.

LA MARQUISE.

Je vais donc épouser Abailard.

ELOISE.

Vous , Madame ?

LA MARQUISE.

Oui. Moi.

ELOISE.

Vous vous moquez.

LA MARQUISE.

Non.

36 ABAILARD ET ELOÏSÉ,

ELOÏSÉ.

Vous seriez la femme

D'un Cela ne se peut.

LA MARQUISE.

J'y ferai de mon mieux.

Abailard à peu près est instruit de mes vœux.

ELOÏSÉ *à part.*

Qu'entens-je ! Quoi le traître ! il a pu me le taire !
haut.

Sans doute cet amour , avec un front sévère ,
On ne l'aura pas écouté ?

LA MARQUISE.

C'est porter un peu loin la curiosité.

ELOÏSÉ.

Non. Je n'en doute point , vous avez sçu lui plaire
Abailard des mortels est le plus amoureux.
Aimez-le à votre tour , devenez son épouse.
Mon âme assurément.... n'en sera point jalouse.

à part.

Je suis perdue ! (*haut*) Il vient. Vous pouvez tous
les deux

Vous arranger pour cet himen heureux.

elle sort.



S C E N E V.

LA MARQUISE, ABAILARD.

ABAILARD *à part.*

ELOÏSE m'évite ! ah ! que j'ai lieu de craindre...
Si j'osois m'éclaircir.... Mais il faut se contraindre.

LA MARQUISE *à part.*

Il me cherche de yeux, il paroît se troubler,
Sans doute il vient pour me parler.

ABAILARD *à part.*

Attendons qu'elle se retire.

LA MARQUISE *à part.*

Il réfléchit sur ce qu'il doit me dire.

ABAILARD *à part.*

Que cet instant me pèse, & que je voudrois bien...

LA MARQUISE *à part.*

Voyons s'il parlera.

ABAILARD *à part.*

Le touchant entretien !

LA MARQUISE *à part.*

Oh c'en est trop. Il faut que je commence.

Quel supplice ! (*haut*) Abailard.

ABAILARD.

Plaît-il. Me parlez-vous ?

38 ABAILARD ET ELOISE;

LA MARQUISE.

Mais.... je crois qu'oui. D'où vient ce long silence ?

ABAILARD.

Madame.... je rêveis.

LA MARQUISE.

Le compliment est doux;

Et j'étois le sujet de votre rêverie ?

ABAILARD.

Pardonnez-moi.

LA MARQUISE.

Comment ! Et qui donc, s'il vous plaît ?

ABAILARD.

C'est un point de philosophie.

LA MARQUISE.

Ne pouviez-vous choisir un plus aimable objet ?

Pour la belle galanterie ,

Je le vois bien , Abailard n'est pas fait.

Mais vous sçavez les secrets de mon ame.

Puis-je me promettre....

ABAILARD.

Madame ,

Qu'exigez-vous de moi dans l'état où je suis ?

Gardez vos bienfaits pour un autre.

Mon cœur , d'un cœur comme le vôtre

N'est pas un assez digne prix.

D'ailleurs, la chose est impossible.

PIECE DRAMATIQUE. 39

LA MARQUISE.

Je suis donc à vos yeux un objet bien horrible ?

ABAILARD.

Je rends plus de justice à vos charmans appas.

Je voudrois vous aimer , & je ne le puis pas.

LA MARQUISE.

Qui peut vous empêcher....

ABAILARD.

Un obstacle invincible;

Par d'autres nœuds je suis lié ,

Et le devoir....

LA MARQUISE.

Seriez-vous marié ?

ABAILARD *à part.*

Songçons à nous tirer d'affaire.

haut.

Oui. Je le suis.

LA MARQUISE.

C'est fort bien fait à vous;

J'étouffe de dépit , de honte & de colere.

D'une très-digne épouse , adieu le digne époux.

SCENE VI.

ABAILARD *seul.*

AH ! le ciel me délivre enfin de la Marquise.
Son amour importun me pesoit en effet,

40 ABAILARD ET ELOISE;

Libre dans ma tendresse , allons voir Eloïse.

Elle m'apprendra le sujet

Mais en ces lieux un fort heureux la guide;

SCENE VII.

ABAILARD , ELOISE.

ABAILARD,

MADAME, ah ! votre aspect ranime mon espoir;
Souffrez

ELOISE

Laissez-moi.

ABAILARD.

Quoi !

ELOISE.

Je ne veux plus vous voir.

ABAILARD.

Qu'entens-je ! ô ciel !

ELOISE.

Vous êtes un perfide;

ABAILARD.

Ce discours me surprend. Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je dit ?

ELOISE.

Vous le sçavez trop bien.

ABAILARD.

Non , Madame.

ELOISE,

PIECE DRAMATIQUE. 41

ELOISE.

Il suffit.

ABAILARD.

De grace !

ELOISE.

Non.

ABAILARD.

Du moins apprenez-moi mon crime !

ELOISE.

Allez.

ABAILARD.

Quelle raison

ELOISE.

Elle est trop legitime.

ABAILARD.

Je l'ignore pourtant.

ELOISE.

O ciel ! que je vous hais !

ABAILARD.

Et moi , je vous adore encor plus que jamais.

Madame.... Quel chagrin , quel trouble vous devore

Que vois-je ! vous pleurez ! se peut-il qu'à ce point..

Non. Non. Rien ne rompra le beau nœud qui nous joint.

Mon Etoile m'aime encore.

ELOISE.

Non. Je ne vous pardonne point.

Et loin de vous aimer , ingrat , je vous abhorre.

D

42 ABAILARD ET ELOISE;

ABAILARD.

Ah ! votre cœur dément ce que la bouche dit.

ELOISE.

Ne croyez point mon cœur , croyez-en mon dépit.

C'en est fait , & pour vous il n'est plus d'Eloïse.

ABAILARD.

Vous m'étonnez , & ce prompt changement....

SCENE VIII.

ABAILARD , ELOISE , NERINE.

NERINE.

GRANDE nouvelle ! agréable surprise !

Fulbert arrive en ce moment.

Le cœur ne vous dit rien ?

ELOISE.

Que veux-tu qu'il me dise ?

NERINE.

Je m'entens. Valets , chaise , & tout ce qui s'ensuit ;

Marche à grands pas , & l'escorte avec bruit.

Certain Monsieur , homme de conséquence ,

Jeune , riche , & qu'on dit d'une illustre naissance ;

Mais fat , ajoute-t-on , au suprême degré ,

Plein d'une sottise & frivole arrogance ,

Avec Fulbert dans la salle est entré.

Par-ci , par-là sur son compte l'on cause ,

Et je crois entrevoir la chose.

PIECE DRAMATIQUE. 43

ELOISE.

Et que crois-tu ?

NERINE.

Tenez , ou je n'ai point d'esprit

Ou je vois ce dont il s'agit.

Ce Monsieur , ne vous en déplaîse ,

Vient exprès pour vous épouser.

ELOISE à part.

O ciel !

ABAILARD.

Qu'osez-vous proposer ?

NERINE.

Vous devez en être bien aise.

ABAILARD.

Comment ?

NERINE.

Monsieur , point de courroux.

Vous êtes l'ami de Madame.

N'est-il pas vrai que le bien le plus doux

Que peut goûter une belle ame ,

Est de voir son ami nager dans les plaisirs ?

Si de ce grand Seigneur Eloïse est la femme ,

Elle aura tout au gré de ses desirs ,

Bijoux de prix , demeure magnifique ,

Riches habits , & nombreux domestiques.

Cela ne doit-il pas vous réjouir le cœur ?

ABAILARD.

Sortez.

Dij

44 ABAILARD ET ELOISE,

NERINE *à part.*

Quelle mouche le pique?

Le Docteur aujourd'hui n'est pas de belle humeur.

J'entrevois, à peu près, ce que cela veut dire.

SCENE IX.

ABAILARD, ELOISE.

ABAILARD *à part.*

QU'AI-JE entendu ! ce contretems me perd
haut.

Que dites-vous du dessein de Fulbert ?

ELOISE.

Moi, Monsieur, rien.

ABAILARD.

Je vous admire.

On veut vous marier, & vous ne dites rien ?

ELOISE.

Je dois à mes parens entière obéissance.

ABAILARD.

Vous épouserez donc cet homme d'importance ?

ELOISE.

Sans doute.

ABAILARD *piqué.*

Vous ferez très-bien,

PIECE DRAMATIQUE. 41

ELOISE

Monfieur , j'en fuis perfuadée ,
Et je profiterai de vos fages avis.

ABAILARD.

Votre parti , Madame , étoit déjà tout pris !
Vous pouvez fuivre votre idée.

ELOISE.

C'est le comble de vos fouhaits.
Et je romprois tous vos projets ,
Si pour cet autre himen j'étois moins décidée.

ABAILARD.

Eh bien , foit. Ne nous gênons pas.
Mon cœur doit aujourd'hui fe regler fur le vôtre !
Ah ! je chériffois trop un nœud fi plein d'appas !
J'aurois vécu pour vous , je vivrai pour une autre ;
Et pour vous imiter , je ferai cet effort.
Il m'en coûtera cher , je le fçais , & ma mort...
Mais n'importe , Madame , il faut vous fatisfaire.

ELOISE.

Lui ! fa mort ! arrêtez. Refpectez ma mifere.
Je veux que vous viviez.

ABAILARD.

Ces foins font fuperflus
C'est vouloir mon trépas que de ne m'aimer plus.

ELOISE.

Abailard , vous fuis-je encor chere ?

46 ABAILARD ET ELOISE,

ABAILARD.

Si vous l'êtes ! peut-on cesser de vous aimer !
J'en atteste vos yeux , mes craintes inquietes ,
Et ces jaloux transports qui viennent m'allarmer.

ELOISE.

Pourquoi donc m'accabler , ingrat , comme vous
faites ?

Contre les coups d'un destin ennemi
Que ne rassurez-vous ma constance étonnée !
Vous êtes mon bonheur , ma gloire , mon appui ;
Verrez-vous une infortunée ,
Aux pleurs , au desespoir , à la mort condamnée ,
Sans adoucir les maux que j'éprouve aujourd'hui ?
Je n'examine point si vous m'avez trahie.

Mais si vous m'aimâtes jamais ,
Rompez l'himen affreux dont je vois les apprêts ,
Et vous disposerez ensuite de ma vie.

ABAILARD.

Je vais vous obéir au gré de vos desirs.
Mais pouvez-vous penser qu'à vous seule soumise ,
Mon ame porte ailleurs ses feux & ses soupirs :
J'adore , & je ne veux adorer qu'Eloïse.

ELOISE.

Pourquoi donc me cacher l'amour de la Marquise ?

ABAILARD.

Ah ! cessez de me condamner.
Je devois , Eloïse , en l'état où vous êtes ,
Vous épargner ces soins , ces peines inquietes ,

PIECE DRAMATIQUE. 47

Où votre cœur pouvoit s'abandonner.

Je ne connois que trop votre délicatesse.

Par un recit cruel j'ai crainc d'empoisonner

Ces plaisirs purs , ces doux momens d'yvresse ;

Que l'amour , par vos mains , s'empresse à me
donner.

Quelle crainte plus légitime !

C'est l'amour qui fait tout mon crime.

En sa faveur daignez me pardonner.

E L O I S E.

Cruel , mais cher amant , que de mon cœur sen-
sible.

Vous connoissez-bien les chemins !

Vous m'opposez toujours une force invincible ;

Et vos triomphes sont certains.

Soyez donc de ce cœur le souverain arbitre.

Reglez tous ses desirs , je vous le livre. Hélas !

Il est à vous à plus d'un titre.

Disposez-en , mais n'en abusez pas.

A B A I L A R D.

Reposez-vous sur ce cœur qui vous aime.

Né perdons point de tems en ce péril extrême.

Tout delai peut être fatal.

Allons sçavoir si cet heureux Rival ,

A qui déjà votre oncle a donné son suffrage ;

Sur mon amour doit avoir l'avantage ;

Et si Fulbert prétendra me ravir

Le seul bien. . . .

46 ABAILARD ET ELOISE,

ABAILARD.

Si vous l'êtes ! peut-on cesser de vous aimer !
J'en atteste vos yeux , mes craintes inquietes ,
Et ces jaloux transports qui viennent m'allarmer.

ELOISE.

Pourquoi donc m'accabler , ingrat , comme vous
faites ?

Contre les coups d'un destin ennemi
Que ne rassurez-vous ma constance étonnée !
Vous êtes mon bonheur , ma gloire , mon appui ;
Verrez-vous une infortunée ,
Aux pleurs , au desespoir , à la mort condamnée ,
Sans adoucir les maux que j'éprouve aujourd'hui ?
Je n'examine point si vous m'avez trahie.

Mais si vous m'aimâtes jamais ,
Rompez l'himen affreux dont je vois les apprêts ;
Et vous disposerez ensuite de ma vie.

ABAILARD.

Je vais vous obéir au gré de vos desirs.
Mais pouvez-vous penser qu'à vous seule soumise ,
Mon ame porte ailleurs ses feux & ses soupirs :
J'adore , & je ne veux adorer qu'Eloïse.

ELOISE.

Pourquoi donc me cacher l'amour de la Marquise ?

ABAILARD.

Ah ! cessez de me condamner.
Je devois , Eloïse , en l'état où vous êtes ,
Vous épargner ces soins , ces peines inquietes ,

PIECE DRAMATIQUE. 47

Où votre cœur pouvoit s'abandonner.

Je ne connois que trop votre délicatesse.

Par un recit cruel j'ai craind d'empoisonner

Ces plaisirs purs , ces doux momens d'yvresse ;

Que l'amour , par vos mains , s'empresse à me
donner.

Quelle crainte plus légitime !

C'est l'amour qui fait tout mon crime.

En sa faveur daignez me pardonner.

E L O I S E.

Cruel , mais cher amant , que de mon cœur sen-
sible.

Vous connoissez-bien les chemins !

Vous m'opposez toujours une force invincible ;

Et vos triomphes sont certains.

Soyez donc de ce cœur le souverain arbitre.

Reglez tous ses desirs , je vous le livre. Hélas !

Il est à vous à plus d'un titre.

Disposez-en , mais n'en abusez pas.

A B A I L A R D.

Reposez-vous sur ce cœur qui vous aime.

Ne perdons point de tems en ce péril extrême.

Tout delai peut être fatal.

Allons sçavoir si cet heureux Rival ,

A qui déjà votre oncle a donné son suffrage ;

Sur mon amour doit avoir l'avantage ;

Et si Fulbert prétendra me ravir

Le seul bien . . .

48 ABAILARD ET ELOISE;

ELOISE.

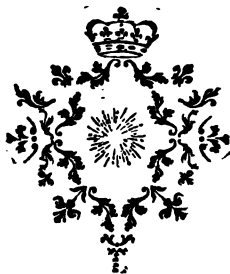
Croyez - vous qu'à son ordre barbare

Jamais je puisse consentir ?

Non. Avant que de vous le cruel me sépare,

Cher Abailard, vous me verrez mourir.

Fin du second Acte.



ACTE

PIECE DRAMATIQUE. 79



A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, FULBERT.

FULBERT.

MONSIEUR, vous avez vu ma nièce
Qu'en pensez-vous ?

LE COMTE.

Je la trouve assez bien.

Elle a de la beauté , mais sans délicatesse ;
Des agrémens , mais sans finesse ,
Et franchement ses yeux ne disent presque rien.
Elle plaira pourtant , quand elle sçaura plaire.
L'air de la cour la polira.

FULBERT.

Lui trouvez-vous quelque esprit ?

LE COMTE.

Elle en a.

J'entens de cet esprit dont on ne sçait que faire.
E

30 ABAILARD ET ELOISE,

De cet esprit de pure opinion.

Mais propos, quel est ce visage équivoque,
Cet homme que je vois hanter votre maison ?

FULBERT.

C'est un Sçavant fameux.

LE COMTE.

Sa figure me choque.

FULBERT.

Tout Paris en fait cas, & c'est avec raison.

LE COMTE.

Vous croyez donc qu'un sçavant est un homme...

FULBERT.

Très - estimable.

LE COMTE.

Passé.

FULBERT.

Et très-estimé.

LE COMTE.

Non.

Il n'a d'imposant que le nom.

Au fond c'est un mortel qui d'abord nous assomme.

Qui dans un cercle & fatigue & déplaît.

Qu'on critique souvent, & même avec justice.

Que quelquefois on louira par caprice,

Par orgueil, ou par intérêt.

Qui frondant tout, s'aime seul, & se prise.

Qui dans le coin poudreux d'un triste cabinet,

PIECE DRAMATIQUE. 31

Alterant sa santé , lit , compose , s'épuise ,
Pour donner au public , après bien du tracas ,
Un livre que peut-être il n'approuvera pas.

F U L B E R T.

Ce n'est point là le caractère
Du sçavant dont je parle. Il est tout au contraire
Poli , doux , sans être affecté ;
Rien qui sente chez lui le pesant , l'entêté.
Un bel esprit enfin.

LE COMTE.

La gloire en est petite,
— Il n'est Rimeur ultramontain ,
Il n'est Pédant , mince-écrivain
Qui n'usurpe ce nom. L'homme d'un vrai mérite
N'en prend aucun , mais il attend
Que le public lui-même le lui donne.
Quelle figure maintenant
Croit-on que fait un bel esprit ?

F U L B E R T.

Très - bonne

LE COMTE.

C'est une erreur. Que de soins , de travaux
Et pour percer la foule , & se faire connoître !
Il faut à tout moment combattre des rivaux ,
Franchir mille obstacles nouveaux
Que sous nos pas sans cesse l'on fait naître
Négliger sa fortune , immoler son repos ,
Avoir des complaisans à gage

E ij

52 ABAILARD ET ÉLOISE!

Pour applaudir jusques à nos défauts.

S'armer de force & de courage

Contre les ignorans, les fots, les envieux,

Pour assurer le succès d'un ouvrage.

Toujours trembler pour lui, toujours lutter contre eux.

Jouer toute sa vie un si sot personnage.

Finir enfin par être gueux,

Et ne laisser pour héritage

A des enfans tristes & malheureux

Qu'un peu de gloire, un livre, & son nom en partage.

FULBERT.

Voilà l'ordinaire destin

Des esprits du commun, j'en conviens. Mais enfin

Celui dont il s'agit n'est point tel.

LE COMTE.

On le nomme ?

FULBERT.

Abailard.

LE COMTE.

Ah j'entens ! Il est assez gentil.

FULBERT.

Vous appelez ainsi le plus excellent homme !

LE COMTE.

On m'en parloit un jour, il n'a que du babil.

Et dans cette maison, s'il vous plaît, que fait-il ?

PIECE DRAMATIQUE. 33

FULBERT.

Il instruit Eloïse , & verse dans son ame
Ces sublimes clartés.... Vous riez ?

LE COMTE

Une femme ;

Dont tout le mérite & l'emploi
Doit être la toilette , ou la coquetterie ,
Apprend la rhétorique & la philosophie !
La chose est plaisante , & je croi
Qu'elle mérite qu'on en rie.

FULBERT.

Quoi , Monsieur , vous voulez....

LE COMTE.

Oui. Le bien commun veut ;
Et la raison aussi , qu'une femme accomplie
Ignore tout , si la chose se peut.
Trop d'esprit la rend sotte , indocile , impolie ;
Nous y perdons , elle n'y gagne rien.
Estropier les mots , dire des bagatelles ,
Répondre de travers à ce que l'on sçait bien ,
Mais posséder à fonds le stile des ruelles ;
Employer avec art les mines , le coup d'œil ,
Sçavoir quitter , reprendre son fauteuil ,
Se placer dans son jour , inventer une mode ,
N'importe qu'elle soit ridicule , incommode ,
C'est du neuf , il suffit , & le neuf prend toujours ;
Voilà les vrais talens des femmes de nos jours.

Mais j'apperçois Madame la Marquise.
Votre Nièce la suit.

E iij

46 ABAILARD ET ELOISE.

ABAILARD.

Si vous l'êtes ! peut-on cesser de vous aimer ?
J'en atteste vos yeux , mes craintes inquietes ,
Et ces jaloux transports qui viennent m'allarmer.

ELOISE.

Pourquoi donc m'accabler , ingrat , comme vous
faites ?

Contre les coups d'un destin ennemi
Que ne rassurez-vous ma constance étonnée !
Vous êtes mon bonheur , ma gloire , mon appui ;
Verrez-vous une infortunée ,
Aux pleurs , au desespoir , à la mort condamnée ,
Sans adoucir les maux que j'éprouve aujourd'hui ?
Je n'examine point si vous m'avez trahie.

Mais si vous m'aimâtes jamais ,
Rompez l'himen affreux dont je vois les apprêts ,
Et vous disposerez ensuite de ma vie.

ABAILARD.

Je vais vous obéir au gré de vos desirs.
Mais pouvez-vous penser qu'à vous seule soumise ,
Mon ame porte ailleurs ses feux & ses soupirs :
J'adore , & je ne veux adorer qu'Eloïse.

ELOISE.

Pourquoi donc me cacher l'amour de la Marquise ?

ABAILARD.

Ah ! cessez de me condamner.
Je devois , Eloïse , en l'état où vous êtes ,
Vous épargner ces soins , ces peines inquietes ,

PIECE DRAMATIQUE. 47

Où votre cœur pouvoit s'abandonner.

Je ne connois que trop votre délicatesse.

Par un recit cruel j'ai crainc d'empoisonner

Ces plaisirs purs , ces doux momens d'yvresse ;

Que l'amour , par vos mains , s'empresse à me
donner.

Quelle crainte plus légitime !

C'est l'amour qui fait tout mon crime.

En sa faveur daignez me pardonner.

E L O I S E.

Cruel , mais cher amant , que de mon cœur sen-
sible.

Vous connoissez-bien les chemins !

Vous m'opposez toujours une force invincible ;

Et vos triomphes sont certains.

Soyez donc de ce cœur le souverain arbitre.

Reglez tous ses desirs , je vous le livre. Hélas !

Il est à vous à plus d'un titre.

Disposez-en , mais n'en abusez pas.

A B A I L A R D.

Reposez-vous sur ce cœur qui vous aime.

Né perdons point de tems en ce péril extrême.

Tout delai peut être fatal.

Allons sçavoir si cet heureux Rival ,

A qui déjà votre oncle a donné son suffrage ;

Sur mon amour doit avoir l'avantage ;

Et si Fulbert prétendra me ravir

Le seul bien

48 ABAILARD ET ELOISE;

ELOISE.

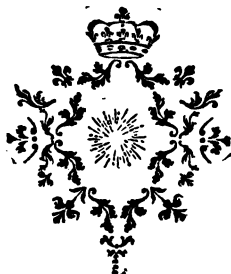
Croyez - vous qu'à son ordre barbare

Jamais je puisse consentir ?

Non. Avant que de vous le cruel me sépare,

Cher Abailard, vous me verrez mourir.

Fin du second Acte.



ACTE

PIECE DRAMATIQUE. 49



A C T E I I I .

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, FULBERT.

FULBERT.

MONSIEUR, vous avez vu ma nièce
Qu'en pensez-vous ?

LE COMTE.

Je la trouve assez bien
Elle a de la beauté , mais sans délicatesse ;
Des agrémens , mais sans finesse ,
Et franchement ses yeux ne disent presque rien.
Elle plaira pourtant , quand elle sçaura plaire.
L'air de la cour la polira.

FULBERT.

Lui trouvez-vous quelque esprit ?

LE COMTE.

Elle en a.

J'entens de cet esprit dont on ne sçait que faire.
E

50 ABAILARD ET ELOISE,

De cet esprit de pure opinion.

Mais propos, quel est ce visage équivoque ;
Cet homme que je vois hanter votre maison ?

FULBERT.

C'est un Sçavant fameux.

LE COMTE.

Sa figure me choque.

FULBERT.

Tout Paris en fait cas, & c'est avec raison.

LE COMTE.

Vous croyez donc qu'un sçavant est un homme...

FULBERT.

Très - estimable.

LE COMTE.

Passé.

FULBERT.

Et très-estimé.

LE COMTE.

Non.

Il n'a d'imposant que le nom.

Au fond c'est un mortel qui d'abord nous assomme.

Qui dans un cercle & fatigue & déplaît.

Qu'on critique souvent, & même avec justice.

Que quelquefois on louira par caprice,

Par orgueil, ou par intérêt.

Qui frondant tout, s'aime seul, & se prise.

Qui dans le coin poudreux d'un triste cabinet,

PIECE DRAMATIQUE. 51

Alterant sa santé , lit , compose , s'épuise ,
Pour donner au public , après bien du tracas ,
Un livre que peut-être il n'approuvera pas.

FULBERT.

Ce n'est point là le caractère
Du sçavant dont je parle. Il est tout au contraire
Poli , doux , sans être affecté ;
Rien qui sente chez lui le pesant , l'entêté.
Un bel esprit enfin.

LE COMTE.

La gloire en est petite,
— Il n'est Rimeur ultramontain ,
Il n'est Pédant , mince-écrivain
Qui n'usurpe ce nom. L'homme d'un vrai mérite
N'en prend aucun , mais il attend
Que le public lui-même le lui donne.
Quelle figure maintenant
Croit-on que fait un bel esprit ?

FULBERT.

Très - bonne

LE COMTE.

C'est une erreur. Que de soins , de travaux
Et pour percer la foule , & se faire connoître !
Il faut à tout moment combattre des rivaux ,
Franchir mille obstacles nouveaux
Que sous nos pas sans cesse l'on fait naître
Négliger sa fortune , immoler son repos ,
Avoir des complaisans à gage

E ij

32 ABAILARD ET ÉLOISE.

Pour applaudir jusques à nos défauts.

S'armer de force & de courage

Contre les ignorans, les fots, les envieux,

Pour assurer le succès d'un ouvrage.

Toujours trembler pour lui, toujours lutter con-
tre eux.

Jouer toute sa vie un si sot personnage.

Finir enfin par être gueux,

Et ne laisser pour héritage

A des enfans tristes & malheureux

Qu'un peu de gloire, un livre, & son nom en
partage.

FULBERT.

Voilà l'ordinaire destin

Des esprits du commun, j'en conviens. Mais enfin

Celui dont il s'agit n'est point tel.

LE COMTE.

On le nomme ?

FULBERT.

Abailard.

LE COMTE.

Ah j'entens ! Il est assez gentil.

FULBERT.

Vous appelez ainsi le plus excellent homme !

LE COMTE.

On m'en parloit un jour, il n'a que du babil.

Et dans cette maison, s'il vous plaît, que fait-il ?

PIECE DRAMATIQUE. 33

FULBERT.

Il instruit Eloïse , & verse dans son ame
Ces sublimes clartés.... Vous riez ?

LE COMTE

Une femme ;

Dont tout le mérite & l'emploi
Doit être la toilette , ou la coquetterie ,
Apprend la rhétorique & la philosophie !
La chose est plaisante , & je croi
Qu'elle mérite qu'on en rie.

FULBERT.

Quoi , Monsieur , vous voulez

LE COMTE.

Oui. Le bien commun veut ;
Et la raison aussi , qu'une femme accomplie
Ignore tout , si la chose se peut.
Trop d'esprit la rend sotte , indocile , impolie ;
Nous y perdons , elle n'y gagne rien.
Estropier les mots , dire des bagatelles ,
Répondre de travers à ce que l'on sçait bien ,
Mais posséder à fonds le stile des ruelles ;
Employer avec art les mines , le coup d'œil ,
Sçavoir quitter , reprendre son fauteuil ,
Se placer dans son jour , inventer une mode ,
N'importe qu'elle soit ridicule , incommode ,
C'est du neuf , il suffit , & le neuf prend toujours ;
Voilà les vrais talens des femmes de nos jours.

Mais j'apperçois Madame la Marquise.
Votre Nièce la suit.

E ii)

SCENE II.

LECOMTE, FULBERT, LA MARQUISE,
ELOISE.

FULBERT.

APPROCHEZ, Eloïse.
Je vous aimai toujours, vous ne l'ignorez pas.
Votre pere étoit mort avant que la lumière
Ouvrît vos yeux, & conduisît vos pas,
Et vous avez appris qu'à votre tendre mere
Votre naissance a donné le trépas.
Mes soins, depuis ce tems, vous tiennent lieu de
pere.
J'ai mis à vous former mes plaisirs les plus doux.
Je veux par un illustre & tendre mariage
Couronner mon heureux ouvrage.

LE COMTE.

Oui, Madame, & c'est moi qui serai votre époux.
On le veut, & j'attens de votre complaisance
Que par une sincere & prompte obéissance
Vous répondrez aux soins qu'on veut prendre pour
vous....

Vous vous taisez ! ma surprise est extrême !
Peut-être j'avois trop présumé de moi-même,
Et vous m'ouvrez les yeux sur le peu que je vau.

PIECE DRAMATIQUE. 55

FULBERT.

Elle sent tout l'honneur que vous voulez lui faire.
Et bientôt vous verrez que son cœur

LE COMTE.

Je l'espère.

Mais enfin on doit dire aux gens deux ou trois mots.

FULBERT.

Apparemment la modestie

LE COMTE.

Souvent cette vertu dans le sexe applaudie ,
N'est que l'art de dissimuler ,
Ou bien un voile au manque de génie.
De quelque nom pourtant qu'on veuille l'appeller ,
Elle ne défend pas aux Dames de parler.
C'est mon avis. Demandez à Madame.

LA MARQUISE.

Oui. Monsieur a raison. Je soutiens qu'une femme
Doit toujours , bien ou mal , parler & caqueter.
Le jeu , la parure , les modes
Offrent à nos discours des ressources commodes.
Manquent-elles enfin : on n'a qu'à se jeter
Tout-à-coup dans la médifance ,
Et dire du prochain tout le mal qu'on en pense.
Le fonds est riche , sûr , second en beaux portraits ,
Amusant , & sur-tout ne tarissant jamais.

LE COMTE.

Oh ! c'est là que je brille , & qu'avec éloquence
Je fais la guerre à tout le genre humain.

E iv

62 ABAILARD ET ELOISE;

Quand sa bouche attestoît & la terre & les cieux
C'étoit donc pour couvrir de ce voile pieux

Un feu que je crus légitime !

Pour creuser sous mes pas un précipice affreux ;
Et rendre mon amour complice de son crime !
J'en mourrai de douleur.

S C E N E V I. ELOISE , NERINE.

ELOISE *continue.*

A H Nerine ! sçais - tu
Ce que je viens d'apprendre en mon malheur ex-
trême ?

Cet homme , qui passoit pour la sagesse même ;
Qu'on croyoit plein de foi , d'honneur & de vertu ,
Abailard enfin m'a trahie.

NERINE.

Et comment ?

ELOISE.

Je l'aimois , & l'ingrat , chaque jour ,
Me juroit un ardeur égale à mon amour.
Je le crus , & j'ai fait le malheur de ma vie.
Mon cœur d'un nœud secret à son cœur s'est lié ;
Et j'apprends aujourd'hui qu'il étoit marié.

NERINE.

Vous me faites trembler , Madame !

ELOISE.

PIECE DRAMATIQUE. 57.

LE COMTE.

Vous vous trompez. D'un trait piquant
L'homme d'un bon esprit jamais ne s'épouvante.

Et c'est à la charge d'autant.

Vous n'avez vos défauts, & nous n'avons les nôtres,
Que pour nous en moquer & les uns & les autres.

LA MARQUISE.

Au fonds rien n'est plus amusant.

Et ces jeux à l'esprit donnent libre carrière.

ELOISE.

Eh, Madame ! il vaudroit bien mieux
Tirer sur ces défauts un voile officieux,

Y compatir, les plaindre & s'en défaire.

LE COMTE.

N'ajoutons point un poids à l'humaine misère.
Le monde ne seroit alors qu'un triste amas
De gens toujours gênés, & toujours dans la
plainte,

Timides dans leurs vœux, mesurés dans leurs pas,
Ennemis des plaisirs, esclaves de la crainte.

Il vaudroit mieux mille fois n'être pas,
Que d'être ainsi toujours dans la contrainte.

LA MARQUISE.

Je suis de cet avis.

ELOISE.

Il flatte notre cœur,

Et le cœur est pour nous la source du malheur.

S'il est réglé, je consens qu'on le suive.

ABAILLARD ET ÉLOÏSE,

LE COMTE.

Mais, Madame il faut que je vive.
A suivre le torrent quel grand mal commet-on ?
Souffrez que de mes goûts je vous trace un crayon.

Vous jugerez par ma vie uniforme,
Si chez moi j'ai besoin d'admettre la réforme.
Je suis homme d'honneur, j'ai de l'ambition.
J'aime assez le plaisir, le jeu, la compagnie.
Je me trouve partout, au bal, à l'opéra,

Quelquefois à la comédie,

Où cependant je bâille & je m'ennuie,

Mais c'est l'usage, & l'on y va.

Je me pique d'avoir un équipage lesté,

D'être excessif dans ma dépense. Au reste,

Courtisan assidu ; quelquefois bon ami,

Quand l'intérêt peut le permettre ;

Vif sur le point d'honneur, libertin à demi,

Ne sachant point flatter, mais endurant de l'être.

Peu prevenu du mérite d'autrui,

C'est le bon air, pour moi plein d'un amour extrême,

C'est la raison, car il faut que l'on s'aime.

Je pourrais ajouter aussi . . .

Mais ce portrait en raccourci

Me suffit. Décidez, & jugez moi vous-même.

ÉLOÏSE.

Vous êtes un homme accompli.

LE COMTE.

Avec tout ce mérite enfin je me marie.

PIECE DRAMATIQUE. 67

Dispose de ma foi, dispose de mon cœur.
J'obéis. Il n'est rien désormais qui m'étonne.
Et je suis parvenue au comble du malheur.

elles sortent.

SCENE VII.

FULBERT, ABAILARD.

FULBERT.

MONSEUR, je donne enfin un époux à ma nièce.

Le haut rang, les biens, la noblesse,
Se trouvent en celui que j'ai su lui choisir.
Je ne sçais cependant par quelle repugnance,
Ma nièce à cet hymen ne veut point consentir.
Il est plus d'un moyen de me faire obéir.
Mais avant que d'user d'aucune violence,

Je veux employer la douceur.

Je sçais que vous avez, Monsieur,
Sur son esprit une entière puissance.
Voyez-là, parlez-lui. Vous toucherez son cœur.

ABAILARD.

Qui ! moi, Monsieur ?

FULBERT.

Oui. Vous.

ABAILARD.

Peut-être votre nièce
Ne sent pour cet époux estime, ni tendresse.

F ij

62 ABAILARD ET ELOISE.

Mais il n'en étoit rien. Je serois insensée
D'en avoir eu seulement la pensée.

ELOISE.

Tantôt vous en parliez sur un tout autre ton.
Et

LA MARQUISE.

Tantôt j'avois tort, maintenant j'ai raison.
Croyez ce dernier mot. Je suis vraie & sincère.
Abailard a très-fort l'honneur de me déplaire.
Il n'est, au pis aller, digne que de pitié.

ELOISE.

Comment donc !

LA MARQUISE.

Il est marié.

ELOISE *à part.*

Ciel !

LA MARQUISE.

Observez-le bien. Il a toute l'allure
D'un mari très-honteux & très-humilié.
Qu'en dites-vous ?

ELOISE.

Mais Oui.

LA MARQUISE.

Je conjecture.

Qu'il n'est pas fort content de sa chère moitié.

Tout me le dit, & même je suis sûre

Que l'Épouse, à son tour, ne l'est pas trop de lui.
Je ne vois des deux parts que dégoût & qu'enau.

PIECE DRAMATIQUE: 61

Cela divertit fort , convenez-en , ma nièce.

ELOISE *se contraignant.*

Sans doute.

LA MARQUISE.

Il faut que l'on confesse

Qu'un quelqu'un , qui pouvoit ailleurs
Trouver une fortune & des destins meilleurs ,

Fait une figure bien sote ,
Lorsqu'il est hors d'état de pouvoir s'en servir.

ELOISE.

Vous dites vrai.

LA MARQUISE.

Mais c'est sa faute ;

Pourquoi se pressoit-il ? Il peut , tout à loisir ,
En enrager , s'il veut. Moi je vais l'en punir ,
Offrir ma main au Comte , & rire de sa peine.

S C E N E V.

ELOISE *seule.*

CIEL ! Abailard est marié !

Quoi ! jusques-là l'ingrat s'est oublié !
Malheureuse ! ... rompons une funeste chaîne...

Hélas ! dans l'état où je suis ,
Sans doute je le dois. ... Sçais-je si je l'
D'une coupable ardeur j'étois donc la

64 ABAILARD ET ELOISE,

Quand sa bouche attestoît & la terre & les cieux

C'étoit donc pour couvrir de ce voile pieux

Un feu que je crus légitime !

Pour creuser sous mes pas un précipice affreux ;

Et rendre mon amour complice de son crime !

J'en mourrai de douleur.

S C E N E V I.

ELOISE , NERINE.

ELOISE *continue.*

A H Nerine ! sçais - tu
Ce que je viens d'apprendre en mon malheur ex-
trême ?

Cet homme , qui passoit pour la sagesse même ;
Qu'on croyoit plein de foi , d'honneur & de vertu ;
Abailard enfin m'a trahie.

NERINE.

Et comment ?

ELOISE.

Je l'aimois , & l'ingrat , chaque jour ;
Me juroit un ardeur égale à mon amour.
Je le crus , & j'ai fait le malheur de ma vie.
Mon cœur d'un nœud secret à son cœur s'est lié ;
Et j'apprends aujourd'hui qu'il étoit marié.

NERINE.

Vous me faites trembler , Madame !

ELOISE.

PIECE DRAMATIQUE. 69

ELOISE.

Nerine, je veux bien m'en fier à ta foi.
Mon funeste secret n'est connu que de toi.
A ta sincérité j'ai découvert mon ame.
Mes malheurs sont affreux. Prends pitié de mon sort.
Tu vois le piège où je suis engagée,
Tu vois l'abîme où l'amour m'a plongée ;
Il faut m'en retirer, ou me donner la mort.

NERINE.

Vous n'avez qu'à parler, vous serez obéie.

ELOISE.

Allons. Je veux avec éclat

Me séparer de cet ingrat.

Je veux lui reprocher sa noire perfidie.
Il verra mes douleurs, mes larmes, mon ennui,
Et les remords d'un cœur qui ne vit plus pour lui,

NERINE.

Non. Il faut le punir en épousant le Comte.
Par là vous vous vengez d'un lâche qui vous perd ;
Vous prévenez le courroux de Fulbert,
Et vous reparez votre honte.

Mais hâtez-vous. Il faut une vengeance prompt.

ELOISE.

Je sçais qu'à mon devoir je dois tout immoler.
Que la raison le veut, que l'honneur me l'inspire.
Mais au fonds de mon cœur si tes yeux pouvoient
lire,

Mon état te feroit trembler.

66 ABAILARD ET ELOISE;

Un amour malheureux sans cesse me consume;
Le devoir le combat, la passion l'allume.
La honte, le dépit m'assiégent tour à tour.
Je sèche dans l'ennui, je vis dans l'amertume,
Et je sens tous les maux que fait sentir l'amour.

NERINE.

Madame, armez-vous de courage;
Et si ce n'est par choix, mariez-vous de rage.
Le goût viendra peut-être quelque jour.

ELOISE.

Eh bien n'écoutons plus un aveugle caprice.
Je romps l'indigne nœud dont mon cœur est lié,
Et vais.... Est-il bien vrai qu'Abailard me tra-
hisse?

Ah! s'il n'étoit point marié!...
Mais la Marquise enfin m'a confirmé sa honte.
Sans doute ce rapport lui vient de bonne part.
Je sais qu'elle aimoit Abailard,
Elle veut cependant offrir sa main au Comte.

NERINE.

Preuve complète. A quoi bon balancer?
Son hymen & sa perfidie,
Fulbert que vos refus commencent de lasser,
Votre repos enfin, tout vous convie
À l'oublier.

ELOISE

Allons. Il n'y faut plus penser.
A tes conseils je m'abandonne.

PIECE DRAMATIQUE. 67

Dispose de ma foi, dispose de mon cœur.

J'obéis. Il n'est rien désormais qui m'étonne ;

Et je suis parvenue au comble du malheur.

elles sortent.

SCENE VII.

FULBERT, ABAILARD.

FULBERT.

MONSIEUR, je donne enfin un époux à ma nièce.

Le haut rang, les biens, la noblesse,
Se trouvent en celui que j'ai son lui choisir.

Je ne sçais cependant par quelle repugnance,

Ma nièce à cet hymen ne veut point consentir.

Il est plus d'un moyen de me faire obéir.

Mais avant que d'user d'aucune violence,

Je veux employer la douceur.

Je sçais que vous avez, Monsieur,

Sur son esprit une entière puissance.

Voyez-là, parlez-lui. Vous toucherez son cœur.

ABAILARD.

Qui ! moi, Monsieur ?

FULBERT.

Oui. Vous.

ABAILARD.

Peut-être votre nièce

Ne sent pour cet époux estime, ni tendresse.

F ij

68 ABAILARD ET ÉLOÏSE,

FULBERT.

N'importe.

ABAILARD.

Voulez-vous forcer son naturel ?
Et l'engager dans un état cruel
Qui feroit son malheur peut-être , & son supplice ?

FULBERT.

J'ai donné ma parole.

ABAILARD.

Au prix de son repos ;
Devez-vous la tenir ? Dans quel gouffre de maux
Va la plonger votre injustice ?

FULBERT.

N'y pensons plus. Il faut qu'elle obéisse ;
Et dès ce soir.

ABAILARD.

Non, Monsieur, croyez-moi,
Daignez me dispenser d'un si fâcheux emploi.
Je m'en'acquiterois fort mal, je vous assure.

FULBERT.

De grace ! je vous en conjure.
Agissez avec moi , veuillez me seconder.
Eh ! qui sçait mieux que vous l'art de persuader ?

ABAILARD.

Mais si par hasard Eloïse
D'un autre objet étoit éprise,
Voudriez-vous alors , Monsieur . . . ;

PIÈCE DRAMATIQUE: 65

FULBERT.

Et qui vous a dit que son cœur....

ABAILARD.

Je n'en sçais rien, mais la chose peut être.

FULBERT.

Vous auroit-elle fait connoître....

ABAILARD.

Non. Supposons pourtant....

FULBERT.

La supposition

Me plaît assez. Sur quoi fondez-vous....

ABAILARD.

Pure idée.

Mais si de quelque amour elle étoit possédée?

FULBERT.

Il faudroit, s'il lui plaît, qu'elle changeât de ton.

ABAILARD.

On n'aime point au gré des autres.

Eloïse a des droits indépendans des vôtres.

FULBERT.

Ah! nous verrons.

ABAILARD.

Si malgré mes avis,

Elle refuse de se rendre,

Que ferez-vous?

FULBERT.

Ah! j'en frémis!

Dans mon juste courroux je puis tout entreprendre.

SCENE VIII.

ABAILARD *seul.*

QUAI-JE entendu ! quel funeste embarras !
On veut que je travaille à me trahir moi-même ,

Que renonçant à ce que j'aime ,
Je signe de ma main l'arrêt de mon trépas.

Ce dernier trait manquoit à ma misère.

Eprouva-t'on jamais un destin plus contraire !

Quel triste enchaînement , ô ciel !

De disgraces qui se succèdent !

Les plus fermes courages cèdent.

Aux horreurs d'un sort si cruel.

J'ai tout perdu dès ma plus tendre enfance .

Fortune , parens , espérance.

Un seul bien me restoit plus cher à mon amour ,

Plus digne de mes vœux , & plus digne d'envie.

Un barbare destin me l'arrache en ce jour.

Chère Eloïse , hélas ! quand vous m'êtes ravie ,

Mon bonheur , mon repos , le charme de ma vie ,

Tout m'est ôté ! sans vous , cet univers n'est rien ,

Et du jour à regret la lumière m'éclaire.

Essayons toutes fois si par quelque moyen

Je pourrois de Fulbert adoucir la colère ,

Et d'un rival qu'on me préfère

Tromper l'espoir & couronner le mien.

Fin du troisième Acte.

PIECE DRAMATIQUE. 71



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FULBERT *seul.*

ABAILLARD tarde bien à venir me parler !
J'augure mal de sa paroisse.
Sans doute il aura vu ma nièce ,
Et ses raisons n'auront pu l'ébranler.
Pour agir j'attens sa réponse. . . .
Mais quel est ce soupçon qui me vient accabler ,
Ce soupçon que mon cœur en ce moment m'annonce ,
Et qu'il sçait si mal démêler.
Ciel qui m'entends ! dissipe cette crainte.
J'ai cru lire tantôt dans les yeux d'Abailard .
Que d'un ennui secret son âme étoit atteinte.
Des soupirs lui sont même échappés au hasard.
Et quand je le priois de convaincre Eloïse ,
Et de la ramener , à force de leçons ,

52 ABAILARD ET ELOISE;

A cet hymen qu'elle méprise ,
N'a-t'il pas avec feu combattu mes raisons ?
Non. La simple amitié , modeste dans son stile ,
Parle , agit , exécute , & paroît plus tranquille.
Il faut éclaircir ces soupçons.
Consultons la Marquise , interrogeons Nerine.
Malheur à lui , si ses coupables feux ,
D'une nièce que j'aime avançant la ruine ,
L'avoient conduite au piège où l'attendoient ses
vœux !

SCENE II.

FULBERT, ELOISE, NERINE.

NERINE à *Eloïse dans le fonds du théâtre.*

VOILA Fulbert. Remettez-vous , Madame ,
Et prenez une fois un parti de vigueur.
Songez qu'à vous venger il y va de l'honneur ,
Que l'on vous a trahie , & que vous êtes femme.

ELOISE.

Ah , Nerine ! je sens tout mon sang se troubler.
Juste ciel ! soutiens ma foiblesse.

NERINE.

Eloïse , Monsieur , demande à vous parler.

FULBERT.

PIECE DRAMATIQUE. 75

FULBERT.

Que me veut-elle ?

NERINE.

Adieu , Madame. Je vous laisse.

Vous ne pouvez plus reculer. *elle sort.*

SCENE III.

FULBERT, ELOISE.

FULBERT.

E LOISE , approchez. Qu'avez-vous à me dire ?

ELOISE.

Monsieur

FULBERT.

C'est me laisser trop long-tems incertain.

De vos vrais sentimens il faut enfin m'instruire.

ELOISE.

Eh bien,

FULBERT.

Quoi ?

ELOISE.

Vous pouvez disposer de ma main,

FULBERT.

Que ce retour me comble d'allegresse !

Et que vous m'épargnez de cruelles douleurs !

Vous m'en voyez verser des pleurs ,

Mais ce sont des pleurs de tendresse.

G

● SCENE IV.

FULBERT, ELOISE, ABAILARD.

FULBERT *voyant Abailard, court à lui & l'embrasse.*

ABAILARD, quel homme êtes-vous !

On ne tient point contre votre éloquence.
Si cet hymen me flatte, il m'est encor plus doux
De tenir ce bienfait de votre complaisance.

ABAILARD.

Comment ?

FULBERT.

Je sçavois bien, Monsieur, que votre voir
Auroit sur son esprit une force absolue.

A mes intentions ma Nièce s'est rendue,

Et c'est à vous que je le dois.

Elle épouse enfin....

ABAILARD.

Qui ?

FULBERT.

La demande est plaisante !

Le Comte.

ABAILARD.

Lui !

FULBERT.

Lui-même. Oui, La chose est constante.

PIECE DRAMATIQUE. 71

ABAILARD.

Vous vous mariez donc ?

ELOISE *avec dépit.*

Oui.

ABAILARD *à part à Eloïse.*

Mais que deviendra

Un amant....

ELOISE *sur le même ton.*

Tout ce qu'il voudra

ABAILARD *à part à Eloïse.*

Ah perfide ! est-ce ainsi

FULBERT *à Abailard.*

Dans le fonds de votre ame

N'en ressentez-vous pas un extrême plaisir ?

ABAILARD *se contraignant , & montrant
quelque joye.*

Ah ! (*à part.*) j'enrage.

FULBERT.

Après tout , pouvions-nous mieux choisir ?
Eloïse sera la plus heureuse femme.

Qu'en dites-vous ?

ABAILARD.

Mais très-certainement.

FULBERT.

J'aime à vous voir entrer dans notre sentiment.

Témoignez donc par votre joye.

Qu'en effet votre cœur prend part

Aux biens que le ciel nous envoie.

G ij

ABAILARD ET ELOISE

ABAILARD *affectant un air satisfait.*

J'y suis sensible , & pour parler sans fard . . .
à part.

C'en est trop , & j'éprouve un horrible supplice,

FULBERT.

Votre Apollon fera sans doute son office

Pour chanter cet hymen prochain,

Et nous verrons sortir de votre main

Quelque ouvrage nouveau. Sera-ce vers , ou prose ?

ABAILARD.

Pardonnez-moi. Jamais je ne compose,

FULBERT,

Vous vous en défendez envain.

Venez , ma nièce.

ELOISE,

Allons. Je suis prête à vous suivre.

ABAILARD *à part à Eloïse.*

Ingrate ! Sont-ce là vos sermens redoublés ?

A mon malheur je ne pourrai survivre.

ELOISE *bas à Abailard.*

Perfide ! je ne fais que ce que vous voulez.

FULBERT.

Pourquoi tant de cérémonie ,

Et ces discours à demi mot ?

ABAILARD *embarrassé.*

Je lui disois . . . de finir au plutôt.

Elle brûle qu'on la marie.

PIÈCE DRAMATIQUE. 77

ELOISE *à part.*

Ah ! si je n'écoutois que mon ressentiment !...
à Fulbert avec despit.

Sortons , Monsieur. Ma main est toute prête.

FULBERT.

Monsieur , jusqu'au revoir. On vous prie à la fête.

SCENE V.

ABAILARD *seul.*

J E ne puis revenir de mon étonnement.

La fortune , toujours contre moi conjurée ,

Par ce funeste événement ,

Vient de mettre le comble à mon accablement.

Après une amitié si saintement jurée ,

Cette amante tant adorée ,

Cet objet que j'aimois cent fois plus que le jour ,

M'abandonne , m'oublie , & trahit mon amour !

Voilà l'esprit , voilà le caractère

De ce sexe perfide , & pourtant enchanteur.

Eloïse elle-même , Eloïse préfère

Au plus tendre des cœurs l'éclat de la grandeur.

Eloïse ! faut-il qu'un charme séducteur

M'enchaîne encore à cette ame infidelle !

Que dis-je ! mon amour s'accroît par mon malheur ,

Et moins je suis aimé , plus je brûle pour elle.

80 ABAILARD ET ELOISE,

Il annoblit tout ce qu'il fait.

LE COMTE.

Mais dites-moi, Monsieur, je vous en prie,

A quoi tend tout votre sçavoir ?

Que faites-vous de la philosophie ?

ABAILARD.

Elle m'enseigne mon devoir :

Elle m'apprend sur-tout à n'offenser personne,

A mettre la sagesse au rang des plus grands biens.

LE COMTE.

La sagesse ! & moi je sôtiens

Qu'à fort peu de chose elle est bonne.

La sagesse effarouche, & bannit le plaisir,

Elle interdit jusqu'au desir,

L'homme est fait pour le badinage.

Elle gêne l'esprit, & captive le cœur,

Peut-on chez soi souffrir cet esclavage ?

Elle répand par sa rigueur

Sur l'air, les gestes, le visage,

Je ne sçais quoi de rude, de sauvage,

Une insupportable langueur ;

On a tort, à ce prix, de vouloir être sage.

ABAILARD.

La sagesse est une vertu :

Et vous me dépeignez un vice revêtu

De ses dehors. C'est la misantropie.

LE COMTE.

L'une conduit à l'autre, & c'est double folie,

PIÈCE DRAMATIQUE. 81

Croyez-moi , quittez ce séjour ,
Et laissez aux pédans votre philosophie.
Je veux vous mener à la Cour.
C'est-là que les talens brillent dans tout leur jour.
C'est dans cet abrégé du monde
Qu'on se polit , & qu'on se fait valoir.
C'est-là qu'est le bon goût , l'air fin , le vrai sçavoir.
Ailleurs , c'est petitesse , ignorance profonde ,
Rien d'exquis , rien de recherché.
J'y vois l'homme sans cesse en lui-même caché.
La Cour le développe. Elle seule façonne
Le cœur , orne l'esprit , embellit les dehors ,
Prête certaine grace au corps.
Les manières , le ton , c'est elle qui les donne.
Venez-y. Vos talens , & sur-tout mon credit
Pourront vous mener loin.

A B A I L A R D.

• Je vous l'ai déjà dit ,
Je suis content de mon sort.

LE COMTE.

Quelle vie !

Si vous aviez tâté du courtisan ,
A son destin vous porteriez envie !

A B A I L A R D.

Vous en parlez comme son partisan.
Oui. Son état est noble , il est digne d'estime ,
S'il en remplit bien le devoir ;
S'il sçait user de son pouvoir

32 ABAILARD ET ELOÏSE,

Pour secourir la vertu qu'on opprime,
Si le bien de l'état fait la suprême loi,
S'il s'attache au Prince, & s'il l'aime
Moins pour sa dignité, qu'à cause de lui-même,
Mais n'être à la Cour que pour soi,
Que pour songer à sa fortune,
Pour grossir ses trésors de la perte commune,
Pour trahir, pour donner & reprendre sa foi,
Pour offrir à son Prince une vue importune,
Et publier partout que l'on a vu le Roi,
Pour braver qui nous sert, pour servir qui nous
brave,
C'est être en vérité moins courtisan qu'Esclave.

LE COMTE.

La Cour est un pays qui vous est mal connu.
Que vous êtes simple, ingenu !
Ah ! Vous n'êtes pas fait pour elle !
Je ne vous presse plus désormais d'y venir.
Ce seroit tems perdu. Vous devez vous tenir
Dans votre sphere naturelle,
Et philosopher à loisir.

SCENE VII.

ABAILARD *seul.*

C'EST donc là cet amant à qui, sans en rougir,
Eloïse me sacrifie !

PIECE DRAMATIQUE. 85

Ociel, n'es-tu pas las encor de me frapper ?
Mais voici l'autre. Où fuir ! je ne puis échapper.
Et je vois bien qu'il faudra que j'essuie
Quelque scene de sa façon.

SCENE VIII.

LA MARQUISE, ABAILARD.

LA MARQUISE.

ARRESTEZ. Je prétends qu'on me fasse raison
D'un trait de noirceur inouïe.
De quel front osez-vous en toute occasion
Contredire mes goûts, & me rompre en visière ?
Je vous faisois l'honneur, & cela par pitié,
De vous tirer de la misère,
Il faut, qu'à point nommé, vous soyiez marié,
Le Comte, à qui j'étois sûre de plaire,
Par l'hymen à mon sort alloit être lié.
Contre moi tout à coup vous soulevez ma nièce.
Du Comte, objet constant de son inimitié,
Vous courez lui vanter l'hymen & la tendresse.
Vous la persuadez, elle va l'épouser,
Et vous me faites mépriser :
Bourreau ! voilà ton crime. Ai-je tort de me plaindre ?

ABAILARD.

Vous êtes dans l'erreur, Madame, je le voi.

64 ABAILARD ET ELOISE.

Il faut enfin cesser de feindre.

Cet hymen , que l'on dit se conclure par moi ,
Est de tous les malheurs le seul que je puis craindre.
J'adore votre nièce.

LA MARQUISE.

Oh ! le trait est galant !

De grace , reprimez cette ardeur qui vous presse.
Vous avez une femme , & vous aimez ma nièce !

ABAILARD.

Je ne suis point marié.

LA MARQUISE.

L'insolent !

ABAILARD.

Pardonnez à ma feinte , elle étoit nécessaire.
Je sens le prix du bien où j'étois réservé.
Et flatté de l'honneur que vous vouliez me faire ,
J'aurois voulu par un retour sincère. . .

LA MARQUISE *à part.*

J'aurois voulu que tu fusses crevé.

haut.

Vous m'avez donc trompée ?

ABAILARD.

Et voilà mon vrai crime.

Si cependant la plus parfaite estime. . .

LA MARQUISE.

Vous m'estimez ! c'est être complaisant.

En vérité , je joue un rôle fort plaisant.

Jamais femme ne fut de la sorte traitée.

PIÈCE DRAMATIQUE. 31

ABAILARD.

Eh Madame !

LA MARQUISE.

Je suis tentée.

D'aller trouver mon frere de ce pas

Lui découvrir tout le mystère,

Et le prier

ABAILARD.

Vous ne le ferez pas

Votre bonté me répond du contraire.

LA MARQUISE.

Monsieur , ne vous y fiez point.

Je suis femme , & vindicative.

ABAILARD.

Je suis tranquille sur ce point.

LA MARQUISE.

Je vous donne l'alternative.

Ou j'instruirai Fulbert , ou vous m'épouserez.

ABAILARD.

Madame mais vous voulez rire.

LA MARQUISE.

Je ne ris point. Vous y réfléchirez.

ABAILARD.

En ce cas vous pouvez voir Fulbert , & l'instruire.

C'est m'épargner la peine à moi de le lui dire.

Je sçaurai prendre mon parti.

LA MARQUISE.

Et le mien est tout pris. Sois donc bien averti

36 ABAILARD ET ELOISE,

Qu'au Comte pour toujours Eloïse engagée,
D'un époux que je perds va me dédommager.
Que j'y renonce exprès pour te faire enrager.
J'aime mieux mourir fille après m'être vengée,
Que d'être femme, & ne pas me venger.

SCENE IX.

ABAILARD *seul.*

JE ne devois rien moins attendre d'une folle
Elle va me tenir parole.
Je ne sçais que résoudre en cette extrémité.
Que je suis bien puni par tout ce que je souffre.
Des légères douceurs dont l'appas m'a tenté !
Allons voir si je puis enfin sortir du gouffre
Où l'amour m'a précipité.

SCENE X.

ABAILARD, FRONTIN,

FRONTIN.

MONSIEUR....

ABAILARD.

Encore ! Ah ! je perds patience.

PIECE DRAMATIQUE. 83

En ce jour il faudra , je croi ,
A l'univers entier que je donne audience.
Eh bien , que voulez-vous de moi ?

FRONTIN.

Pardonnez

ABAILARD.

Oui. Je vous pardonne

Venons au fait.

FRONTIN.

Toujours pour vôtre cher Frontin
Vous avez eu l'ame si bonne ,
Que j'ose me flatter....

ABAILARD.

Oh ! finissons enfin

C'a de quoi s'agit-il ?

FRONTIN.

La Charmante Nerine

Que l'ardeur amoureuse apparemment lutine ,
Vient d'obtenir de Fulbert son tuteur
Permission de prendre en tout honneur
Pour son époux & son souverain maître ,
Votre soumis & fidèle valet ,

Et qui fera toujours gloire de l'être.

ABAILARD.

Vous voulez épouser Nerine ?

FRONTIN.

Oui. S'il vous plaît

Elle m'aime, je suis son fait.

ABAILARD ET ELOISE,

Et moi je l'aime aussi, je pense.
Mais nous n'avons voulu rien faire en conscience,
Sans demander votre consentement.

ABAILARD.

Vous en agissez prudemment.
Mais, dites-moi, quelle idée est la vôtre ?
Vous êtes pauvre, & Nérine n'a rien.
Sans secours, sans talens, sans bien,
Que deviendrez-vous l'un & l'autre ?
Vous donnerez la vie à des infortunés,
Qui, tristes héritiers du malheur de leur père,
Un jour peut-être, au sein de la misère,
Détesteront l'instant qu'ils seroient nés.
Laissez marier ceux qui sont dans l'opulence.

FRONTIN.

C'est justement faute d'autres douceurs,
Et parce qu'on n'est pas dans un état d'aisance,
Qu'on cherche des plaisirs ailleurs.
On veut rendre sa vie un peu moins importune.
Les charmes de l'hymen, un tendre engagement,
Sont de la mauvaise fortune
Au moins un dédommagement.
Pour ces petites créatures
Qui pourront naître un jour, le terme est encore
loin.
Je ne lis point dans les choses futures.
La providence en prendra soin.

ABAILARD.

PIECE DRAMATIQUE. 39

ABAILARD.

Mon ami , croyez-moi. Restez ce que vous êtes.
Vous n'aurez pas sujet de vous en repentir.

FRONTIN.

Vous en parlez , Monsieur , tout à loisir.
Tout le monde ne peut vivre comme vous faites.
Chez vous on est exempt des folles passions.

Vous ne tenez en rien à la matière :

Mais nous , pauvres gens du vulgaire ,
Ne sommes que foiblesse , & nous nous marions.

ABAILARD.

Soit. Mariez-vous donc. Ce sera votre affaire.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ABAILARD, ÉLOISE.

ABAILARD.

ELOISE, est-ce vous que je révois encore !

ÉLOISE.

Oui. C'est moi que vous soupçonnez ,
Et qui cependant vous adore.

ABAILARD.

Vous m'aimez, Éloïse, & vous m'abandonnez !

ÉLOISE.

Plaignez-vous-en au sort qui poursuit l'un & l'autre.
Vous accusez mon cœur , & j'accusois le vôtre.
Quand j'ai pu consentir à cet hymen fatal
 Qui me livre à votre rival,
J'ai cru que je devois par honneur , par justice
 A mon amour faire ce sacrifice.

PIECÉ DRAMATIQUE. 91

La Marquise avoit dit que par l'hymen lié,
Vous me trompiez , & trahissiez ma flamme.

ABAILARD. ●

Falloit-il l'en croire , Madame !
Que notre sort est digne de pitié !
Quoi ! sans être mieux éclaircie ,
Avez-vous dû d'abord ajouter foi
A des discours qui noircissoient ma vie ,
Et qui déposoient contre moi ?
Avez-vous dû , cruelle

ELOISE.

Epargnez-moi vos plaintes.
Oui. J'ai trop écouté mon dépit & mes craintes.
Mais que ne peut un cœur mortellement blessé ,
Un cœur qui se croit offensé
Par un endroit si cher & si sensible !
L'excès de sa douleur lui montre tout possible.
Respectez mes ennuis , ne me reprochez rien.
Si j'ai failli , le ciel me punit bien !
Mon amour m'a trompée , & cette erreur me tue.
Abailard , je vous perds , & je me suis perdue.

ABAILARD.

De votre oncle Fulbert je prévois le courroux.
Espérons toutefois

ELOISE.

..... Espérance frivole !
Le Comte a reçu ma parole ,
Fulbert en est témoin , tout est fini pour nous.
H ij

92 ABAILARD ET ELOISE,

Je ferme envain les yeux sur mon sort déplorable.

Le présent m'épouvante , & l'avenir m'accable.

Amant malheureux , je ne suis plus à vous.

Ce détestable jour fixe ma destinée ,

Il éclaire mon hyménée ,

Et vous n'êtes pas mon époux !

Ah Dieu !

ABAILARD.

Calmé votre douleur extrême.

Je ne mérite point ces regrets , ni ces pleurs ,

Et puisque vous m'aimez , & qu'enfin je vous aime...

ELOISE.

Voilà , voilà tous nos malheurs.

On s'arrache sans peine à ceux qui nous trahissent.

Mais se voir enlever des cœurs qui nous chérissent ,

Mais se voir aux autels entraîner , malgré soi ,

Par des parens qui nous y sacrifient ,

Etre contraints d'engager notre foi.

Par des sermens qui pour jamais nous lient ,

Jurer de déchirer son cœur ,

D'aimer ce que l'on hait , de haïr ce qu'on aime ,

D'immoler son repos , de se trahir soi-même ,

C'est le comble du crime , ainsi que du malheur.

ABAILARD.

Ainsi donc pour toujours vous m'êtes arrachée ,

Vous qui par tant de nœuds me fûtes attachée !

Ce jour est le dernier qui me doit éclairer.

PIECE DRAMATIQUE. 25

ELOISE.

Non, Abailard. Envain on veut nous séparer.
Je ne trahirai point une si belle flamme.
J'ai causé tous vos maux, je vais les réparer.
A mon oncle Fulbert je cours tout déclarer,
Me jeter à ses pieds. Il lira dans mon ame:
Je ferai dans son sein couler avec mes pleurs
La pitié, vos vortus, ma crainte & mes douleurs.
Suivez-moi. Votre aspect va ranimer mon zèle,
Et prêter à ma voix une force nouvelle.

SCENE II.

FULBERT, LA MARQUISE, ELOISE,
ABAILARD.

FULBERT.

MA nièce, il est donc vrai que malgré mes
bontés,
Pour prix de tous les soins que vous m'avez coûtés,
Je ne reçois de vous qu'une mortelle injure?
Vous voulez me forcer à devenir parjure.
Au Comte j'ai promis votre main, votre foi,
Et a ma parole & la vôtre. •
Aujourd'hui cependant j'apprens, avec effroi,
Qu'au mépris des sermens, vous en aimez un
autre.

94 ABAILARD ET ELOISE,
LA MARQUISE.

Cet autre, le voilà.

FULBERT.

Quoi ! c'est vous, Abailard !
Deviez-vous me traiter , ingrat, comme vous faites ?
Non. Je n'attendois pas ce coup de votre part.
Mais je m'en vengerai , perfide que vous êtes !

ELOISE.

Monsieur , voyez mes pleurs , & calmez ce cœur
roux.

Eloïse , en tremblant , se jette à vos genoux.

LA MARQUISE.

Gardez-vous de mollir , l'action est trop noire.

FULBERT.

Songez ingrate Eloïse , à mes tendres bienfaits.

ELOISE.

Oui. Je vous dois tout , je le sçais.
Je chéris vos bontés , j'en garde la mémoire.
Il m'est cruel de vous défobéir.
Mais enfin je ne puis , trahissant ma tendresse...

FULBERT.

Tu l'aimes ! un ingrat que j'ai droit de haïr ,
Qui , sous les faux dehors d'une austère sagesse ,
Trompe ma confiance , & séduit ta foiblesse !
Encor s'il étoit né d'un sang
Qui pût l'associer , sans honte à notre sang ,
Je pourrois à tous deux faire grace peut-être ;

PIECE DRAMATIQUE. 99

ELOISE.

Qu'importe de quel sang Abailard ait pu naître !
On est noble, Monsieur, quand on est vertueux.

FULBERT.

Chimères que cela. Je veux.

Qu'au Comte en ce moment vous soyez mariée.
Obéissez.

ELOISE.

Je ne le puis.

Par les nœuds les plus forts Eloïse est liée.

FULBERT.

Je prétends qu'on les rompe.

ELOISE.

Il ne m'est plus permis.

FULBERT.

Cette excuse est étudiée.

On ne me trompe point.

ELOISE.

Croyez ce que jadis

Ma gloire me défend. . . .

FULBERT.

Ta gloire ! ah malheureuse !

Qu'ai-je entendu !

LA MARQUISE.

La chose est sérieuse.

Souffrirez-vous, Monsieur. . . .

FULBERT à part.

Quel coup vient m'accabler !

S C E N E V.
ELOISE , NERINE.

ELOISE.

NERINE, que viens-tu m'apprendre ?

NERINE.

Une bonne nouvelle , & qui va vous surprendre.

Le Comte a reçu son congé.

Fulbert vient de lui faire entendre

Que votre cœur ailleurs est engagé,

Et qu'à votre hyménée il ne doit plus prétendre.

Un peu piqué du compliment

Dont son orgueil se scandalise ,

Le Comte pour Paris va partir à l'instant ,

Au grand regret de la Marquise ,

Qui se flattoit d'en faire son amant.

ELOISE.

Et que fait Abailard ?

NERINE.

Votre oncle alors d'invite

A passer avec lui dans un appartement ,

Pour prendre quelque arrangement.

Abailard entre , & tout de suite ,

Après avoir ainsi parlé ,

Fulbert ferme la porte à clé.

PIECE DRAMATIQUE. 99

ELOISE.

Cette précaution étoit peu nécessaire.

En tout cela je crois voir du mystère.

NERINE.

Je ne vois rien là de mystérieux ;

Et pourtant j'ai d'assez bons yeux.

ELOISE.

Acheve de m'instruire. Après que l'un & l'autre ,

Dans l'appartement sont entrés ,

Qu'ont-ils dit ? qu'ont-ils fait ?

NERINE.

Ils y sont demeurés.

C'est tout ce que j'en sçais. Quelle idée est la vôtre ?

Que craignez-vous ?

ELOISE.

Cours. Va trouver Frontin.

Mais ne perds point de tems. Frontin sçaura
peut-être

NERINE.

Je n'irai pas si loin , & je le vois paroître.

SCENE VI.

ELOISE, NERINE, FRONTIN.

FRONTIN.

PAUVRE Abailard ! Quel funeste destin !

100 ABAILARD ET ELOISE,

ELOISE.

Explique-toi ? Que fait ton maître ?

FRONTIN.

Madame , hélas ! . . . C'est le trait le plus noir ! . .

L'avenir ne pourra le croire.

Dispensez-moi de conter cette histoire.

Vous frémiriez de la sçavoir.

ELOISE.

Non. Non. Il faut parler , il faut que tu me dises...

FRONTIN.

De grace ! ne me forcez point

A détailler le fait de point en point ,

Je risquerois de dire des sottises.

ELOISE.

Frontin , je le veux.

FRONTIN.

Soit. Il faut vous obéir

Cette aventure est si tragique ,

Que je ne sçais , malgré ma rhétorique ,

Par où la commencer , ni par où la finir.

O ciel ! inspire-moi. Mon maître

Venoit d'entrer avec Fulbert

Dans un appartement desert

Dont on avoit fermé la porte & la fenêtre.

Comme je soupçonnois quelque piège caché ,

Je me suis de ce lieu doucement approché ,

Et par une étroite ouverture

Je voyois à loisir tout ce qui se passoit.

PIECE DRAMATIQUE. 105

Deux hommes , de triste encolure ,
Que je ne connois point , & dont l'air paroissoit
Fort équivoque , & de mauvais augure ,
Promenoient lentement leur hideuse figure ,
Tandis que Fulbert à l'écart
Parloit à mon maître , à voix basse.

La scene alors change de face.

On accourt , & de force on entraîne Abailard .
Dans un réduit obscur , au fonds de la terrasse .
Il parle , on l'interrompt ; il supplie , on menace.
Bientôt l'éloignement , la frayeur , & la nuit
M'empêchent d'écouter , & de voir ce qui suit.
La porte redoutable enfin à mes yeux s'ouvre.
Sur un triste sofa quel objet se découvre !
Abailard

ELOISE.

Il est mort ! dites-moi par quels coups. . .

FRONTIN.

Il n'est pas mort pour lui ; mais il est mort pour
vous.

ELOISE.

Quel est donc ce mystère , & que voulez-vous dire ?

FRONTIN.

On a détruit en lui l'homme... sans le détruire...

Enfin , pour vous parler sans fard ,
Il est mort sans mourir... Il est vivant , sans vivre...

Abailard n'est plus Abailard

La douleur, les sanglots m'empêchent de poursuivre.

TOZ ABAILARD ET ELOISE ;

Nerine , dans ces lieux n'attendons rien de bon.
Essayons de sortir , au moins tels que nous sommes,
De cette maudite maison ,
Où l'on traite si mal les hommes.

S C E N E V I I .

E L O I S E *seule.*

C HER Amant , c'est donc là le précipice affreux
Qu'a creusé sous tes pas mon amour malheureux !
Les regrets , la douleur , une honte éternelle ,

Peut-être même encor ta mort ;
Mais une mort effroyable & cruelle ,
Vont être désormais ton sort !

Voilà la triste dot que t'apporte Eloïse !
Oui. C'est moi seule , hélas ! qui fais tous tes mal-
heurs ;

N'en cherche point la cause ailleurs,
Intrigue , complot , entreprise ,
J'ai tout conduit. C'est moi qu'il faut punir.
Quand ce matin , présageant l'avenir ,
Tu me pressois de hâter notre fuite ,
Par combien de raisons éludant ta poursuite ,
N'ai-je pas sçû te retenir !

Mais ce sont là les moindres de mes crimes
C'est moi qui la première , égarant ta raison ,

PIÈCE DRAMATIQUE. 103

De l'amour en ton sein ai versé le poison !
C'est-moi , qui me prêtant aux plus tendres maximes.

Ai pris plaisir d'entretenir ces feux
Qui rendent les amans heureux ,
Mais que le ciel traite d'illegitimes,
J'ai contre toi fait servir mes appas ,
Tristes dons , dont ce ciel en m'ornant m'a punie !
Par des liens secrets j'ai voulu t'être unie.
J'ai tout fait en un mot pour hâter ton trépas.

Ce souvenir me déconcerte !

Mais supprimons les discours superflus.
Cherchons , pour nous cacher , quelques lieux inconnus ,

Quelque antre obscur dans une île déserte ,
Où mon nom ni le tien ne soient point parvenus.

Fuyons le monde Oui. Je ne verrai plus
Mes crimes , ni les cieux , ni tes maux , ni ma
perte.

Et je vais Mais que vois-je ! Abailard est-ce
vous !



SCENE VIII. ET DERNIERE.*

ABAILARD , ELOÏSE.

ABAILARD *qu'on a apporté dans un fauteuil.*

LE reconnoissez-vous encore
Cet objet malheureux du céleste courroux ,
Ce vil rebut que tout le monde abhorre ?

ELOÏSE.

Epargnez-vous ce titre détesté.
N'êtes-vous pas toujours cet Abailard aimable ,
Cet homme partout respecté ?

ABAILARD.

Au nombre des mortels je ne suis plus compté.
Allez. Fuyez un misérable.
J'ai trop vécu.

ELOÏSE.

Respectez vos vertus.

Vivez.

* Si cette pièce eût été destinée à la représentation, je n'aurois eu garde de faire paroître Abailard sur la scène, après ce qu'on sçait lui être arrivé. Cette situation est une de celles que le Poète défend de mettre sous les yeux du spectateur. Soit raison, soit préjugé : Œdipe, par exemple, auroit mauvaise grace de venir exhalter ses douleurs sur notre théâtre, après s'être crevé les yeux. Que seroit-ce d'Abailard ? Notre délicatesse & nos mœurs m'auroient pareillement fait supprimer bien des choses du recit de Frontin, que j'ai cru pouvoir hasarder dans un ouvrage qui ne doit être que lu.

PIECE DRAMATIQUE. 105

ABAILARD.

Vous ignorez mon destin déplorable.

ELOISE.

Non. Je sçais tout.

ABAILARD.

Ne me voyez donc plus.

ELOISE.

Un semblable discours vous offense & m'outrage,
Mes barbares parens l'avoient ainsi pensé.

Ils ont cru que rampant sous un vil esclavage,
J'étois des passions le jouet insensé ;

Et que courant après un spécieux phantôme,
Mon cœur dans Abailard n'avoit cherché qu'un
homme.

Ils ont cru me punir en vous sacrifiant ;

Mais leur espérance est trompée.

Par le plus foible endroit les cruels m'ont frappée.

Sans m'ôter mon amour, ils m'ôtent mon amant.

Je ne ne suis point changée, & lorsque je vous aime,

Dans vous, cher Abailard, je n'aime que vous-
même.

S'ils prétendoient en effet me punir

De cet amour qui les irrite,

Leur fureur devoit vous ravir

Vos vertus & votre mérite,

Alors j'aurois pu vous haïr.

ABAILARD.

O d'un amour parfait effort sublime & rare !

106 ABAILARD ET ELOÏSE,

Quel cœur ! j'eusse été trop heureux !
Quoi ! tandis qu'un abîme affreux
Pour jamais de vous me sépare ,
Quand j'éprouve l'horreur du sort le plus barbare ;
Quand je deviens à moi-même odieux ,
Vous m'aimez, vous brûlez toujours des mêmes feux !

ELOÏSE.

Ah ! que plutôt Eloïse périsse ,
Avant que cet objet qui la scût enflammer

ABAILARD.

Arrêtez , Eloïse. Il n'est plus tems d'aimer.
Il est tems que sur soi chacun de nous gémissé,
Avant que du ciel en courroux
Le bras sur nous s'apesantisse ,
Cherchons à prévenir ses coups ,
Et par nos pleurs désarmons sa justice.
Il commence déjà par nous humilier.
Sa vengeance bientôt va nous sacrifier
Comme des coupables victimes ,
Si nous ne nous hâtons de nous purifier.
Vos malheurs & mes maux sont le fruit de nos crimes.

Loin de nous plaindre , il faut les recevoir ,
Et les recevoir avec joye.

Ils sont notre ressource , ils sont l'unique espoir
Que le ciel quelquefois aux coupables envoie.
Profitions-en , Madame , & sans temporiser , ...
Faisons

PIECE DRAMATIQUE. 107.
E LO I S E.

Eh bien, parlez. Que faut-il que je fasse ?

A B A I L A R D.

Par un prompt repentir mériter notre grâce.

Le Ciel est offensé, nous devons l'appaiser.

Aux fols passions asservis l'un & l'autre,

Nous leur avons, pour nos contentemens,

Sacrifié tous nos momens.

Vous faisiez mon bonheur, je travaillois au vôtre.

Toujours charmés, toujours charmans,

Chaque jour, chaque instant augmentoit nos
délices.

Ces beaux tems ne sont plus. D'affreux événemens

Ont changé ces plaisirs en autant de supplices,

Qui par de justes châtimens,

Vengent le ciel de nos déréglemens.

C'est à nous d'achever cet important ouvrage.

Le monde est cette mer où nous-fîmes naufrage,

Vous entendez encor ses fiers mugissemens,

Nous périrons sous ses flots écumans,

Si nous ne regagnons au plutôt le rivage.

Fuyons.

E LO I S E.

Et dans quels lieux dois-je porter mes pas ?

A B A I L A R D.

Après l'ignominie où notre sort nous jette,

Le cloître est la seule retraite

Où nous puissions en paix attendre le trépas.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

530 N. Dearborn Ave. Chicago, Ill. 60610

Telephone: (312) 835-3211

Telex: 250211

Cable: 250211

Post Office Box 518 Chicago, Ill. 60654

Telephone: (312) 835-3211

Telex: 250211

Cable: 250211

Post Office Box 518 Chicago, Ill. 60654

Telephone: (312) 835-3211

Telex: 250211

Cable: 250211

Post Office Box 518 Chicago, Ill. 60654

Telephone: (312) 835-3211

Telex: 250211

Cable: 250211

Post Office Box 518 Chicago, Ill. 60654

Telephone: (312) 835-3211

Telex: 250211

Cable: 250211

Post Office Box 518 Chicago, Ill. 60654

Telephone: (312) 835-3211

Telex: 250211

Cable: 250211

L'ACCOMODEMENT IMPRÉVU. COMEDIE.

Représentée pour la première fois par les Com
ordinaires du Roi , le 12 Novembre 1737.

Nicolas
Par M. LA GRANGE,

Le prix est de 20 sols.



A PARIS,
Chez LE BRETON, Quai des Augustins, au
de la rue Gist-le-Cœur, à la Fortune.

M. DCC. XXXVIII.
AVEC PRIVILEGE DU RO

A C T E U R S.

MADAME ARGANTE, mère de Julie,
Mademoiselle Lamoignon

JULIE, sa fille, *Mademoiselle Conne*

LEANDRE, sous le nom de Damis, amant de
Julie, *M. de Mommen*

DORANTE, ami de Madame Argante,
M. Fiervill

LISETTE, suivante de Julie, *Mademoiselle Dangevill*

FRONTIN, valet de Leandre, *M. Poisso*

La Scène est chez Madame Argante.



L'ACCOMODEMENT
IMPRÉVU.
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

JULIE, LISETTE.

LISETTE



Ui, vous pouvez m'ouvrir jusqu'au fond de
votre ame ,

Et me parler en toute sûreté ;

Allons , soulagez-vous , Madame ,

Donnez à votre cœur un peu de liberté ;

Madame votre mere à présent empressée

A solliciter le procès ,

Pour lequel vous craignez un malheureux succès ,

N'en sera pas , je crois , si-tôt débarrassée.

A ij

4 L'ACCOMODEMENT IMPREVU.

Il faut mettre à profit ce moment précieux ;
Vous ne sauriez l'employer mieux
Qu'à me dire votre pensée.

JULIE.

Lisette, que veux-tu que je te dise ? Hélas !

LISETTE.

Hé mais , ce que je ne fais pas ,
Et dont je suis très-curieuse :

Premièrement , je voudtois bien savoir
Pourquoi depuis huit jours l'on vous voit si rêveuse ,
D'où vous vient cet air sombre & noir ;
Faites-moi votre confidence ,
Je vous promets , foi de fille d'honneur ,
Que je garderai le silence ,
Et ce n'est qu'en votre faveur
Que je puis me résoudre à cette violence.

JULIE.

Apprens donc le sujet qui cause ma langueur.
Tu fais que l'autre jour revenant de Vincennes
Plus tard qu'on n'avoit projeté ,
Dans un pas dangereux le carrosse arrêté ,
Laisa ma mere & moi dans de cruelles peines.

LISETTE.

Oui , Madame , je fais qu'en cette extrémité ,
La situation sans doute eût été dure ,
Si vous n'eussiez trouvé , par aventure ,
Un Cavalier des plus polis ,
Qui vous prenant dans sa voiture ,

COMEDIE

Vous ramena toutes deux à Paris ,

Après.....

JULIE.

Depuis ce jour , Lisette ,

Je ne fais quoi m'agite , m'inquiète ,

Cet inconnu , je crois , s'est rendu mon vainqueur ,

Son image à mes yeux sans cesse se retrace ,

Et je sens bien , quoi que je fasse ,

Pour éloigner de moi ce qu'elle a de flatteur ,

Que cette image , hélas ! passe jusqu'à mon cœur.

LISETTE.

De-là naît l'ennui qui vous presse ,

Et ce qui rend vos esprits agités ,

C'est qu'à présent vous ressentez

Bien des mouvemens de tendresse ?

JULIE.

Je ne saurois les définir ,

Mais j'y trouve , Lisette , il faut en convenir ,

Certain attrait qui m'intéresse ;

Et lorsque de mon cœur je cherche à les bannir ,

Je me sens , pour y parvenir ,

Moins de force que de foiblesse.

LISETTE.

Heureuse disposition

Pour faire des progrès dans l'amoureux empire !

Favorable complexion ,

Qui d'un plaisir ne fait pas un martyrte :

Avantageuse impression

6 L'ACCOMODEMENT IMPREVU

Qu'un amant empressé desire
Chez l'objet de sa passion !
J'ai développé le mystère ,
Ce Cavalier a su vous plaire ,
N'est-ce pas ?

J U L I E.

Hé , comment ne me plairoit-il pas ?
Quand pour y réussir il met tout en usage ?
Je vois qu'il suit par-tout mes pas ,
Quelque part que je sois il s'offre à mon passage ,
Aux Spectacles , je l'aperçois ,
Aux promenades , je le vois
Aussi-tôt que j'y suis , empressé de s'y rendre :
Que je remarque alors de trouble dans ses yeux !
Que leur langage est expressif & tendre !
Et qu'ils semblent vouloir m'apprendre ,
Que son cœur en secret brûle de mille feux !
Ce n'est qu'avec effort que je puis me défendre
De lui répondre également ;
Je cherche à déguiser le doux contentement ,
Qui dans mon cœur vient se répandre ,
En voyant son empressement ;
Mais malgré ce déguisement ,
Qu'il est aisé de le comprendre !
L I S E T T E,
Mais , de ces assiduités ,
Que pensera Madame votre mere ?

COMEDIE

JULIE

7

Elles ne sauroient lui déplaire ;
Comme les miens , ses yeux sont enchantés ;
Elle lui trouve un air prévenant , doux , affable ,
Et les brillantes qualités ,
Qui composent un homme aimable ;
Oui , je suis sûre qu'à son tour ,
Par un sentiment légitime ,
Pour lui ma mère a pris autant d'estime ,
Que je crois avoir pris d'amour.

L I S E T T E

Cette prévention étoit de conséquence ,
Et j'augure bien pour vos vœux ;
Mais pourquoi garde-t'il si long-temps le silence ?
Par un aveu respectueux !
De son amour il devoit vous instruire ,
Et ne pas s'en tenir au langage des yeux ;
Malgré tout ce qu'on en peut dire ,
La bouche , à mon avis , parle mille fois mieux.
Mais brisons là-dessus , quelqu'un vient en ces lieux.

S C E N E I I.

JULIE, LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Mesdames , serviteur.

A iij

3 L'ACCOMODEMENT IMPREVU.

L I S E T T E.

Je suis votre servante.

Que voulez-vous ?

FRONTIN, *montrant une Lettre.*

Remettre la présente

A quelqu'un de cette maison.

L I S E T T E.

Est-ce à moi ?

FRONTIN.

Je ne fais , dites-moi votre nom.

L I S E T T E.

Vous êtes curieux....

FRONTIN.

Sans doute.

L I S E T T E.

Hé bien , Lisette.

FRONTIN.

Voilà le nom d'une soubrette ,

Elle n'est point pour vous.

L I S E T T E.

Pardon.

J U L I E.

Seroit-elle pour moi ?

FRONTIN.

Selon.

J U L I E.

Est-elle à mon adresse ? On me nomme Julie ,

Voyez....

COMEDIE
FRONTIN.

Je n'ai jamais su lire de ma vie,
Mais je suis assuré que non.

JULIE,

Donnez-donc.

FRONTIN.

Doucement,

LISETTE.

Voilà bien du mystère.

FRONTIN à Julie.

Dites-moi, s'il vous plaît, avez-vous une mère?

JULIE,

Sans doute.

LISETTE.

Il est plaisant avec sa question;

Après,

FRONTIN.

Comment se nomme-t-elle?

LISETTE.

Madame Argante.

FRONTIN.

Bon.... En serviteur fidèle,

Et qui s'acquitte bien de sa commission,

Je ne dois qu'en ses mains remettre cette lettre,

Sous peine d'être mis hors de condition.

JULIE.

D'où vient tant de précaution?

Qui vous envoie ici?

10 L'ACCOMODEMENT IMPREVU.
FRONTIN.

Mon maître.

JULIE.

Quel est-il ?

FRONTIN.

Je n'ai pas l'honneur de le connoître ;
Depuis ce matin seulement
J'ai celui d'être à son service ,
Et je m'y trouve assez passablement.

L I S E T T E.

Ce garçon me paroît novice,
Mais vous savez du moins son nom ?

FRONTIN.

Pas autrement ,

C'est ce que je ne puis vous dire ;
Cependant , à peu près , je pourrai vous instruire.
D'abord , c'est un homme parfait ,
Ni grand , ni petit , mais bienfait.
Là... de ces gens de bonne mine ,
Il a l'air doux , la taille fine ,
Et de l'esprit comme un démon ;
Chez lui sur-tout bonne cuisine ,
Et d'ailleurs très-riche , dit-on ;
Polî , complaisant , débonaire ,
Et ce que l'on ne trouve guère ,
Appelant ses gens par leur nom ;
Noble ou roturier , je l'ignore ,
De quel pays il est , je n'en fais rien encore ,

Je ne le crois pourtant ni Normand , ni Gascon.

Mais ne me faites pas attendre ,

Je n'ai pas trop le temps de m'amuser ici.

L I S E T T E.

Tenez , fort à propos , voici

La Dame à qui la Lettre doit se rendre.

S C E N E I I I.

MADAME ARGANTE, JULIE, LISETTE ,
FRONTIN.

M A D A M E A R G A N T E.

Que me veut ce garçon ?

F R O N T I N.

Vous donner ce billet ,

En prendre de vous la réponse ,

Et puis m'en retourner au plutôt , s'il vous plaît.

M A D A M E A R G A N T E.

Donnez , voyons ce qu'il annonce.

J U L I E.

Vien Lisette , sui-moi dans mon appartement.

M A D A M E A R G A N T E, *après avoir lu.*

Je ne m'attendois pas à pareil compliment ,

Il est galant autant qu'on le peut être:

Ecoutez , mon ami , dites à votre maître ,

12 L'ACCOMODEMENT IMPREVU

Que tout ce qu'il m'écrit m'honore infiniment ,

Qu'avec plaisir j'accepte sa visite ,

Et que nous l'attendrons avec empressement.

F R O N T I N.

Si la réponse étoit écrite ,

De la porter je serois plus certain ,

Ma mémoire se passe vite ,

Et bien souvent je la perds en chemin ;

Un tant soit peu de griffonage ,

Là... quatre mots...

M A D A M E A R G A N T E.

Il n'en est pas besoin.

F R O N T I N.

Je crains de l'oublier , j'enrage ,

Heureusement je ne vais pas bien loin.

S C E N E . I V.

M A D A M E A R G A N T E *seule.*

Ceci surpasse mon attente ,

Un homme de condition ,

Et cent mille livres de rente !

Le parti sûrement mérite attention ,

Et ma fille , je crois , en doit être contente.

SCENE V.

MADAME ARGANTE, DORANTE.

MADAME ARGANTE.

AH ! vous voilà , Monsieur Dorante !
Pouvez-vous un moment ici vous arrêter ?

On me propose une affaire importante ,
Et , comme mon ami , je veux vous consulter.

DORANTE.

Ne doutez pas de l'ardeur de mon zèle ;
Mais autre chose auprès de vous m'appelle :
J'apprens qu'on doit demain juger votre procès ,
Et viens vous avertir qu'il seroit nécessaire
D'en solliciter le succès.

MADAME ARGANTE.

C'est aussi ce que je veux faire ,
Pour cela ce matin j'ai couru tout Paris ,
Et ne fais qu'à l'instant de rentrer au logis ;
Laissons un moment cette affaire ;
Tenez , Monsieur , je veux vous faire voir
La Lettre qu'à présent je viens de recevoir.

DORANTE *lit.*

« Madame.... depuis le jour qu'un accident fâcheux vous
« arrêta sur le chemin de Vincennes , & vous mit dans la
« nécessité d'accepter mon carrosse pour revenir à Paris ,

14 L'ACCOMMODÉMENT IMPREVU.

20 j'ai conçu pour Mademoiselle votre fille un amour que sa
20 violence ne me permet pas de vous cacher plus long-
20 temps : si un homme de condition , maître de lui-même ,
20 & de cent mille livres de rente vous paroît un parti digne
20 d'elle , & que je sois assez heureux pour qu'elle veuille
20 accepter ma main , elle est prête à se donner ; permettez-
20 moi de venir vous en assurer moi-même , & de lui don-
20 ner des preuves de mon amour & de mon respect ,

D A M I S.

M A D A M E A R G A N T E.

Qu'en pensez-vous , Monsieur Dorante ?

Et quel conseil allez-vous me donner ?

D O R A N T E.

Mais avant de rien terminer ,

Il faut connoître un peu l'homme qui se présente.

M A D A M E A R G A N T E.

Il me paroît un Cavalier parfait ,

Et rien ne dément en effet

Le rang & les biens qu'il se donne ;

Chez lui brille un air de grandeur ,

Et je ne vis jamais personne

Qui prévint mieux en sa faveur.

D O R A N T E.

Oui , mais le plus souvent c'est un masque trompeur ,

Qui n'est fait que pour nous surprendre ,

Qui s'en tient à l'extérieur ,

Est très-sujet à s'y méprendre.

COMEDIE.

15

MADAME ARGANTE.

Ho , c'est un point qui n'est pas contesté ,

De ce que vous venez de dire

Je comprends la solidité ,

Et pour cela je veux me faire instruire ,

Et des biens de Damis & de sa probité.

DORANTE.

Il faut s'en informer avec un soin extrême ,

Si vous voulez je m'en charge moi-même.

MADAME ARGANTE.

Oui , c'est aussi sur vous que j'ai jetté les yeux ;

Personne de ce soin ne peut s'acquitter mieux ;

Que votre amitié me seconde :

Dès votre enfance élevé dans Paris ,

Et répandu dans le grand monde ,

Bien-tôt vous aurez tout appris ;

Je dois recevoir sa visite ,

Il ne peut tarder à venir ;

Il faut qu'auparavant ma fille en soit instruite :

La voici justement..... Je vais la prévenir.

DORANTE.

Adieu , Madame , je vous quitte ,

Et vous saurez bien-tôt à quoi vous en tenir.



SCÈNE VI.

MADAME ARGANTE, JULIE.

MADAME ARGANTE.

MA fille, je vais vous surprendre ;
Et vous ne vous attendez pas
À ce que vous allez apprendre.

JULIE.

Vous me jettez dans l'embarras ,
Est-ce une bonne ou mauvaise nouvelle ?

MADAME ARGANTE.

C'est suivant votre sentiment ,
Bonne , si vous la trouvez telle :
Je veux m'en rapporter à votre jugement.
Voyez ce que le sort aujourd'hui vous prépare ;
Un amant pour vous se déclare ,
Qui marque autant d'amour qu'il est respectueux ,
Et fait de vous aimer le but de tous ses vœux.

JULIE.

Je ne vous comprends pas , ma mere.

MADAME ARGANTE.

Vous développerez aisément le mystère ,
Si vous voulez vous souvenir
Du jour qu'un hazard favorable
À notre secours fit venir

Un

C O M E D I E.

17

Un Cavalier galant, aimable...

J U L I E *vivement.*

Elle m'en souvient, ma mere.

M A D A M E A R G A N T E.

Il se nomme Damis.

Ma fille, & c'est celui-là même,
Qui dit sentir pour vous une tendresse extrême,
Qui veut vous épouser; quel seroit votre avis?
Je voudrois là-dessus savoir votre pensée.

J U L I E.

C'est de suivre la loi que vous m'imposerez,
Et de faire toujours tout ce que vous voudrez.

M A D A M E A R G A N T E.

Voilà ce que répond une fille sensée;
Mais je voudrois savoir autre chose de vous;
Vous connoissez celui qui s'offre pour époux?

Je crois qu'à la première vuë,
En sa faveur vous fûtes prévenuë,
Qu'il vous parût un Cavalier parfait.

J U L I E.

Mais de le trouver tel pourroit-on se défendre?

M A D A M E A R G A N T E.

C'est une justice en effet
Que je n'ai pû m'empêcher de lui rendre.
Mais achevez de m'ouvrir votre cœur,
J'entrevois le feu qui l'anime,
Ce qu'il conçoit en sa faveur,
Est, si je ne me trompe, au-dessus de l'estime.

B

18 L'ACCOMODEMENT IMPREVU;

JULIE.

Penferiez-vous ?

MADAME ARGANTE.

Ne me déguisez rien ,
Et parlez-moi fans vous contraindre.

JULIE.

Hé bien , ma mere , je vois bien
Qu'il est inutile de feindre ,
Et puis que la chose est au point
Où mon ayeu vous paroît nécessaire ,
Je ne vous le cacherai point ,
Damis n'a que trop sù me plaire.
Mon cœur , justement prévenu ,
S'est déclaré pour lui si-tôt qu'il l'a connu ,
Ma résistance eut été vaine.
Il faut que malgré nous le penchant nous entraîne ,
Celui-là ne m'offroit que plaisir , qu'agrément ,
Et cédant au doux mouvement
Que l'amour propre en pareil cas inspire ,
Je me sentis pour la première fois
Le plus pressant desir de ranger sous mes loix
Un homme dont la grace avoit sù me séduire ;
Tout sembla répondre à mes vœux ,
Je vis bien que Damis cherchoit à me connoître ,
Par-tout je le voyois paroître ,
Ses yeux m'assuroient de ses feux ;
Mon cœur trop crédule peut-être
Crût qu'ils méritoient du retour ,

Je l'écouterai sans répugnance ,
 Et je brûlai pour lors de l'innocent amour
 Qui naît de la reconnoissance.

M A D A M E A R G A N T E.

Je ne saurois le condamner ,
 Personne n'est exempt d'une telle foiblesse ,
 Quoique je doive m'étonner
 Que vous m'ayez caché votre tendresse ;
 Je me sens disposée à vous la pardonner.
 Mais que vient nous dire Lisette ?

S C E N E V I I.

MADAME ARGANTE, JULIE, LISETTE.

L I S E T T E.

J E cours pour vous faire savoir
 Qu'un Cavalier très-poli , très-honnête ,
 Vient d'entrer au logis , & demande à vous voir.

M A D A M E A R G A N T E.

C'est Damis sûrement , allons le recevoir.

L I S E T T E.

Il n'en est pas besoin , car le voici lui-même.

J U L I E.

C'est mon amant, Lisette...

L I S E T T E.

A votre trouble extrême ,
 Il est aisé de s'en appercevoir.

B ij

SCENE VIII.

MADAME ARGANTE, JULIE, DAMIS,

LISETTE.

DAMIS.

M Adame , pardonnez à mon impatience ;
Si profitant de la faveur
Que votre bonté me dispense ,
Je viens sans differer jouïr de mon bonheur ;
Il passera mon esperance ,
Si dans ce jour pour moi plein de douceur ,
Vous voulez accepter , vous , ma reconnoissance ,
Et vous, l'hommage de mon cœur.

JULIE *bas, à Lisette.*

Il me charme....

MADAME ARGANTE.

Monfieur , vous avez lieu d'attendre
Tout ce qui peut flatter vos vœux ,
Un Cavalier auffi respectueux
Peut feul avoir droit d'y prétendre.

DAMIS.

Quoi ! Vous approuveriez mes feux !
Madame , ah , que mon fort feroit digne d'envie !

Si celle qui m'a sù charmer ,
 Si vous-même , belle Julie
 Vouliez bien me le confirmer.

L I S E T T E , *bas à Julie.*

Parlez.

D A M I S.

Expliquez-vous , que faut-il que j'espere ?

J U L I E.

Je crois , Monsieur , qu'il n'est pas nécessaire
 Que je dise mon sentiment ,
 Cröyez qu'à celui de ma mere
 Le mien se conforme aisément.

L I S E T T E , *à part.*

On appelle cela répondre en vrai Normand.

D A M I S.

Si le seul devoir vous oblige
 A m'accorder un bien qui doit tant me flatter ;
 Ne pensez pas que mon amour l'exige ,
 Il pourroit trop vous en coûter ,
 Il faut pour le rendre suprême
 Que je l'obtienne aujourd'hui de vous même.

L I S E T T E , *bas à Julie.*

Pourquoi faire tant de façons ?

Vous pouvez lui donner de meilleures raisons.

J U L I E , *bas à Lisette.*

Il ne me convient pas d'avoir que je l'aime.

D A M I S.

Vous gardez le silence , ah , qu'en dois-je augurer ?

22. L'ACCOMODEMENT IMPREVU.

MADAME ARGANTE,

Il peut être à votre avantage.

Mais vous ne sauriez ignorer

Qu'une fille prudente & sage

Craint toujours de se déclarer ;

Ma fille expliquez-vous....

JULIE.

Que faut-il que je dise ?...

Dois-je vous découvrir les secrets de mon cœur ?

Et ne suffit-il pas , Monsieur ,

Que de ses sentimens ma mere vous instruisse ?

Suivre ses volontés est ma suprême loi ,

Je vous l'ai déjà dit , je pense ,

N'exigez pas de grace autre chose de moi ;

Mais soyez assuré de mon obéissance.

S C E N E I X.

MADAME ARGANTE, DAMIS.

MADAME ARGANTE.

Vous devez être satisfait.

DAMIS.

Un peu d'espérance flatte mon ame ,

C'est à vous d'achever , Madame ,

Et de rendre en ce jour mon bonheur plus parfait.

Que le tendre hymen nous unisse ,

Formez-en au plutôt les nœuds ;

Que le retardement pour un cœur amoureux

Est un effroyable supplice !

M A D A M E . A R G A N T E .

Mais vous pressez la chose un peu trop vivement :

A peine encor , Monsieur , pouvons-nous nous connoître ;

Vous vous repentiriez peut-être

D'avoir agi trop précipitamment.

Apprenez que le mariage

Est un lien d'où dépend le malheur

Ou la félicité de tous ceux qu'il engage.

La jeunesse , toujours en ses desirs volage ,

Ne consulte d'abord que sa première ardeur ,

Le premier mouvement du cœur

Lui semble un assuré présage

De ce que la tendresse offre de plus flatteur.

Qu'en cet instant plein de douceur ;

On se fait de l'hymen une agréable image !

Que l'on montre d'empressement

A posséder ce que l'on aime !

Que l'on croit bien que ce moment

Est celui du bonheur suprême !

Il arrive enfin ce beau jour ,

Qui finit les tourmens , & couronne l'amour ;

Mais après lui souvent que d'ennuis il entraîne !

On voit en peu de temps ce feu se refroidir ,

34 L'ACCOMODEMENT IMPREVU.

Bien-tôt après s'évanouir :
On prend une inutile peine
Pour tâcher de le rallumer ;
L'objet qui vous a su charmer
Devient le plus souvent celui de votre haine ,
Et l'on voudroit briser la chaîne
Qu'on s'est trop hâté de former.

D A M I S.

Ah ! C'est un changement que je ne dois pas craindre ,
Si ce bien peut m'être accordé ,
Lorsque l'amour sur l'estime est fondé ,
Rarement on le voit s'éteindre ;
Oui , cet hymen , l'objet de mon desir ,
Va me combler d'honneur & de plaisir :
D'ailleurs à mes desseins personne n'est contraire ,
D'aucun parent je ne reçoit la loi ,
Et je ne dois rendre raison qu'à moi
De tout ce que je pourrai faire.
Si l'amour sur mon cœur vient d'exercer ses droits ,
Voyez combien je lui suis redevable ,
Je suis épris d'un objet adorable ,
Et tout doit aujourd'hui justifier mon choix.
Vous semblez hésiter , Madame !
Que doit penser le malheureux Damis ?
Refuseriez-vous à sa flamme
Le bonheur qu'il s'étoit promis !
M A D A M E A R G A N T E.
Non , mais j'ai là-dessus quelque délicatesse.

Peut être avez-vous crû , Monsieur ,
Que les biens de Julie égaloient sa noblesse ,
Vous avez été dans l'erreur :
Un procès très-considérable
Nous retient à Paris depuis près de six mois ,
Si je puis obtenir un arrêt favorable ,
Ma fille rentre dans des droits ,
Qui la rendront un parti convenable ,
Mais si le sort en décide autrement ,
Je ne puis la placer avantageusement ;
Voilà l'état de mon affaire ,
A vous en informer tout devoit m'obliger ,
C'est demain qu'on doit me juger ,
Et je crains un arrêt contraire.

D A M I S.

Madame , rendez-moi justice , s'il vous plaît ,
Je rougirois toute ma vie ,
Si je n'aspirois à Julie ,
Que par des motifs d'intérêt :
Comme ma flamme est peu commune ;
Rien ne peut changer mes desseins ;
Et quelle que soit sa fortune ,
Je remets aujourd'hui la mienne entre ses mains ;
Il n'est pas besoin de m'apprendre
Que vous plaidez contre Léandre ,
Homme très-riche , & de condition ,
Que ce procès devient la suite nécessaire
D'une longue discussion

22 L'ACCOMODEMENT IMPREVU.

MADAME ARGANTE,

Il peut être à votre avantage.

Mais vous ne sauriez ignorer

Qu'une fille prudente & sage

Craint toujours de se déclarer ;

Ma fille expliquez-vous....

J U L I E.

Que faut-il que je dise?...?

Dois-je vous découvrir les secrets de mon cœur ?

Et ne suffit-il pas , Monsieur ,

Que de ses sentimens ma mere vous instruisse ?

Suivre ses volontés est ma suprême loi ,

Je vous l'ai déjà dit , je pense ,

N'exigez pas de grace autre chose de moi ;

Mais soyez assuré de mon obéissance.

S C E N E I X.

MADAME ARGANTE, DAMIS,

MADAME ARGANTE.

Vous devez être satisfait.

D A M I S.

Un peu d'espoir flatte mon ame ,

C'est à vous d'achever , Madame ,

Et de rendre en ce jour mon bonheur plus parfait.

Que le tendre hymen nous unisse ,

Formez-en au plutôt les nœuds ;

Que le retardement pour un cœur amoureux

Est un effroyable supplice !

MADAME ARGANTE.

Mais vous pressez la chose un peu trop vivement :

A peine encor , Monsieur , pouvons-nous nous connoître ;

Vous vous repentiriez peut-être

D'avoir agi trop précipitamment.

Apprenez que le mariage

Est un lien d'où dépend le malheur

Ou la félicité de tous ceux qu'il engage.

La jeunesse , toujours en ses desirs volage ,

Ne consulte d'abord que sa première ardeur ,

Le premier mouvement du cœur

Lui semble un assuré présage

De ce que là tendresse offre de plus flatteur.

Qu'en cet instant plein de douceur,

On se fait de l'hymen une agréable image !

Que l'on montre d'empressement

A posséder ce que l'on aime !

Que l'on croit bien que ce moment

Est celui du bonheur suprême !

Il arrive enfin ce beau jour ,

Qui finit les tourmens , & couronne l'amour ;

Mais après lui souvent que d'ennuis il entraîne !

On voit en peu de temps ce feu se refroidir ,

34 L'ACCOMODEMENT IMPREVU.

Bien-tôt après s'évanouir :
On prend une inutile peine
Pour tâcher de le rallumer ;
L'objet qui vous a sù charmer
Devient le plus souvent celui de votre haine ,
Et l'on voudroit briser la chaîne
Qu'on s'est trop hâté de former.

D A M I S.

Ah ! C'est un changement que je ne dois pas craindre ,
Si ce bien peut m'être accordé ,
Lorsque l'amour sur l'estime est fondé ,
Rarement on le voit s'éteindre ;
Oui , cet hymen , l'objet de mon desir ,
Va me combler d'honneur & de plaisir :
D'ailleurs à mes desseins personne n'est contraire ,
D'aucun parent je ne reçois la loi ,
Et je ne dois rendre raison qu'à moi
De tout ce que je pourrai faire.
Si l'amour sur mon cœur vient d'exercer ses droits ,
Voyez combien je lui suis redevable ,
Je suis épris d'un objet adorable ,
Et tout doit aujourd'hui justifier mon choix.

Vous semblez hésiter , Madame !
Que doit penser le malheureux Damis ?

Refuseriez-vous à sa flamme
Le bonheur qu'il s'étoit promis !

M A D A M E A R G A N T E.

Non , mais j'ai là-dessus quelque délicatesse.

Peut être avez-vous crû , Monsieur ,
Que les biens de Julie égaloient sa noblesse ,
Vous avez été dans l'erreur :
Un procès très-considérable
Nous retient à Paris depuis près de six mois ,
Si je puis obtenir un arrêt favorable ,
Ma fille rentre dans des droits ,
Qui la rendront un parti convenable ,
Mais si le sort en décide autrement ,
Je ne puis la placer avantageusement ;
Voilà l'état de mon affaire ,
A vous en informer tout devoit m'obliger ,
C'est demain qu'on doit me juger ,
Et je crains un arrêt contraire.

D A M I S.

Madame , rendez-moi justice , s'il vous plaît ,
Je rougirois toute ma vie ,
Si je n'aspirois à Julie ,
Que par des motifs d'intérêt :
Comme ma flamme est peu commune ,
Rien ne peut changer mes desseins ;
Et quelle que soit sa fortune ,
Je remets aujourd'hui la mienne entre ses mains ;
Il n'est pas besoin de m'apprendre
Que vous plaidez contre Léandre ,
Homme très-riche , & de condition ,
Que ce procès devient la suite nécessaire
D'une longue discussion

26 L'ACCOMODEMENT IMPREVU.

Entre votre époux & son pere.

MADAME ARGANTE.

Vous êtes au fait de l'affaire ,

Mais , comment donc ? Léandre est-il connu de vous ?

D A M I S.

L'union de tout temps à régné parmi nous ,

Et je n'ai point d'ami plus vrai ni plus sincère ,

Il faudroit vous accommoder ,

La chose me paroît facile

Si vous voulez me seconder.

MADAME ARGANTE.

Je crois que vous prendriez une peine inutile.

D A M I S.

Confiez-moi vos intérêts ,

Pour Léandre , des siens il me laisse le maître ,

J'en suis certain , & je pourrai peut-être

Avant la fin du jour finir votre procès.

MADAME ARGANTE.

Il n'est pas aisé , ce me semble.

D A M I S.

Madame , laissez-m'en seulement le pouvoir ;

Mais il faut pour cela vous rencontrer ensemble ,

Parler à Léandre , le voir ,

Pourrez-vous vous résoudre à le bien recevoir ?

Dois-je y compter ?

MADAME ARGANTE.

Je puis vous le promettre ,

Soyez tranquille sur ce point ,

Léandre peut venir ici sans se commettre :

D'ailleurs , je ne le connois point ,

A peine même suis-je instruite ,

Qu'arrivé de son Régiment ,

Depuis un mois il sollicite

Pour obtenir un jugement ;

Mais je n'ai contre lui jamais conçu de haine ,

S'il pense comme moi , je dois être certaine ,

Que vous verrez bien-tôt un accommodement.

D A M I S.

Cette assurance à de quoi me suffire ;

Je vais joindre Léandre , & sûr de le trouver ,

Et d'obtenir de lui tout ce que je desire ,

J'espère dans peu vous prouver

Ce que sur son esprit je puis avoir d'empire.

S C E N E X.

MADAME ARGANTE.

Que j'aurai de contentement ,
Si cela réussit au gré de mon envie.

S C E N E X I.

MADAME ARGANTE , JULIE.

MADAME ARGANTE.

Venez , approchez-vous , Julie ,
Je vais vous annoncer un heureux changement.

J U L I E , *à part.*

Auroit-elle déjà changé de sentiment ?

MADAME ARGANTE.

Pour votre bonheur tout conspire ,
Damis veut aujourd'hui finir nos différens
Avec Léandre.

J U L I E , *à part.*

Ah ! Je respire.

MADAME ARGANTE.

Vous en doutez , je le comprends.

J U L I E.

La chose , à dire vrai , me paroît peu faisable ,
Autant que vous je dois la désirer ,
Mais de quelque raison Léandre est-il capable ?
Quel accommodement pouvez-vous espérer
D'un ennemi qui croit sa cause indubitable ?
Car enfin , pour l'accommoder ,
A Léandre il faut qu'il en coûte ,

SCENE XIII.

JULIE, LISETTE.

LISETTE.

HE bien, Madame, à quand la fête ?

Pour votre hymen tout est-il terminé ?

Ma foi vous avez fait une aimable conquête,

Rien n'égale l'époux qui vous est destiné ;

Mais quoi ! Vous semblez inquiète ?

JULIE.

Si tu savois quel coup on vient de me porter.

LISETTE.

Quel est donc le souci qui peut vous agiter ?

Daignez au plutôt me l'apprendre.

JULIE.

Ma mere, en ce moment, semble se retracter,

Et me destiner à Léandre.

LISETTE.

A Léandre ! Mais attendez,

C'est, je pense, celui contre qui vous plaidez.

JULIE.

Oui, Lisette, j'en suis dans une peine extrême.

LISETTE.

Hé, quel est là-dessus, s'il vous plaît, votre avis ?

32 . L'ACCOMODEMENT IMPREVU.

A vos ordres toujours vous me vîtes soumise ,
M'y conformer est mon intention ,
Mais souffrez que je puisse en cette occasion ,
Puisque votre aveu m'autorise ,
Suivre mon inclination.

MADAME ARGANTE.

Ma fille , pour Damis votre ame prévenueë ,
N'a dans ce jour que cet objet en vûë ,
Vous l'aimez , je le vois , mais comme votre cœur
N'a pas eu trop le temps de nourrir cette ardeur ,
J'espère vous en voir au plutôt revenuë ;
Léandre encor n'est point connu de vous ;
On le vante beaucoup , tout le monde m'assure
Qu'il est d'une aimable figure ,
Qu'il est prévenant , qu'il est doux ,
Et du plus parfait caractère :
Peut-être pourra-t'il vous plaire ,
Et mériter le nom de votre époux ;
D'ailleurs un bien considérable
Vous revient par cette union ,
Je vous crois assez raisonnable
Pour y faire réflexion.

Je vais à ce sujet entretenir Dorante.

Adieu. Nous allons vous laisser ,
Mais songez que l'affaire est assez importante ,
Il faut que vous ayez tout le temps d'y penser.

SCENE

SCÈNE XIII.

JULIE, LISETTE.

L I S E T T E.

HE bien, Madame, à quand la fête ?

Pour votre hymen tout est-il terminé ?

Ma foi vous avez fait une aimable conquête,

Rien n'égale l'époux qui vous est destiné ;

Mais quoi ! Vous semblez inquiète ?

J U L I E.

Si tu savois quel coup on vient de me porter.

L I S E T T E.

Quel est donc le fouci qui peut vous agiter ?

Daignez au plutôt me l'apprendre.

J U L I E.

Ma mere, en ce moment, semble se retracter,

Et me destiner à Léandre.

L I S E T T E.

A Léandre ! Mais attendez,

C'est, je pense, celui contre qui vous plaidez.

J U L I E.

Oui, Lisette, j'en suis dans une peine extrême.

L I S E T T E.

Mé, quel est là-dessus, s'il vous plaît, votre avis ?

38 L'ACCOMODEMENT IMPREVU.

JULIE.

Je ne suis que trop bien instruite
Du sujet de votre chagrin ,
Léandre , je le fais , cesse toute poursuite ,
Si je veux accepter sa main ,
Ne vous alarmez pas en vain ,
Monsieur , il n'est plus temps de feindre ,
Et puisqu'on force mon amour
A ne pouvoir plus se contraindre ,
Recevez-en des preuves en ce jour ;
Quoi qu'il puisse arriver , je renonce à Léandre ,
Cet hymen seroit mon malheur ;
Qui prétend à ma main doit posséder mon cœur ,
Quel autre que Damis auroit droit d'y prétendre ?

DAMIS.

Que cet aveu charmant à de quoi me flatter !

LISETTE.

Vous voyez , Monsieur , qu'on vous aime.

DAMIS.

Oui , vous me permettez de ne plus en douter ,

Et je n'aurois plus rien à redouter

Si vous dépendiez de vous même ;

Mais voilà ce qui va me rendre malheureux ,

Car enfin vous vivez sous les loix d'un autre ,

Le devoir vous oblige à répondre à ses vœux ,

Et vous ne pourrez pas vous dispenser de faire

Tout ce qu'il croira vous être avantageux ;

COMEDIE

21

Ce que Léandre vous propose ,
Si l'on veut bien l'examiner ,
Est un parti trop brillant , pour que j'ose
Moi-même vous en détourner ;
Ses biens égalent sa noblesse ,
Et de vos intérêts je ferois peu de cas ,
Si je vous laissois voir que je ne pourrai pas
Les préférer à ma tendresse.

JULIE

Cessez d'érauler à mes yeux
Tout ce que dans cette alliance
Je puis trouver d'avantageux ,
Si vous ne voulez que je pense ,
Que vous êtes en ce moment
Meilleur ami que tendre amant.

DAMIS

Que dites-vous ? Ah ! De grâce , ~~Monsieur~~ ,
N'imputez point ce que je fais
A la faiblesse de ma flamme ,
Tout doit vous en prouver l'excès.
Croyez-vous qu'aujourd'hui je renonce sans peine
A l'espoir d'être votre époux ,
Ah , que cet espoir m'étoit doux !
L'amour , de notre hymen , alloit former la chaîne ,
Julie avec plaisir sembloit s'unir à moi ;
Damis faisoit le sien de vivre sous sa loi ,
Vous faisiez son bonheur , il auroit fait le vôtre.

38 L'ACCOMODEMENT IMPREVU.

Dumoins vous l'en aviez flatté ;

Faut-il qu'un bien si souhaité

Lui soit enlevé par un autre ?

JULIE.

Vous voulez me désespérer :

Quoi ! Ce que je vous dis ne peut-il se comprendre ?

Je ne verrai jamais Léandre ,

Comment faut-il vous l'assurer ?

DAMIS.

Loin d'exiger de vous une telle assurance ,

Tout doit m'obliger en ce jour

A vous déterminer à souffrir sa présence ,

Et l'hommage de son amour.

JULIE.

Qu'entens-je ! Quoi , Monsieur ! C'est Damis ? C'est lui-même ,

Qui vient s'intéresser pour un autre que lui ?

LISETTE.

En vérité ma surprise est extrême :

O Dieux ! Que les amans sont fourbes aujourd'hui !

DAMIS.

Ce discours , je le crois , a lieu de vous surprendre ,

Et vous fait douter de mes feux ,

Je suis pourtant l'amant le plus vrai , le plus tendre...

Et si je parle pour Léandre ,

C'est que je ne puis être heureux ,

Si Julie aujourd'hui ne répond à ses vœux.

JULIE.

Il faut donc , pour vous satisfaire ,
Que j'accepte un hymen où mon cœur est contraire :
Dieux ! Quelle proposition !
Comment osez-vous me la faire ?
Est-ce là cette passion ?
Cette flamme vive & sincère ,
Dont vous disiez sentir l'impression ?
Ah ! Pourquoi m'avez-vous fait voir votre tendresse ,
Si vous ne pensiez pas à la conserver mieux ?
Ou pourquoi moi-même à vos yeux
Ai-je montré tant de foiblesse ?
Vous devez être satisfait ,
Si feignant avec moi la plus ardente flamme ,
Vous avez eu pour seul objet
De faire naître dans mon ame
L'attachement le plus parfait ,
Vous avez réussi , sans doute ,
Et votre faux empressement
A de mon cœur trop bien trouvé la route ,
Vous le savez. Ah ! Qu'il m'en coûte
D'avoir crû trop légèrement !
Ne venez pas , par un nouvel outrage ,
Rendre mon état plus affreux ,
De Léandre , ni de ses feux ,
Ne me parlez pas davantage ,
Je ne puis répondre à ses vœux ;

40 L'ACCOMMODEMENT IMPREVU.

Allez , ingrat amant , allez ami fidèle ,
Pour lui porter cette nouvelle ;
Apprenez-lui qu'il doit renoncer à ma main ,
Dites-lui qu'à Damis elle étoit destinée ,
Qu'avec plaisir elle s'étoit donnée ,
Qu'un autre y prétendrait en vain ,
Vous pouvez ajouter encore ,
Que je le hais , que je l'abhorre ,
De l'en convaincre il vous sera permis ,
Puisque je veux bien vous apprendre ,
Que l'horreur que j'ai pour Léandre ,
Egale le penchant que j'avois pour Damis.

D A M I S.

Ah ! Dans ce que je viens d'entendre ,
Madame , mon bonheur se trouve confirmé .

SCENE XV.

LES ACTEURS PRECEDENS.

MADAME ARGANTE, DORANTE.

D A M I S à Dorante.

A Mi, tout réussir au gré de mon attente,
 J'ai sù toucher l'objet qui m'avoit enflammé,
 On accorde à mes feux un retour qui m'enchanté,
 Et de tous les amans je suis le plus aimé.

D O R A N T E.

Vous le voyez, ceci change de face,
 Léandre, que je vous embrasse,
 En vérité j'en suis charmé.

M A D A M E A R G A N T E.

Quoi ! Monsieur est Léandre ?

D O R A N T E.

Oui, Madame.

J U L I E.

Ah, ma mere !

D O R A N T E.

D'où vient donc cet étonnement ?

L'ACCOMMODÉMENT IMPREVU.

D A M I S.

Il faut , Madame , en ce moment ,

Vous développer ce mystère.

Vous savez qu'au hazard je dois tout mon bonheur ,

Depuis le jour qu'à mes vœux favorable

Il me fit voir en vous un objet adorable ,

Le plus ardent amour s'empara de mon cœur ,

A peine venoit-il de naître ,

Qu'avec empressement je cherchai de connoître

Quelle étoit la beauté qui m'avoit sù charmer ;

Mais que j'eus lieu de m'alarmer !

Lorsqu'apprenant son nom & sa naissance ,

Je vis qu'un malheureux procès ,

Auprès d'elle à mes feux ôteroit tout accès ,

Et me laissoit sans espérance ;

Dans cette extrémité que n'est-il pas permis ?

Que ne fait-on pas quand on aime ?

Pardonnez-moi mon stratagème ,

Sous le nom d'un de ses amis ,

Léandre a déclaré sa flamme ,

Lui-même , à l'éprouver a disposé votre ame ,

Et sous ce nom vous avez tout promis ,

Qu'aurois-je de plus à prétendre ,

Puisque vous consentez au bonheur de Léandre ,

Il va cesser d'être Damis.

M A D A M E A R G A N T E.

Quoi , Léandre & Damis sont la même personne ?

C O M E D I E.

43

L I S E T T E.

Comme il a sù se déguiser !

J U L I E.

Allez , Monsieur , je vous pardonne

Le trouble qu'à mon cœur vous venez de causer.

M A D A M E A R G A N T E.

Je vois heureusement mon attente remplie ,

Tout s'accorde en ce jour avec mes sentimens

Qu'avec plaisir je verrai les momens

Qui doivent unir à Julie

Le plus accompli des amans !

SCENE DERNIERE.
LES ACTEURS PRECEDENS.

FRONTIN.

FRONTIN.

L As d'attendre , & de ne rien faire ,
Je viens pour m'informer , Monsieur ,
Si je vous serois nécessaire ,
Et dire en même-temps qu'un certain Procureur ,
Auroit avec Madame à parler d'une affaire.

L I S E T T E.

Nous n'avons à présent besoin que d'un Notaire.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J' Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier , deux Comedies , qui ont pour titre : *le Rajeunissement inutile , & l'Accommodement imprévu ,* & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris , ce 18 Octobre 1738.

D A N C H E T.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & feaux Conseillers, les Gens tenants nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-aimé NICOLAS-FRANÇOIS LE BRETON, Libraire à Paris, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de permission pour l'impression de deux Manuscrits, qui ont pour titre : *Le rajeunissement inutile, & l'Accommodement imprévu* ; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & arrachée pour modèle, sous le contre-scel des Présentes, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiés, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long, sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles : Que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs ; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixième Avril 1725 ; ~~et qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou~~ Imprimés, qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état qu'les Approbations y auront été données, es mains de notre très-cher & feal

Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France ;
 Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera ensuite remis
 deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un
 dans celle de notre Château du Louvre , & un dans celle
 de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU,
 Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres , le
 tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu des-
 quelles vous mandons & enjoignons , de faire jouir ledit
 Exposant , ou ses ayans cause , pleinement & paisiblement,
 sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empê-
 chement. Voulons qu'à la copie desdites Présentes , qui
 sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin
 desdits Livres , foi soit ajoutée comme à l'original.
 Commandons au premier notre Huissier ou Sergent , de
 faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & necessai-
 res , sans demander autre permission , & nonobstant cla-
 meur de Haro , Chartre Normande , & Lettres à ce
 contraires ; CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à
 Versailles le dix-neuvième jour du mois de Décembre , l'an
 de grace mil sept cens trente-huit , & de notre Regne le
 vingt-quatrième. Par le Roi en son Conseil. Signé ,
 SAINSON.

*Registré sur le Registre X. de la Chambre Royale des
 Imprimeurs & Libraires de Paris , N. 139. fol. 126. conformé-
 ment aux anciens Réglemens , confirmés par celui du 28
 Février 1723. A Paris ce 22 Décembre 1738.*

LANGLOIS , Syndic.

De l'Imprimerie de CL. FR. SIMON, fils , 1738.

ACHILLE
A
SCYROS,
COMÉDIE-HÉROÏQUE,

En cinq Actes, en Vers;

PAR M. ^{Michel}GUYOT DE MERVILLE:

*Représentée pour la première fois par les
Comédiens François ordinaires du Roi,
le 10 Octobre 1737.*

Le prix est de 24 sols.



A P A R I S,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques,
au-dessous de la Fontaine Saint Benoit,
au Temple du Goût.

M. DCC. LXIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÈGE.



L E T T R E
A MONSIEUR
DE SERÉ,

CONSEILLER HONORAIRE AU PARLEMENT. (*)

MONSIEUR,

L'INTÉRÊT que vous avez bien voulu prendre à ma Tragi-comédie d'*Achille à Scyros* ; l'honneur qu'elle a d'être née sous vos auspices & dans votre aimable retraite, & l'obligation que je vous ai des avis qui l'ont mise en état de ne pas déplaire, tout m'engage à vous faire part de la manière dont elle a été reçue, des jugemens qu'on en a portés, & des réflexions que j'ai faites à cette occasion.

Le travestissement d'Achille, c'est-à-dire, d'un Héros en femme, que nous avons regardé comme le point critique de l'Ouvrage, a été pris aussi favorablement que l'âge, la figure & le talent d'un jeune Acteur employé pour cette fiction ont pu le permettre. Mais un faux préjugé, qui fait envisager les Princes & les

(*) Cette Lettre servoit de Préface à la première édition.

Rois de théâtre comme des personnages toujours enchaînés par leur gravité, a indisposé la plupart des Spectateurs contre la liberté qu'Ulysse & Lycomedes ont prise de les faire rire, quoique ce fût avec noblesse, & sans déroger à la dignité du caractère héroïque. La grandeur d'âme de Lycomedes, la passion touchante de Déïdamie, l'humeur guerrière & emportée d'Achille, les sentimens pathétiques d'Ulysse, & même la versification héroïque, ont beaucoup plus frappé que les ruses politiques de cet Ambassadeur des Grecs, & que la situation, quelquefois comique, du fils de Thérès. On a voulu absolument que ce fût une Tragédie, & dans cette idée on a condamné des choses plaisantes, qui sont de l'essence de cet ouvrage, & qu'il n'étoit pas possible de supprimer. C'est une vérité qui paroît sur-tout à cet endroit du quatrième Acte, dans la Scène des Statues, où Ulysse, qui cherche à découvrir Achille, par l'impression que peuvent faire sur ce Héros déguisé les transports qu'il sent, ou qu'il feint de sentir lui-même, à la vûe des travaux d'Hercule, dit à son Confident :

Tu vois comme elle écoute avec attention.

Ce vers fait & doit faire rire, & cependant Ulysse ne sauroit dire autre chose.

Lorsqu'Achille, dans le même Acte, sort de la Scène, plutôt que de jouer de la lyre,

Lycomede témoin d'un procédé si fier , & qui déjà a dû remarquer l'humeur impérieuse de la fausse Eucharis , n'en peut non plus marquer autrement sa surprise que par ces paroles :

. Cette fille est altiere.

Il en est de même de ce morceau du troisieme Acte , où sur les questions hautaines d'Eucharis au sujet de Théagene (*), Ulysse qui veut appaiser une fille , qu'il voit irritée , lui dit d'un air flatteur & digne de lui :

. Hé quoi ! Beauté charmante ,
Quel est sur cet époux le soin qui vous tourmente ?
Ces deux endroits font rire comme le premier. Mais si l'on y prend garde , ce n'est ni l'expression , ni le ton , qui produisent cet effet ; c'est uniquement le contraste plaisant que la situation porte avec soi ; situation à laquelle , encore une fois , on n'a pas fait une attention suffisante.

Vous savez , Monsieur , qu'après quelques réflexions sur le caractère de mon Poëme , nous l'avions d'abord nommé *Comédie-héroïque* ; & si , dans le cours des représentations , je lui ai donné le titre de *Tragi-Comédie* , c'est parce qu'en effet le Tragique y dominant sur le Comique , ce terme me parut alors plus propre à en donner une juste idée. Mais , au fond , c'est

(*) Dans cette édition , il s'agit-là du Pere de Théagene.

la même chose , & rien ne m'empêche de me rendre , comme je le fais , à la préférence que vous avez donnée au premier titre.

Il est vrai que M. Dacier , dans ses notes sur la *Poétique d'Aristote* , Chap. V. paroît contraire à ce sentiment , lorsqu'il dit , en parlant de la Comédie : „ La majesté des Rois ne con-
» vient nullement à ce Poëme , à moins que
» l'on n'y trouve ce que la Comédie doit chercher.
» L'expédient dont M. Corneille s'est avisé ,
» pour distinguer les Comédies où l'on intro-
» duit sérieusement ces grands personnages
» d'avec les Comédies ordinaires , qui est
» d'ajouter une épithète qui en marque la
» qualité , & de les appeller des *Comédies-
» héroïques* , n'est pas fort bon. S'il pouvoit y
» avoir dans la Nature des Comédies-héroï-
» ques , il pourroit y avoir aussi des Épopées
» comiques ; ce qui est monstrueux “. Mais
il est aisé de voir par le correctif employé au commencement de ce passage , dans quel sens M. Dacier condamne la Comédie-héroïque. Autrement il renverseroit le système d'Aristote , & tomberoit en contradiction avec lui-même ; & c'est ce que je vais examiner.

Mon sujet n'exige point que je donne ici une définition exacte & complète de la Tragédie & de la Comédie ; & , pour parler d'abord de la Tragédie , il me suffira de remarquer que , suivant les Maîtres de l'Art , ce Poëme peut

être doublement tragique , ou héroïque ; savoir par la qualité des personnes , & par la nature du sujet ; de façon que les plus belles Tragédies , sont celles où la grandeur de l'action répond à la dignité des Acteurs , comme dans l'*Iphigénie* & l'*Athalie* de Racine. Mais si cette dernière partie lui est toujours essentielle, il n'en est pas de même de l'autre ; & c'est ainsi que M. Dacier en a jugé lui-même , sur ces paroles d'Aristote au Chap. V. *L'Epopée a cela de commun avec la Tragédie, qu'elle est une imitation des actions des plus grands personnages.*

„ Il n'est pas nécessaire , dit-il , que l'action
„ soit illustre & importante par elle-même ,
„ puisqu'au contraire elle peut être simple &
„ commune ; mais il faut qu'elle le soit par la
„ qualité des personnages qu'on fait agir. «
Et au Chap. XIII. „ la Tragédie , non plus
„ que le poëme épique , n'exige pas que l'action qu'elle représente , soit importante & grande par elle-même... Elle la rend grande par les noms qu'elle donne à ses Personnages, qu'elle va prendre , par cette raison , parmi ceux qui ont le plus de fortune & de réputation. La grandeur de ces Hommes illustres rend l'action grande , & leur réputation la rend vraisemblable & croyable“. Telle est, entr'autres pièces de cette espèce , la *Bérénice* de Racine , qui n'est tragique que par la dignité des Acteurs.

La différence qu'il y a , à cet égard , entre la Tragédie & la Comédie , qui peut aussi être doublement comique , & qui l'est presque toujours , c'est que ce sont les Acteurs qui caractérisent la première , & que la seconde est caractérisée par l'action ; dont l'objet , savoir le plaisant & le ridicule , s'étend à toutes sortes de personnes. Or si l'on élève le sujet de la Comédie , jusqu'aux personnages tragiques , ou si l'on abaisse les personnages tragiques jusqu'au sujet de la Comédie , on fait un troisième genre de Poésie dramatique , qui tient de la Comédie & de la Tragédie , & que , par conséquent , on doit nommer , ou *Comédie-héroïque* , ou *Tragi-comédie*.

Ce Poëme , fondé sur la Nature & sur la raison , est encore justifié par l'expérience. Du mélange de la Tragédie & de la Comédie , inventées par les Grecs , naquit aussi chez eux la *Tragédie Satyrique* , ainsi nommée , dit l'Abbé d'Aubignac , parce que „ les Satyres „ principalement furent mêlés aux-Héros & „ aux personnes illustres , représentant tous „ ensemble des incidens graves & sérieux , „ avec des bouffonneries & autres actions ridicules. La Tragédie Satyrique , qui ne fut „ point reçue des Latins (*) , ajoute-t-il , fut

(*) L'Abbé d'Aubignac se trompe. Les Romains , grands imitateurs des Grecs , ont aussi pris chez eux le modèle des Pièces Satyri-

„ en grande estime parmi les Grecs , d'autant
 „ qu'aux fêtes de Bacchus les Poètes dispu-
 „ toient l'honneur & le prix de leur art par la
 „ composition de ce Poëme. Nous en trouvons
 „ plusieurs allégués par Athénée , Platon ,
 „ Plutarque & Suidas. Nous en voyons même
 „ des fragmens de plusieurs ; mais nulle piece
 „ entiere que le *Polipheme* d'Euripide. Ces
 „ Tragédies , dit M. Dacier sur Aristote ,
 „ Chap. IV. succéderent à la véritable Tragé-
 „ die ; & le style de ces pieces n'étoit nulle-
 „ ment burlesque , mais moitié sérieux &
 „ moitié plaisant : c'étoit un mélange agréa-
 „ ble du tragique & du comique“. Ces Tra-
 „ gédies Satyriques étoient donc de véritables
 Tragi-Comédies.

Ce mélange , au reste , se fait en deux fa-
 çons , & ceci demande une attention sérieuse.
 Premièrement , il est permis , comme on
 vient de le voir , de mêler les personnages
 tragiques ou héroïques , avec les personnages
 comiques , ainsi que Moliere l'a fait , mieux
 que Plaute , dans l'*Amphytrion* , qui est une
 vraie Tragi-comédie. Mais il faut bien pren-

ques. Un passage de Diomedes est formel là-dessus. » Il y a , dit ce
 » Grammairien , une troisième espece de Comédies Romaines , qui
 » ont été appellées *Atellanes* , du mot , *Atella* , Ville de la Tosca-
 » ne , où elles ont commencé , & qui , par leur sujet & leurs plai-
 » santeries , sont entièrement semblables aux Pieces Satyriques des
 » Grecs.

Voyez Dacier sur l'Art Poétique d'Horace.

dre garde de ne pas confondre les larmes & le sang avec des bouffonneries à peine dignes de la Foire ; ce qui forme un monstre pareil à celui qu'Horace condamne à si juste titre. En second lieu, on est en droit, comme je l'ai fait dans mon *Achille*, de placer des personnages héroïques dans une situation comique, & où ils puissent faire rire : mais il faut que ce soit sans sortir de leur dignité. Car si on leur prêtoit les mœurs & les actions du peuple, comme Aristophane ne l'a hazardé que trop souvent, on feroit un ouvrage encore plus monstrueux que l'autre, parce que l'on tireroit alors les Héros de leur caractère véritable, de même qu'on fait sortir du sien tout personnage populaire, à qui l'on donne les passions & les sentimens des Héros. C'est dans ce sens que la Tragédie ne peut jamais devenir Comédie, ni la Comédie Tragédie, & ceci peut servir d'explication à ce que j'en ai dit à la tête de mes *Mascarades amoureuses*. C'est aussi dans ce sens que, suivant le sentiment de M. Dacier, il ne sauroit y avoir d'Épopées comi-

*Sylvis deducti caveant, me judice, Fauni,
Ne velut innati triviis, ac penè forenses,
Aut nimium teneris juvenentur versibus unquam,
Aut immunda crepent ignominiosaque dicta.*

Hor. Art. Poët.

*Ne quicumque Deus, quicumque adhibebitur heros,
Regali conspectus in auro nuper & ostro,
Migret in obscuras humili sermone tabernas.*

Id. Ib.

ques ; car d'une autre façon il peut fort bien y en avoir, & il y en a même ; l'Épopée ayant un si grand rapport avec le Poème dramatique , qu'elle se divise , comme lui , en cinq genres relatifs à la Tragédie , à la Tragi-comédie ou Comédie-héroïque , à la Comédie , à la Farce & à la Parodie : ce qu'il me seroit fort aisé de prouver.

J'espère , Monsieur , que vous me pardon-
nerez cette Dissertation en faveur de l'ouvrage de M. l'Abbé Métastasio , que je défends plutôt que le mien. On n'a point attaqué ma poésie , ni ma versification ; que je sache : & je n'ai gueres prêté que cet ornement au canevas qu'il m'a fourni , si ce n'est que j'ai tâché d'en ôter , ou d'y corriger quelques défauts , en l'accommodant à notre Théâtre , qui demande plus de régularité que la Scène lyrique , & sur-tout la Scène lyrique Italienne. Vous avez vu dans la Préface de la traduction Françoisse ceux que le Traducteur y reproche à l'Auteur. Outre que j'ai lié les Scènes mieux qu'elles ne l'étoient , j'ai fait en sorte qu'aucun Acteur n'entrât ni ne sortît sans raison ; car quoique cette règle soit négligée par quelques-uns de nos Auteurs , même les plus accrédités , cela n'empêche pas qu'elle ne soit une des plus essentielles du Théâtre ; & vous n'aurez pas oublié , Monsieur , que la

conduite de la Scène V. du quatrieme Acte m'a donné une peine infinie , malgré toutes les lumieres dont vous m'avez éclairé. C'est la fin de la Scène VII. Acte II. dans l'original. Il falloit absolument qu'Ulyffe & Achille restassent sur le Théâtre , afin que le stratagème du combat eût le succès pour lequel il étoit préparé , & en même tems il falloit en faire sortir Lycomedes & Déïdamie , en présence desquels cette action ne pouvoit se passer. Mais sans parler du défaut de bienséance dans un combat entre les Gardes d'Ulyffe & ceux de Lycomedes , ce dernier Roi & sa fille sortoient avec peu de décence , l'un l'épée à la main , & l'autre saisie de frayeur , & de plus , sans emmener Achille , qu'elle ne devoit pas laisser dans une situation si propre à le faire reconnoître. Une autre difficulté , dont M. l'Abbé Métastasio ne s'est pas embarrassé , c'est qu'Ulyffe restoit sans apparence de raison , puisque la présence de Lycomedes lui imposoit pour devoir de faire du moins semblant d'aller réprimer l'insolence de ses soldats , qui violent tous les droits de l'hospitalité , en attaquant ceux du Roi. J'ai levé tous ces obstacles , en faisant retirer Achille un moment auparavant , pour se dispenser de jouer de la lyre ; en mettant Ulyffe dans la nécessité de vouloir sortir , sous prétexte de courir vers les combattans ;

mais dans le fond pour aller voir l'effet que ce tumulte guerrier produiroit sur Achille, & en donnant à Lycomedes un motif très-plausible de générosité pour des soldats qu'il estime, & dont il est estimé : de façon qu'en même tems qu'il renvoye Déïdamie, il empêche Ulysse de sortir ; ce qui redouble l'inquiétude & l'impatience de celui-ci, qui cependant est prêt à quitter la Scène, lorsqu'Achille y rentre au bruit des armes. Cette sorte d'adresse, dans l'économie d'un Poème dramatique, est ce qui coûte le plus, & pourtant ce que l'on remarque le moins.

J'ai supprimé le souper, que j'ai cru ne pouvoir jamais faire fortune sur notre Théâtre, d'autant plus qu'il étoit accompagné de circonstances qui auroient trop avili mon Héros. Mais le plus grand changement que j'aye fait dans cet Ouvrage, regarde le rôle de Théagène, que j'en ai absolument retranché. Indépendamment de la mauvaise figure qu'il y faisoit, il m'a semblé que le caractère d'Achille ne comportoit pas la présence d'un rival. Je n'aurois pu l'y admettre qu'en supposant qu'Achille n'étoit pas encore connu de Déïdamie ; ce qui demandoit cinq Actes (*). Je sens par-

(*) C'est sur ce plan que j'y ai ajouté les deux premiers Actes dans cette édition ; & cela m'a obligé de faire quelques changemens dans les premières Scènes de l'Acte, qui est devenu le troisième.

faitement que cela auroit jetté plus d'intérêt dans la piece, comme on me l'a fait remarquer. Mais je m'étois fixé au plan de M. l'Abbé Métastasio, persuadé que ses traits mâles & sublimes, dignes d'Homere, de Sophocle & d'Euripide, & qui m'avoient saisi comme bien d'autres, étoient préférables à toutes les langueurs effeminées & puériles, dont le goût des Româns a malheureusement infecté notre siècle.

Il ne me reste plus, Monsieur, qu'à vous communiquer le *Compliment* dont j'ai fait précéder ma piece à la premiere représentation, & qu'on m'a fait l'honneur de redemander dans quelques-unes des suivantes. Je souhaite que vous en soyez aussi content que le Parterre, à qui il étoit adressé, a paru l'être. Le voici :

MESSIEURS,

„ Quelque préjugé favorable que doive faire
„ naître une piece représentée à la Cour
„ Impériale dans une cérémonie auguste, &
„ quelque impression avantageuse que la tra-
„ duction Françoisse, imprimée depuis peu,
„ ait faite sur des Connoisseurs très-difficiles,
„ celui qui va l'exposer à votre critique éclair-
„ rée, a néanmoins senti qu'un pareil ouvra-
„ ge ne convenoit qu'à une saison, que vous
„ avez coutume de regarder comme un tems

„ d'indulgence. La nouveauté du sujet, la
„ singularité des situations, la hardiesse des
„ incidens, les habillemens mêmes, & sur-tout
„ la foiblesse du Poëte & des Acteurs, tout
„ exige de vous, Messieurs, une bienveillan-
„ ce égale à nos besoins. Ce n'est pas que le
„ nouvel Auteur n'ait employé tout son art
„ pour réduire cette piece aux bienséances
„ que la solidité de vos leçons, l'étude de la
„ belle Nature ont établies sur notre théâtre.
„ Mais, malgré tant de précautions nécessaires,
„ on est encore obligé d'avouer que l'on risque
„ toujours beaucoup à produire même des
„ beautés, lorsqu'elles ne sont pas d'usage ; &
„ comme ces sortes de traits demandent plus
„ d'examen pour être appréciés, nous vous
„ supplions, Messieurs, de vouloir bien suf-
„ pendre votre jugement, jusqu'à ce que l'ac-
„ tion finie vous laisse le loisir de le prononcer,
„ avec cette équité & cette justesse qui fixent
„ le goût public, & notre destinée particulière.

J'ai l'honneur d'être avec le plus sincere &
le plus parfait dévouement,

MONSIEUR,

Votre très-humble &
très-obéissant serviteur,
GUYOT DE MERVILLE.

A C T E U R S.

LYCOMÈDE, Roi de Scyros.

DÉIDAMIE, fille de Lycomède.

ACHILLE, amant de Déïdamie, déguisé en fille sous le nom d'EUPHROSINE.

ULYSSE, Roi d'Ithaque, Ambassadeur des Grecs.

THÉAGÈNE, Prince de Calcide.

NÉARQUE, Gouverneur d'Achille.

ARCADE, Confident d'Ulysse.

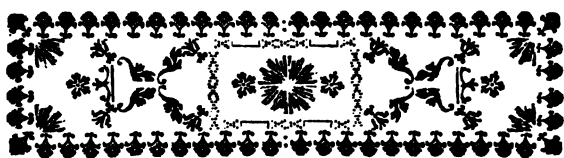
PHÉNIX, Confident de Théagène.

DORIS, Confidente de Déïdamie.

Gardes de Lycomède.

Suite d'Ulysse.

*La Scène est dans le Portique du Palais
du Roi.*



ACHILLE

A

SCYROS, *COMÉDIE-HÉROÏQUE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre est un Portique orné de statues , représentant quelques travaux & amours d'Hercule.

On voit la mer dans l'enfoncement.

ACHILLE *en fille* , NÉARQUE.

NÉARQUE.

UOI ! votre cœur se livre à ce courroux
affreux !

Q ACHILLE.

Hé ! qui se contiendrait , dans l'état
douloureux

Où m'ont réduit du Sort la haine & l'infamie ?

Vous savez quel amour j'ai pour Déidamie ;

Et je vois un rival , que je pourrois braver ,

Confondre , anéantir , prêt à me l'enlever !
 Ce vil habit étouffe un transport inutile.
 Quel malheur , quel affront , quel tourment pour
 Achille !

N É A R Q U E.

Ah ! daignez rappeler vos esprits égarés.
 Vous vous perdez , Seigneur , si vous vous décou-
 vrez.

A C H I L L E.

Je me perds !

N É A R Q U E.

On vous cherche. A vous suivre engagée ,
 La Fraude en un vaisseau , court la mer Égée.
 Ulysse a déjà vu les rivages d'Andros ;
 Et le chemin est court de cette isle à Scyros.

A C H I L L E.

Hé ! contre la valeur que peut faire la ruse ?
 Non , je ne le crains point.

- N É A R Q U E.

Quelle erreur vous abuse !
 Avez-vous oublié quels ordres & quels coups
 A ce déguisement vous forcent malgré vous ?

A C H I L L E.

Ah ! Néarque , quels traits votre voix me rappelle !
 Mais qu'importe à mon sang la source la plus belle ?
 Redoutable Déesse , inflexible Thétis ,
 A quoi me sert , hélas ! l'honneur d'être ton fils ?
 Plût aux dieux que , frustré d'une gloire étrangère ,
 J'eusse , dans l'humble sein d'une foible bergère ,
 Pris l'ame qui m'inspire , & les dons qu'ils m'ont faits !
 Mon cœur d'un vil repos n'eût point porté le faix.
 Ciel ! avec quels transports de courage & de joie ,

Je conduirois les Grecs qui vont fondre sur Troie!
Ce bras, d'un coup mortel accableroit Hector.
Un prompt trépas, dit-on, doit fixer mon effor.
Hé! ne vaut-il pas mieux que j'offre à la mémoire
Quelques jours pleins d'honneur, qu'un grand âge
sans gloire?

En vain sous ces habits, trop faits pour m'avilir,
Ma mere dans l'oubli prétend m'ensevelir.
C'en est fait; oui, partons, Néarque, allons com-
battre;

Et loin de l'esclavage où l'on ose m'abattre,
Changeons, trompant Thétis & secondant le Sort,
Une honteuse vie en une illustre mort.

N É A R Q U E.

Vous vous résolvez donc à fuir Dédamie?

A C H I L L E.

La gloire doit dompter une flamme ennemie.
Je sens bien qu'en effet pour m'en rendre vainqueur,
Cher Néarque, il en va coûter cher à mon cœur.
Vous l'entendrez long-tems gémir de sa victoire:
Mais peut-on trop payer & l'honneur & la gloire?

N É A R Q U E.

La Princesse, peut-être, en mourra de douleur.

A C H I L L E.

Mon absence, pour elle, est un léger malheur.
Dans les trompeurs liens de notre connoissance,
Elle ignore mon sexe, autant que ma naissance.
Asservie à ses loix, je suis fille à ses yeux,
Ainsi que vous passez pour mon pere en ces lieux.
Ce n'est point un amant; non, ce n'est qu'une amie,
Que, sans péril en moi, chérit Dédamie:
J'obtiendrai ses regrets donnés à l'amitié,
Lorsqu'elle doit pour moi des pleurs à la pitié.

N É A R Q U E.

Ainsi vous la livrez aux feux de Théagene ?

A C H I L L E.

Ah ! que m'osez-vous dire ?

N É A R Q U E.

Une éternelle chaîne

Va vous séparer d'elle , & l'unir avec lui.

A C H I L L E.

Non , il l'espere en vain ; & je veux aujourd'hui
De tout ce qui me touche instruire la Princesse.

N É A R Q U E.

Vous vous perdrez , vous dis-je.

A C H I L L E.

Il faut qu'il me la laisse.

Je ne souffrirai point que tout autre que moi
Puisse obtenir jamais & son cœur & sa foi.

N É A R Q U E.

Si vous vous trahissez , vous partirez pour Troie ;
Et de votre rival elle fera la proie.

A C H I L L E.

Je ne veux plus partir ; & , pour mes intérêts ,
Je saurai dans mon cœur renfermer mes secrets.
O triste concurrence ! ô fatal Théagene !
Cher ami , dans ces lieux sa présence me gêne.
Je prétends qu'il s'éloigne , & je vais lui parler.

N É A R Q U E.

Hé ! que lui direz-vous ?

A C H I L L E.

Je le ferai trembler.

N É A R Q U E.

Vous, fille à ses regards, vous vous feriez connoître!

A C H I L L E.

Non, de mes mouvemens je me rendrai le maître.

Rien ne me trahira ; ne l'appréhendez pas....

Mais je vois la Princesse ici porter ses pas.

S C E N E I I.

ACHILLE, DÉIDAMIE,
NÉARQUE, DORIS.

A C H I L L E.

MADAME, quel chagrin, digne de mes allarmes,
De ces yeux, chers aux miens, peut altérer les charmes ?

Daignez, pour l'adoucir, l'épancher dans mon sein.

D É I D A M I E.

Mon pere, contre moi, forme un cruel dessein.
Il veut, chere Eucharis, que ma bouche décide
Quel doit être le sort du Prince de Calcide.

A C H I L L E.

Un vain projet doit-il vous causer quelque ennui ?
Cent fois vous m'avez peint votre haine pour lui.
Faites, aux yeux d'un pere, éclater cette haine,
Et des bords de Scyros bannissez Théagene.

D É I D A M I E.

Lycomedes l'estime ; il lui promet ma foi ;
Et je crains d'offenser & mon pere & mon Roi.

ACHILLE.

S'il obtient votre main , Eucharis est perdue.

DÉIDAMIE.

Ce discours me surprend. T'ai-je bien entendu ?
Hé ! comment cet hymen peut-il te perdre ?

ACHILLE.

Hélas !

Ma Princesse , j'y vois l'arrêt de mon trépas.
Je fais trop à quel point Théagene m'abhorre.
Instruit des sentimens dont votre cœur m'honore ,
Il pense que c'est moi qui , jusques aujourd'hui ,
Vous inspire l'horreur que vous avez pour lui.
Ce soupçon est fondé ; je n'en suis point la cause ;
Votre goût à ses vœux de lui-même s'oppose :
Mais , ma raison s'armant pour vous justifier ,
Je me suis appliquée à la fortifier.
S'il devient votre époux , Madame , est-il étrange
Que sur moi son dépit & son pouvoir se venge ?
Qu'il me ferme , après vous , l'entrée en son palais ,
Et que de vos regards il m'exile à jamais ?
Ah ! j'ose le jurer , si vous m'étiez ravie ,
Ce malheur suffiroit pour m'arracher la vie.

DÉIDAMIE.

Je ne fais quels effets il produiroit en moi ;
Mais je mourrois plutôt que de vivre sans toi.

NÉARQUE.

Madame , quand je vois une amitié si tendre ,
Que j'ai , pour Eucharis , de graces à vous rendre !
Et qu'il me feroit doux de servir à parer
Les maux qu'à toutes deux elle peut attirer !

Me préserve le ciel , que ma voix téméraire
Affoiblisse à vos yeux l'autorité d'un pere ,
Et ces devoirs sacrés , qu'en des cœurs vertueux ,
Grave à jamais le sang qu'il a transmis en eux.
La dignité d'un Roi , qui du peuple est l'arbitre ,
Augmente encor ses droits , son pouvoir & son titre :
Mais Lycomedes , exempt & d'abus & d'erreurs ,
Du despotisme en tout déteste les fureurs ;
Dans ses heureux Sujets il croit voir sa famille ,
Et leur pere n'est point le tyran de sa fille.
Il vous aime , au contraire ; & s'il veut vous unir
A l'amant qu'Eucharis vous invite à bannir ,
Sa tendresse , ignorant à quel point il vous gêne ,
Voit pour vous comme un bien la main de Théagene.
Osez enfin , Madame , osez lui déclarer
La haine que ce Prince a su vous inspirer ;
Et faites lui sentir combien cet hyménée
Peut jusques au tombeau vous rendre infortunée.
D'un enfant adoré les larmes rarement
Sous les yeux paternels coulent impunément.
En vain à la nature on voudroit faire outrage.
Hé ! quel monstre pourroit , détruisant son ouvrage ,
Étouffer dans l'objet qui par lui voit le jour ,
Le plus parfait bonheur , & le plus tendre amour ?

A C H I L L E.

Oui , Princesse , instruisez & touchez votre pere.
C'est lui seul que je crains ; mais en lui seul j'espère ,
Pour peu que votre cœur se fasse entendre au sien.

D E I D A M I E.

Pour les concilier , je n'épargnerai rien.
Si le nœud , que m'apprête un astre peu propice ,
Avec toi ne peut être à mes yeux qu'un supplice ,

Juge , chere Eucharis , ce qu'il feroit pour moi ,
Si , plus fatal encor , il m'arrachoit à toi.
Ah ! pourquoi , lorsqu'encor nul amour ne m'enflâme
Veut-on à l'hyménée assujettir mon ame ;
Et de sa liberté forcer un cœur jaloux
D'abjurer un penchant & plus pur & plus doux ?
Après avoir goûté , tranquille & satisfaite ,
L'innocente douceur d'une amitié parfaite ,
Quel charme me feroit éprouver à son tour
Le devoir sans plaisir , & l'hymen sans amour ?

ACHILLE.

Si ce funeste coup nous frappoit l'un & l'autre ,
Mon destin seul seroit plus affreux que le vôtre.
Pour nous en garantir , redoublez vos efforts ,
Princesse , & je ferai mouvoir d'autres ressorts.
Quelques maux que sur nous un sort cruel assemble
Madame , nous vivrons , ou nous mourrons ensemble
Dans le fond de mon cœur cet oracle est écrit ;
Et je vais y donner les soins qu'il me prescrit.



SCENE III.
DÉIDAMIE, DORIS.

DÉIDAMIE.

A Mes regards, Doris, en vain son zele éclate;
Je ne sens point l'espoir dont l'amitié la flatte.
Quel seroit le ressort & l'effet de ses soins ?

DORIS.

Je ne le conçois pas ; mais je puis encor moins
Pour elle concevoir votre penchant extrême.
Il m'étonne, Madame. -

DÉIDAMIE.

Il m'étonne moi-même.

Quelque excès où pour moi le sien soit parvenu,
J'en puis attribuer le principe inconnu
A son zele, ou plutôt à la reconnoissance
Que lui prescrit mon cœur rangé sous sa puissance.
Mais d'où lui vient sur moi cet étrange pouvoir,
Que mon esprit adopte, & ne peut concevoir ?
Quelle est cette amitié tyrannique & touchante,
Dont l'ardeur, malgré moi, me dévore & m'en-
chante ?

Je ne vois nul objet pour qui mes sentimens
Se puissent comparer à ces transports charmans.
Je t'aime ; & je n'ai rien, Doris, dont ma tendresse,
Pour faire ton bonheur, ne te rendit maitresse.
Mais, avec tous ces biens, oui, ma chere Doris,
Je donnerois encor mes jours pour Eucharis.
Vœux, plaisirs, douce joie, ou tristesse cruelle,

B

Tout vers elle m'entraîne , & se confond en elle.
Dieux ! qu'est-ce que l'amour , si , jusqu'à cet excès,
L'amitié dans les cœurs peut porter ses accès ?

D O R I S.

Je ne puis le nier , votre état me désole ,
Madame. Mais que sert une amitié frivole ?
C'est l'Amour , ou du moins , c'est l'Hymen & ses
nœuds ,
Qui doivent décider votre sort & vos vœux.
Pouvez-vous à jamais éluder cette chaîne ?
Quand vous éviteriez la main de Théagene ,
Pensez-vous que le Roi vous laisse sans époux ?

D É I D A M I E.

Je n'en accepte aucun , s'ils lui ressemblent tous.

D O R I S.

Ainsi que l'amitié , la haine en vous m'étonne.
D'où naît donc le dégoût que ce Prince vous donne ?
S'il possède l'estime & la faveur du Roi ,
Il n'est point sans vertus , Madame.

D É I D A M I E.

Je le croi.
Mais quand , de mon aveu , j'ignore pourquoi j'aime ,
Sais-je pourquoi je hais ? Je l'ignore moi-même.
Et comme au plus haut point je porte l'amitié ,
Ma haine , jusques-là , monte aussi sans pitié.
Ainsi sur Eucharis juge de Théagene ,
Et prends mon amitié pour règle de ma haine.
Non , ce Prince jamais ne sera mon époux.

D O R I S.

Vous pourrez l'en instruire ; il entre , & vient à vous.

SCENE IV.
THÉAGENE, DÉIDAMIE,
PHÉNIX, DORIS.

THÉAGENE.

MADAME, avant qu'au gré des vœux qu'il justifie,
Le Roi scelle avec vous le bonheur de ma vie,
Tremblant dans un espoir qui peut vous révolter,
J'ai cru sur mon amour vous devoir consulter.
En effet, quel que soit le desir qui me presse,
D'obtenir à tout prix l'objet de ma tendresse;
Et quelque droit que donne à mon cœur enflammé
Le choix de Lycomede, en tous lieux confirmé,
Je ne me prévaux point des volontés d'un pere;
Et c'est à vous, sur-tout, que je brûle de plaire.
Si tous mes soins n'ont pu vous réduire à m'aimer,
Ils vous auront, du moins, contrainte à m'estimer;
Et je ne pense pas, en portant votre chaine,
Avoir rien fait qui dût m'attirer votre haine.
Depuis le triste jour, qu'à mon feu déclaré
Vous fites un accueil qui m'a désespéré,
J'ai, sous un front discret & dans un dur silence,
De ce feu, devant vous, caché la violence:
Je me flattois qu'enfin mon respect & le tems
Banniroient ces erreurs de l'esprit & des sens,
Qu'au cœur aveuglement l'antipathie inspire,
Qu'un rien peut enfanter, & qu'un rien peut détruire.
Me serois-je abusé, Madame; & vos mépris,
Du plus parfait amour font-ils l'injuste prix?
Ce qui de tous les biens étoit pour moi la source,
Va-t-il de tous les maux m'accabler sans ressource?
Et l'amant le plus tendre & le plus généreux,
Est-il le plus à plaindre & le plus malheureux?

D É I D A M I E.

Je l'avouerai, Seigneur ; oui, votre ame s'abuse
Sur un bonheur qu'en moi le Destin lui refuse.
Croyez que je vous plains, & qu'il me seroit doux
De pouvoir rendre heureux un Prince tel que vous.
En proie aux mouvemens que malgré moi j'éprouve,
Je connois mon devoir, & mon cœur le réprouve.
J'estime vos vertus sans partager vos feux,
Et ne puis vous donner que des pleurs & des vœux.
Du moins de mes rigueurs ce qui vous dédommage,
C'est que d'aucun amant je ne reçois l'hommage ;
Que mon indifférence éclate au plus grand jour.
Ah ! sans doute, mon cœur n'est point fait pour l'amour.
Dans cette liberté, pour vous-même touchante,
Ne troublez pas, Seigneur, une paix qui l'enchanté ;
Et ne m'enviez point, en m'arrachant ma foi,
Le charme de sentir & de vivre pour moi.
Assez d'autres sauront, à votre ardeur sensibles,
Vous rendant des transports à moi seule impossibles,
Venger la foible perte & tous les vains regrets
D'un faux bien qui, pour vous, doit n'avoir point
d'attraits.
N'attribuez qu'au Sort, seul tyran de mon ame,
L'insensibilité que moi-même je blâme ;
Et comptez que mon cœur, fait pour vous estimer,
Prince, vous aimeroit, s'il pouvoit vous aimer.

T H É A G E N E.

Et c'est pour tout amant, cette commune haine
Qui me couvre de honte, & redouble ma peine !
Si d'un autre que moi vous écoutiez les vœux,
Je m'affligerois moins du malheur de mes feux :
Il seroit naturel que l'amour dans votre ame,
Peut-être, malgré vous, s'opposât à ma flâme ;
Et je pourrois penser, que, sans ce même amour,

Le mien , de votre cœur , obtiendrait du retour.
Mais pour tous les objets voir votre indifférence ,
Madame , & vous aimer sans la moindre espérance ,
C'est , hélas ! pour ma gloire & pour mes sentimens ,
Le comble de l'opprobre & des plus durs tourmens.
Quoi ! grands Dieux ! je ne puis , dans mon ardeur
extrême ,

Triompher d'un cœur libre , & maître de lui-même !
Et l'on dérobe encore à mon juste courroux
La funeste douceur d'être à bon droit jaloux !
Des rigueurs de l'amour , exemple mémorable !
Quel amant eut jamais un sort plus déplorable ?
Et quel ressentiment , à ma perte attaché ,
Peut endurcir un cœur qui n'en est point touché ?
Mais , si de la pitié vous repoussez l'atteinte ,
Dans tous les cœurs , Madame , elle n'est pas éteinte.
Votre pere s'y livre ; & puisque ses bontés
Peuvent seules , pour moi , vaincre vos cruautés ,
Vous allez me forcer , pour finir mon supplice ,
D'employer de ses loix l'empire & la justice ,
A procurer enfin à mes vœux les plus doux
Un bien que je voudrais ne tenir que de vous.

D É I D A M I E.

Je ne puis le nier ; votre dessein m'étonne :
A quel égarement votre cœur s'abandonne !
Vous me disiez . Seigneur , qu'il étoit généreux ;
Est-il délicat même en ce projet affreux ?
Vous voulez avec vous m'unir malgré moi-même !
Mon pere a sur mon sort un empire suprême ;
Dût-il en abuser , Prince , j'y souscrirai :
S'il l'ordonne , en un mot , je vous épouserai.
Mais , en m'y contraignant , mettez-vous votre gloire
A remporter sur moi cette indigne victoire ?
Quoi ! méprisant mes vœux , & bravant ma douleur ,
Votre amour ne sert-il qu'à faire mon malheur ?

B 3

Et dans cette union forcée & douloureuse ,
Pourrez-vous être heureux , si j'y suis malheureuse ?
Oui , je le ferai , Prince , & vous le deviendrez ,
En accablant de maux ce que vous adorez .
Hé ! quel tourment de voir souffrir ce que l'on aime !
De le faire gémir , de l'affliger soi-même !
Si la peur de mon sort ne peut point vous troubler ,
Que le vôtre vous frappe , & vous fasse trembler .
Dans ma haine , du moins , j'aurois une ressource ,
Tandis que de vos maux l'amour feroit la source .
Adieu . Voyez l'abyme où vous vous exposez ,
Et venez accepter ma main , si vous l'osez .

SCENE V.

THÉAGENE , PHÉNIX.

THÉAGENE.

OUI , je l'accepterai . Dans sa haine bizarre ,
La cruelle m'apprend à devenir barbare .
Qu'en penfes-tu , Phénix ; dois-je la ménager ?

PHÉNIX.

Non , non , épousez-la , Seigneur , pour vous venger .
Ses mépris n'ont-ils point lassé votre constance ?
N'êtes-vous pas l'auteur de tant de résistance ?
Hé ! quel autre que vous est digne de sa foi ?

THÉAGENE.

Je goûte tes conseils . Je vais parler au Roi . .
Mais que cherche Eucharis , & qu'a-t-elle à me dire ?

SCENE VI.

ACHILLE, THÉAGENE, PHÉNIX.

ACHILLE.

MA présence, Seigneur, paroît vous interdire ;
Hé ! que feroit-ce donc, si vous me connoissiez ?

THÉAGENE.

Vous êtes dans l'erreur, pour peu que vous pensiez
Que de vos sentimens je n'ai pas connoissance.
Je fais trop, Eucharis, avec quelle licence
Vous osez, abusant de sa vaine faveur,
Près de Dédamie outrager mon ardeur.

ACHILLE.

Vous en êtes instruit ? Je venois vous l'apprendre.

THÉAGENE.

L'aveu de votre crime a droit de me surprendre,
Et vous vous en vantez ! Quel front !

ACHILLE.

C'en'est pas tout ;
Et je prétends pousser ce crime jusqu'au bout.

THÉAGENE.

Du Roi, dans un instant, j'obtiens Dédamie.

ACHILLE.

S'il veut vous la donner, c'est fait de votre vie.

THÉAGÈNE.

De ma vie? Eh! qui donc pourra m'en priver?

ACHILLE.

Moi.

THÉAGÈNE.

Vous? Je vais demander Déidamie au Roi.

ACHILLE.

C'est où je vous attends. Comptez sur ma parole.

THÉAGÈNE.

J'y cours.

ACHILLE.

Partez.

SCÈNE VII.

ACHILLE.

IL croit ma menace frivole ;
Il ignore mes droits , & tout ce que je puis :
Mais je lui vais bientôt apprendre qui je suis.

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

LYCOMÈDE , DÉIDAMIE , DORIS.

LYCOMÈDE.
MA fille , devant moi vous paroissez contrainte :
D'où naît votre tristesse , ou plutôt votre crainte ?
Quoi ! ne connoissez-vous mon amour qu'à demi ?
Suis-je pas votre pere , & même votre ami ?
Éclaircissez ce front dont le trouble me gêne.

DÉIDAMIE.
Seigneur , je vous respecte , & je crains Théagene.
Sans doute , vous m'allez entretenir de lui ;
Et voilà d'où provient ma crainte & mon ennui.

LYCOMÈDE.
Les mêmes sentimens m'agitent & me pressent ;
Mais , je dois l'avouer , c'est des vôtres qu'ils naissent.
Je gémis quand je vois qu'ils combattent les miens ,
Et placent tous les maux où je mets tous les biens.
Mes jours vont expirer sous le ciseau funeste ;
Vous êtes de mon sang & le terme & le reste :
Et c'est dans l'hymen seul , c'est au sein d'un époux
Que mon sang & mes jours peuvent renaitre en vous.
Mais je suis plus que pere ; oui , je suis Roi , ma fille ;
Mes Sujets , avec vous , composent ma famille.
Faudra-t-il que le coup qui m'entraîne au tombeau ,
De la Discorde , entre eux , allume le flambeau ?
Qu'un conquérant détruise une union si chere ?
Si ma fille & mon peuple en moi perdent un pere ,

B ;

Il faut pour remplacer ce qu'ils trouvoient en moi,
A ma fille un époux, & pour mon peuple un Roi.
Le ciel offre à mes vœux le Prince de Calcide,
Son amour est, pour vous, aussi vif que solide ;
Et ses États, un jour unis à mes États,
L'élèveront au rang des plus grands Potentats.
Par-là je vois déjà, tandis que je respire,
La paix & le bonheur fixés dans mon Empire ;
Et parmi ces objets descendre aux sombres lieux,
Non, ce n'est point mourir, c'est monter dans les cieux.

D É I D A M I E.

Avec transport, Seigneur, j'admire cette gloire,
Et d'un pere & d'un Roi l'éternelle mémoire ;
Et pour vous l'assurer j'ose attester les Dieux,
Qu'avec joie, à l'instant, je mourrois à vos yeux.
Mals qu'est-ce que la mort, en un moment subie,
Au prix des longs tourmens de la plus triste vie ?
Dois-je, tant que le ciel en permettra le cours,
Tous les jours fondre en pleurs, & mourir tous les
jours ?

En effet, à toute heure, en un lien funeste,
C'est mourir que de vivre avec ce qu'on déteste ;
Et se voir sous ses loix, c'est, au milieu des fers,
Sur la terre éprouver tous les maux des enfers.

L Y C O M E D E.

Ciel! de quelles couleurs, ô fille infortunée,
Osés-tu sous mes yeux peindre cet hyménée !
Je ne puis t'exprimer dans quel étonnement
Me font tomber ta haine & ton aveuglement.
Hé! qui peut te jeter dans cet écart terrible ?
Théagene à ta vûe est-il un monstre horrible ?
Il est jeune, charmant, & rempli de vertus.
Est-il quelques honneurs que ce Prince n'ait eus ?
Vingt fois dans les combats entraîné par la gloire,
Il semble être par-tout conduit par la Victoire.
Craint de ses ennemis, chéri de ses Sujets,

Il ne voit point de lieux , il ne voit point d'objets ,
Qui , tous à sa valeur par l'honneur échauffée ,
N'annoncent un triomphe , ou n'offrent un trophée ;
Et ce Héros n'attend que les plus doux liens ,
Pour aller de son bras accabler les Troyens ,
Et faire rejaillir sur ma froide vieillesse
La splendeur que le ciel réserve à sa jeunesse.
Enfin , sur lui , sur moi , ma fille ouvre les yeux :
Ces honneurs que m'envient & mon âge & les Dieux ,
Et la gloire d'aller mettre Ilion en cendre ,
Que ta main , en mon nom , les accorde à mon gendre ;
Et que par toi les Grecs , de ma grandeur jaloux ,
Trouvent dignes de moi mon fils & ton époux.

D É I D A M I E.

Ah ! Seigneur ! votre gloire , en tous lieux répandue ,
Plus loin qu'elle ne l'est , peut-elle être étendue ?
L'univers , où la guerre eût pu porter vos loix ,
Comme de vos vertus , est plein de vos exploits.
De la terre & des mers les peuples vous honorent ,
La Grece vous chérit , vos Sujets vous adorent.
Par vous ils sont heureux. Il ne vous manque rien ,
Ayant fait leur bonheur , que de faire le mien :
Faut-il que , plus qu'eux jointe à votre destinée ,
Votre fille , Seigneur , soit seule infortunée ?
Votre sang a-t-il moins de droit sur votre cœur ,
Que le Sort qui vous fit leur maître ou leur vainqueur ?
Quels coups pourroient jamais entraîner la rupture
Des liens qu'entre nous a tissé la Nature ?
Le ciel , qui peut ravir votre peuple à vos loix ,
Ne peut nous arracher & nos noms & nos droits.
Ah ! sur ces noms sacrés , sur ces droits vénérables ,
Seigneur , daignez jeter des regards favorables :
Sur-tout , daignez ouvrir votre cœur à leurs cris ;
Du mien , à vos genoux , j'ose attendre le prix.
Épargnez votre fille ; & si je vous suis chère ,
Montrez par vos bienfaits que vous êtes mon pere.

LYCOMÈDE.

Ma fille, leve-toi. Je frémis & je meurs,
Si je vois plus long-tems tes yeux baignés de pleurs;
Mais je ne meurs pas moins, si ton ame inflexible
A mes vœux les plus doux ne se montre sensible.
Je ne t'impose point un destin malheureux;
Fais sur tes préjugés un effort généreux.
Le tems t'adouçira l'aspect de Théagène;
Comme il détruit l'amour, il détruira ta haine.
Tout change sur la terre; & peut-être qu'un jour
La haine, dans ton cœur, fera place à l'amour.
Oui, d'une extrémité souvent on passe à l'autre:
Tel est le monde. Alors quel bonheur que le vôtre;
Puisque du bien présent, aux yeux qu'il a surpris,
Le mal passé ne sert qu'à relever le prix.
Théagène enchanté, pour payer ta tendresse,
Fera couler tes jours dans la plus douce ivresse:
Tu le rendras heureux; & tu ne verras rien
D'égal à son amour, augmenté par le tien.
Votre félicité, par les Dieux protégée,
Sera par vos Sujets sentie & partagée:
Et dans leurs cœurs, de joie & d'amour combattus,
Ira faire bénir vos noms & vos vertus.
Tu feras à la fois & leur Reine & leur mere:
Donne, par ton hymen, cet espoir à ton pere.
Mets le comble à sa gloire, & qu'il expire heureux
D'avoir tout fait pour lui, pour sa fille & pour eux.

DÉIDAMIE.

Ah! mon pere!

LYCOMÈDE.

Ma fille! Allons, il faut te rendre.

DÉIDAMIE.

Dieux!

LYCOMÈDE.

Remplis les desirs du pere le plus tendre.

DÉIDAMIE.

Vous l'ordonnez ?

LYCOMÈDE.

Mon cœur se borne à t'en prier.

DÉIDAMIE.

Hélas !

LYCOMÈDE.

Parle.

DÉIDAMIE.

J'ai peine à me sacrifier.

Mais vous le souhaitez , & ma perte est conclue.

Hé bien ! Seigneur à tout me voilà résolue.

Mon cœur à cet hymen ne peut que s'opposer.

Mais de ma main, du moins , vous pouvez disposer.

LYCOMÈDE.

Tu me combles de joie ; & je la sens s'accroître

De l'espoir que la tienne un jour en pourra naître.

Ton hymen m'en assure ; & pour le célébrer ,

Ma fille , de ce pas je vais tout préparer.

SCÈNE II.

DÉIDAMIE, DORIS.

DORIS.

QUEL revers favorable ! & que dans tout l'Empire
Il va faire goûter le plaisir qu'il m'inspire !

Madame , dans ce jour nos vœux sont accomplis.

DÉIDAMIE.

Et mes destins affreux dans ce jour sont remplis.

Aveugle , je croyois n'avoir pas lieu de craindre ,

Qu'à ce dur sacrifice on eût pu me contraindre.

Mais j'éprouve , Doris , combien ont de pouvoir

Sur un cœur vertueux , un pere & le devoir.
C'en est donc fait , hélas ! & , pour toute ma vie ,
A tout ce que je hais je me trouve asservie !
Théagene , à jamais , est maître de mon sort !

S C E N E III.

ACHILLE, DÉIDAMIE, DORIS.

A C H I L L E.

IL ne le fera point , s'il ne l'est par ma mort.
Mais qu'ai-je appris, Madame ? & quel charme funeste
Vous fait subir un joug , que votre ame déteste ?
Vous consentez à prendre un odieux époux !
M'auriez-vous abusée , hélas ! l'aimeriez-vous ?
Me flattiez-vous en vain du bonheur de vous plaire ?

D É I D A M I E.

Dans quel tems, quel reproche , o ciel ! viens-tu me
faire ?

Moi , ne le pas haïr ! moi , ne te point aimer !
Je l'abhorre , & toi seule as droit de me charmer.

A C H I L L E.

Pourquoi donc accepter ce fatal hyménée ?

D É I D A M I E.

Hé ! se peut-il , grands Dieux ! que d'une infortunée
Le foible cœur , troublé de douleur & d'effroi ,
Résiste aux volontés & d'un pere & d'un Roi ?

A C H I L L E.

Roi , pere , amant , & vous , dont l'erreur me désole,
Votre ouvrage est fragile , & votre espoir frivole.
Le ciel , qui me soutient , mon cœur qui les dément,
Seront plus fort qu'un Roi , qu'un pere & qu'un amant.

Arbitre , enfin , plus qu'eux , de votre destinée,
Seule avec vous , je puis rompre cet hyménée.
Non , le Prince jamais ne fera votre époux.

D É I D A M I E.

Hé ! que peux-tu , toi , fille , & seule contre tous !

A C H I L L E.

N'êtes-vous pas pour moi , Madame , & pour vous-même ?

D É I D A M I E.

Mon pere a ma parole.

A C H I L L E.

Il n'importe ; il vous aime.

Reprenez-la. Son cœur saura vous excuser.

D É I D A M I E.

Peut-on reprendre un bien , qu'on n'a pu refuser ?

A C H I L L E.

Si vous me connoissiez , vous auriez ce courage.
Leur espoir périroit , ainsi que votre ouvrage ;
Et nous serions bientôt au comble de nos vœux.

D É I D A M I E.

Ma chere , explique-toi.

A C H I L L E.

Je ne puis ,

D É I D A M I E.

Je le veux ;

Dis , parle , hâte-toi d'éclaircir ce mystere.

A C H I L L E.

Pour vous , comme pour moi , tout me force à le taire.

D É I D A M I E.

Je ne te connois point. Mais dans mon cœur discret
Tu peux , sans rien risquer , déposer ton secret.
Pourrois-je te trahir ? Tu m'aimes ; je t'adore.

A C H I L L E.

Il y va de mes jours.

DÉIDAMIE.

Cette raison encore
A mon amour pour toi le rend plus précieux ;
Crains-tu Doris ? Je vais l'éloigner de nos yeux.
(à Doris.)

Ma chère , laisse-nous.

ACHILLE.

Non ; il faut qu'elle reste..
Demeure.... Juste ciel ! quel embarras funeste !
Mais je veux en sortir , je veux vous en tirer ,
Dussiez-vous , l'une ou l'autre , à la mort me livrer.
Je vais sur nos destins , peut-être inévitables ,
Vous dévoiler des Dieux les décrets redoutables.
Non , je l'atteste encor ; malgré le choix du Roi ,
Théagène jamais n'obtiendra votre foi.
Il n'est point fait pour vous , adorable Princesse ,
Et le ciel vous réserve au fils d'une Déesse.
Achille , détruisant les nœuds dont vous tremblez ,
Doit vous unir aux Dieux , à qui vous ressemblez.
Il est vrai , le Destin , en annonçant sa gloire ,
Marque sa mort à Troye , au sein de la victoire ,
Et pour tromper le Sort , la craintive Thétis ,
Dans l'exil & dans l'ombre , a relégué son fils.
Mais de l'obscurité , qui l'irrite & le gêne ,
L'amour qu'il a pour vous rompra bientôt la chaîne ;
Et votre amour pour lui ne vous permettra pas
Une indiscretion , qui le mene au trépas.
Voilà , si vous l'aimez , l'espoir dont il se flatte.

DÉIDAMIE.

Ciel ! à mes yeux surpris quelle lumière éclate !
Que parles-tu d'Achille , & d'hymen & d'amour ?
Achille!... Se peut-il?... O Dieux ! quel heureux jour !
Si mes sens....

ACHILLE.

Déformais la feinte est inutile.

Princesse , à vos genoux reconnoissez Achille.

D O R I S.

O ciel!

D É I D A M I E.

Ainsi pour vous , en secret prévenu ,
Mon cœur , Prince , mon cœur vous avoit reconnu.
Mais , Seigneur , levez-vous ; on pourroit vous surprendre.

Vous , Achille ! Ah ! grands Dieux ! que venons-nous d'apprendre ?

Et comment vous cacher la honte que je sens
De mes feux indiscrets , & pourtant innocens ?
Hélas ! que dans les cœurs , qu'en jouant il assiége ,
L'amour met quelquefois la vertu près du piège !
Ma tendresse pour vous ne peut s'évanouir.
Mais vous m'avez trompée , & je dois vous haïr.

A C H I L L E.

Ah ! ne reprochez point au malheureux Achille
Des feux , dont Eucharis fut l'unique mobile.
Auroit-il pu , Princesse , en tirer vanité ,
Pour le masque imposteur d'un dehors emprunté ?
Combien de ses transports la clairvoyante ivresse
N'a-t-elle pas payé votre aveugle tendresse ?
L'amitié vous fauvoit des peines des amans ,
Et son cœur de l'amour souffroit tous les tourmens ;
Votre ame , à son penchant , s'abandonnoit sans crainte :

Mais il ne se livroit au sien qu'avec contrainte ;
Et jamais le respect , qui le faisoit agir ,
Ne lui permettoit rien , dont vous pussiez rougir.
Il vous plaignoit , Madame ; il étoit seul à plaindre.

D É I D A M I E.

Je ne le sens que trop ; il n'est plus tems de feindre.
Eucharis est Achille , & tout change aujourd'hui
Mon amitié pour elle en mon amour pour lui.

Mais de grace , Seigneur ; & toi , je t'en conjure ,
Doris ; que , par nous trois , la nuit la plus obscure ,
Aux yeux de Lycomedes , & de toute la Cour ,
Dérober des secrets interdits au grand jour.
Tout au silence , Prince , & nous force & nous lie ,
Notre félicité , mon honneur , votre vie :
Un mot , un geste , un rien , les détruit & nous perd ,
Et peu de tems suffit pour les mettre à couvert.
Il reste à m'en servir , ainsi que je vais faire ,
Et contre Théagene , & même contre un pere.
Si vous me fecondez , le succès est certain.

A C H I L L E.

Ah ! Princesse , à vos loix je remets mon destin.
Me préserve le ciel d'oser rien entreprendre
Qui traverse les soins que vous en daignez prendre ;
Et l'ardeur , dont par vous je me vois honoré ,
Et l'ardeur , dont pour vous je me sens dévoré .
Et le cours d'une vie à jamais fortunée ,
Qu'annoncent à tous deux l'Amour & l'Hyménée.
Comptez qu'Achille seul pour vous & pour Doris ,
Aux yeux de tout Scyros je ne suis qu'Eucharis ,
De Néarque pourtant l'admirable prudence
Le rend digne d'entrer dans cette confidence.
Son zele croîtra même avec nos intérêts ;
Et je vais dans son sein verser tous nos secrets.

(Il sort.)



SCENE IV.

DÉIDAMIE, DORIS.

DÉIDAMIE.

ENFIN sur un penchant, dont j'ignorois l'empire,
Je vois clair dans mon cœur, Doris, & je respire.
Ce coup a relevé mon courage abattu.
Asservie au devoir, soumise à la vertu ;
Ma raison, dont en vain j'implorais la puissance,
Condamnoit mes refus & mon obéissance.
Je flottois dans l'erreur, & de tous mes efforts,
Je n'avois recueilli que regrets & remords.
Mais Achille répand, en démêlant ma flâme,
Le jour dans mon esprit, & la paix dans mon ame ;
Et le doute est banni, par ces événemens,
Et de mes actions, & de mes sentimens.
Je fais ce que je sens, & ce que je dois faire....
Théagene paroît ; Doris, songe à te taire.



S C E N E V.

THÉAGENE, DÉÏDAMIE,
PHÉNIX, DORIS.

THÉAGENE.

LE croirai-je , Madame , & ne viens - je en ces lieux

Que pour offrir ma joie & ma gloire à vos yeux ?
N'aurai-je à votre cœur que des graces à rendre ?

DÉÏDAMIE.

Contre un pere , il est vrai , je n'ai pu me défendre.

THÉAGENE.

Ah ! quel bonheur , Princesse ! Et que dans mes transports !....

DÉÏDAMIE.

Seigneur , écoutez-moi. J'ai fait de vains efforts ,
Pour contenter , enfin , & mon pere & vous-même.
Le devoir m'accabloit de son pouvoir suprême :
J'ai cédé malgré moi. Mais rendue à mes vœux ,
De ce joug trop cruel j'ai réprouvé les nœuds.
En effet , ma raison , de mon bonheur jalouse ,
Prince , ne permet point que je sois votre épouse ;
Et , dans le même tems , me peint votre malheur
Dans le don d'une main que ne suit point le cœur ,
Mais je crois trop prudent un cœur tel que le vôtre ,
Pour nous rendre , à la fois , malheureux l'un & l'autre.
Renoncez donc , Seigneur , au dessein dangereux
De former des liens , funestes à tous deux ;
Et daignez désormais porter la complaisance
Jusqu'au soin généreux d'éviter ma présence.

(Elle sort.)

SCENE VI.
THÉAGENE, PHÉNIX.

THÉAGENE.

CIEL! du comble enchanteur de la félicité,
Dans quel gouffre de maux je suis précipité!
Malheureux! je lui viens ouvrir mon cœur en proie
Aux transports les plus vifs & d'amour & de joie.
Je m'attends, qu'appuyant un aveu solennel,
Sa main va m'assurer un bonheur éternel.
Et c'est pour m'accabler d'un éternel supplice,
Qu'armant l'ingratitude, épuisant l'injustice,
La perfide soudain révoque ses bienfaits,
Et de ses yeux cruels me bannit à jamais.
Ah! comment, sans mourir, sortir de cet abyme?

PHÉNIX.

Il en est un moyen, Seigneur, plus légitime.
N'avez-vous pas du Roi la promesse & l'appui?
N'a-t-elle pas donné sa parole après lui?
Faites valoir vos droits. Qu'à l'autel entraînée,
L'ingrate à votre sort joigne sa destinée.
Vous-même voulez-vous pour elle vous trahir?
Son sexe près du trône est fait pour obéir.
Son pere est Roi, son pere est maintenant son maître.
Devenu son époux, vous apprendrez à l'être.
Elle verra sa haine expirer quelque jour,
Et, peut-être, saura vous aimer à son tour.
Le devoir seul subjugué une ame vertueuse.

THÉAGENE.

Principe dangereux! Maxime monstrueuse!
Sans doute, le devoir m'attireroit ses soins.
Mais son cœur gémissant en souffriroit-il moins?
Quoi! verrois-je, au travers de ses feintes tendresses,

S'il pénétroit qu'Achille, au sein de sa famille,
Est caché sous le nom & l'habit d'une fille ?
Prévenons ce malheur, qui va nous accabler.
Avant qu'on le découvre, osons le déceler.
S'il faut qu'à la vertu l'amour se sacrifie,
C'est en se trahissant que l'on se justifie.

D É I D A M I E.

Ah ! ne dois-tu pas voir, ainsi que je le voi,
Que s'il est découvert, il est perdu pour moi ?
Bientôt les Grecs, flattés des prodiges de gloire,
Que dans les champs Troyens lui promet la Victoire,
Inonderoient Scyros, & viendroient l'arracher
De l'asyle où Thétis prit soin de le cacher.
Quels seroient les tourmens d'une mere affligée !
Et dans quel désespoir je me verrois plongée !
Ma Doris, si tu plains ta Maitresse & Thétis,
Attends, pour éclater, que les Grecs soient partis.
Alors, de mon amour, qu'à présent je dois taire,
Mon pere par ma bouche apprendra le mystere.
Pourrois-je redouter & mon pere & mon Roi,
Lorsque j'ai pour appui mon innocence & toi ?
Tu fais comme à ma suite Eucharis fut recue.
Quelle autre, comme moi, n'eût pas été déçue ?
Et quel cœur soupçonneux se seroit défié
D'un amour revêtu du nom de l'amitié ?
Depuis qu'au sein d'Achille un fen, que j'ai fait naître,
Devant toi l'a contraint à se faire connoître,
J'ai voulu que, témoin de tous nos entretiens,
Tout, jusqu'à nos regards, fût éclairé des tiens ;
Et que, pour soutenir le rang où je suis née,
Ma vertu ne fût pas seulement soupçonnée.

D O R I S.

J'entends du bruit. Lui-même il porte ici ses pas.

SCENE II.

SCENE II.

ACHILLE, DÉIDAMIE, DORIS.

DÉIDAMIE.

HÉ quoi! votre courroux ne se dissipe pas?

ACHILLE.

Quoi! j'apprends que toujours, méditant ma ruine,
A Théagene encore un pere vous destine!
Et vous voulez qu'Achille, en vain saisi d'horreur,
Dans un lâche silence éteigne sa fureur!

DÉIDAMIE.

Hé! que prétend enfin votre aveugle colere?
Voulez-vous révéler notre amour à mon pere?
Est-ce contre un rival qu'éclate ce transport?
Peut-être il est parti.

ACHILLE.

S'il paroît, il est mort.

DÉIDAMIE.

Il ne paroîtra point; dissipez vos allarmes.
Mon pere accordera cette grace à mes larmes,
Et mon cœur même encor n'y borne point ses vœux.
Il faudra qu'il renonce à ces funestes nœuds.
C'est vous qui, le premier, fites naître ma flâme;
C'est vous qui, le dernier, régnerez sur mon ame.
Seul vous aurez ma foi.

ACHILLE.

Que cet aveu m'est doux!

Ah! Princesse, comment m'acquitter envers vous?
Quel prix...

DÉIDAMIE.

Cachez-vous mieux : le moyen est facile.

ACHILLE.

Sous cet habillement , qui connoîtroit Achille ?

DÉIDAMIE.

Vaine précaution , si vos moindres discours ,
Vos gestes , vos regards vous trahissent toujours.
Sans cesse à s'allumer votre colere est prompte.
L'habit que vous portez , excite votre honte.
Voyez-vous une lance , un casque , un bouclier ;
Parle-t-on devant vous de quelque exploit guerrier ;
Votre œil étincelant montre un courage extrême.
Eucharis disparoît ; c'est Achille lui-même.

ACHILLE.

Puis-je de la Nature étouffer le pouvoir ?

DÉIDAMIE.

Puis-je l'étouffer , moi , lorsqu'un juste devoir
M'ordonne d'accepter la main de Théagene ?

ACHILLE.

Il faut vous obéir. Une éternelle gêne
Doit à tout l'Univers cacher ce que je suis ;
Et moi-même je vais m'oublier , si je puis.

DÉIDAMIE.

Ces promesses déjà me rendent plus tranquille.
On voit deux vaisseaux dans le lointain.

DORIS.

Madame , deux vaisseaux s'approchent de cette île.

DÉIDAMIE.

O ciel ! que me dis-tu ?

A C H I L L E.

Qu'est-ce que vous craignez,
Madame ? Ces vaisseaux sont encore éloignés.

D É I D A M I E.

Ah ! fuyons.

A C H I L L E.

Pourquoi fuir ?

D É I D A M I E.

Des Pirates sauvages
Infestent tous les jours ces mers & nos rivages.
Oui, les filles des Rois & d'Argos & de Tyr
De leurs infâmes mains n'ont pu se garantir.
Vous savez le malheur qu'à Sparte l'on déplore ;
Tous les Grecs consternés en frémissent encore :
Et Ménélas , comme eux , par d'inutiles cris ,
Redemande une épouse au perfide Pâris.
Ils ne l'obtiendront point , s'ils ne fondent sur Troie.
Peut-être ces vaisseaux , armés pour quelque proie...
Grands Dieux ! à cet objet tous mes sens sont troublés.

A C H I L L E.

Achille est avec vous, Princesse, & vous tremblez !



SCENE III.

ACHILLE, DÉIDAMIE,
NÉARQUE, DORIS.

DÉIDAMIE, *bas*.

AH! Néarque, à ma voix venez joindre la vôtre.
Échappé d'un péril, il retombe en un autre.
Voyez sur quel objet il attache les yeux ;
Il faut, sans différer, l'arracher de ces lieux.
Eucharis.

ACHILLE.

Permettez qu'un moment je vous laisse.

NÉARQUE.

Vous demeurez!

ACHILLE.

Bientôt je suivrai la Princeffe.
Je veux voir ces vaisseaux arriver dans le port.

DÉIDAMIE.

Vous voulez que je parte ; & sur ce triste bord,
Lorsqu'un péril pressant menace votre tête,
Vous bravez l'esclavage, ou la mort toute prête.
Ah! cruel!

ACHILLE.

Allons donc. Je ne puis vous trahir ;
Et le destin d'Achille est de vous obéir.

Déidamie & Doris sortent.

S C E N E I V.

A C H I L L E , N É A R Q U E .

ACHILLE, *s'arrêtant & regardant un vaisseau.***L'**OLIVE, que je vois sur la proue élevée,
D'alliés, ou d'amis, annonce l'arrivée.

N É A R Q U E .

Venez.

A C H I L L E .

De ce Guerrier remarquez la fierté,
Et cet air & ce port remplis de majesté.

N É A R Q U E .

Il ne vous convient pas d'attendre sa venue.

Votre habit vous oblige à plus de retenue.

Que diroit-on de vous? Retournez à la Cour.

A C H I L L E .

Vous passez pour celui qui m'a donné le jour.

Peut-il sembler étrange à l'œil le plus sévère,

Qu'une fille en ces lieux accompagne son pere?

N É A R Q U E .

Mais vous ne songez pas qu'en ce fatal instant

Dédamie en pleurs peut-être vous attend.

A C H I L L E .

Partons. Je fais contre elle un effort inutile.

N É A R Q U E , *à part.*

Ah! que l'on a de peine à cacher un Achille!

ACHILLE, *considérant le Guerrier qui est sur le vaisseau.*

Si j'avois, dans l'ardeur dont je suis transporté,

~~un fer sur mon front~~, ce fer à mon côté...~~mon habit~~ me fatigue & me gêne.

ng-tems une honteuse chaîne.

Rompons les vils liens du joug où je languis.
Allons.

N É A R Q U E.

Où donc ?

A C H I L L E.

Allons dépouiller ces habits.

Voulez-vous qu'à Scyros l'amour & la mollesse
Dans l'ombre & dans l'oubli consument ma jeunesse;
Et que mon nom, mon sang, mon courage déçus,
Fassent rougir les Dieux, dont je les ai reçus ?
O coupable mépris d'une faveur si chère !
O funeste pitié d'une crédule mère,
Qui préfère, en dépit & des Dieux & du Sort,
Ma vie à mon honneur, & ma honte à ma mort !

Le vaisseau disparaît.

N É A R Q U E.

Quoi ! Seigneur...

A C H I L L E.

Taisez-vous. De vos conseils timides

Je n'ai que trop suivi les lumières perfides.
Et ce n'est pas ainsi qu'aux champs Theffaliens
Mon Gouverneur régloit ses travaux & les miens.
Alors (qu'est devenu ce tems digne d'Achille ?)
La course me rendoit plus fort & plus agile.
Des fleuves écumans j'affrontois le courroux :
Les monstres des forêts expiroient sous mes coups.
Maintenant, justes Dieux, que ma conduite outrage,
Quel seroit de Chiron l'aspect & le langage,
S'il me voyoit paré de ces honteux atours ?
Pourrois-je soutenir sa vûe & ses discours ?
Il me semble l'entendre, & voir couler ses larmes.
Il me diroit : c'est vous, Achille ! Où sont vos armes ?
Ne vous reste-t-il plus de mes soins, de vos mœurs,
Qu'une lyre & des chants qui corrompent les cœurs !

N É A R Q U E.

Il suffit ; je me tais : & loin que je vous blâme,
Je suis prêt à servir l'ardeur qui vous enflâme.

A C H I L L E.

Néarque , fais-moi voir ta franchise & ta foi :
L'amour & le repos sont-ils dignes de moi ?

N É A R Q U E.

Non , sans doute. Il est tems que votre ame éclairée
Échappe au long sommeil qui l'a déshonorée ;
Et que de votre bras les invincibles coups
Tiennent à l'Univers ce qu'il attend de vous.
Peut-être la douleur , frappant Déidamie ,
Au milieu des tourmens terminera sa vie.
Mais qu'importe ? Oubliez son amour & Scyros.
Une femme doit-elle arrêter un Héros ?
Ses jours ne peuvent pas balancer votre gloire,
Et sa mort pour Achille est même une victoire.

A C H I L L E.

Déidamie ! hélas !... Tu crois que de ses jours,
Néarque , mon départ abrégeroit le cours ?

N É A R Q U E.

Vous savez jusqu'où va l'excès de sa tendresse.
Vous connoissez son trouble , & l'ennui qui la presse,
Lorsque le moindre instant vous dérobe à ses yeux.

A C H I L L E.

Hé bien ?

N É A R Q U E.

Survivroit-elle à d'éternels adieux ?

A C H I L L E.

Le tems , dont tous les cœurs éprouvent la puissance,
Soulagera le sien du poids de mon absence.

N É A R Q U E.

En effet, il n'est point d'éternelles douleturs ;
Et votre heureux rival pourra sécher ses pleurs.

A C H I L L E.

Arrête. Que dis-tu ? Mon rival ! Théagène ?
Ah ! je sens revenir mon amour & ma haine.
De l'objet que j'adore un insolent vainqueur
Oseroit me ravir & sa main & son cœur !
D'un autre que d'Achille ils feroient le partage !...
Que vois-je ? ces vaisseaux ont quitté le rivage,
Néarque.

N É A R Q U E.

Dans le port, sans doute, ils sont entrés.

A C H I L L E.

Quel soupçon vient saisir mes esprits égarés !
Ce Guerrier, dont j'ai vu le visage intrépide,
Néarque, n'est-il point le fier Roi de Calcide ?
Et ne viendrait-il pas, aux rives de Scyros,
Appuyer de son fils l'amour & les complots ?
Il m'est plus redoutable encor que Théagène.
Au-devant de ses pas la colere m'entraîne ;
Et j'y cours.

N É A R Q U E.

Arrêtez. O ciel ! dans quelle erreur
'Alloit vous engager une aveugle fureur !
Ce Roi vous inquiette ? Il faut donc vous instruire
D'un contretems fatal, que j'ai crain de vous dire :
Mais de votre courroux réprimez donc l'effor.

A C H I L L E.

Tous ces retardemens le redoublent encor.

N É A R Q U E.

Ce Monarque à la Cour vient, dit-on, de se rendre.

A C H I L L E.

Qu'entends-je ? Et vous tardez, cruel, à me l'ap-
prendre !
Son fils n'est point parti ?

N É A R Q U E.

Peut-être en ce moment
Il profite , Seigneur , de votre éloignement.

A C H I L L E.

Va , va , bientôt déchu de sa gloire fragile ,
Il saura ce que c'est que d'offenser Achille.

Il sort.

S C E N E V.

N É A R Q U E.

ENFIN , à la faveur de ce mensonge heureux ,
J'ai su le retirer d'un piège dangereux.
Il ne trouvera point Théagene ; & sa flâme
Quelque tems , à son tour , va captiver son ame.
Toi , qui commis ton fils à ma fidélité ,
Thétis , de quel espoir ton cœur est-il flatté ?
Et de quel œil vois-tu ce torrent qui s'apprête
A briser , malgré moi , la digue qui l'arrête.
En vain dans un Palais , par le luxe amolli ,
Tu tiens , avec son nom , son sexe enseveli :
En vain Déïdamie , achevant ton ouvrage ,
Des chaînes de l'Amour accable son courage.
Si , dans son sein , les Dieux , dédaignant ta douleur ,
A l'amour de la gloire ont uni la valeur ;
Si dans les champs de Troie , à son bras asservie ,
Leurs décrets ont marqué le terme de sa vie ,
Déesse , nos efforts , & tes soins maternels ,
Détruiront-ils des Dieux les ordres éternels ?
Mais que dis-je , des Dieux ? Tel est l'arrêt suprême
De cet Être que craint & sert Jupiter même.

C ;

Hé! que feroit-ce, hélas! s'il étoit informé
Que pour perdre Ilion le Destin l'a nommé;
Et que déjà des Grecs, armés par la vengeance,
Les Chefs à haute voix demandent sa présence?
Plaise aux Dieux, si pour lui ma voix peut les toucher,
Qu'aucun Grec à Scyros ne le vienne chercher;
Ou, s'il faut que du ciel l'oracle s'accomplisse....

S C E N E V I.

ULYSSE, NÉARQUE, ARCADE.

N É A R Q U E , *à part.*

M A I S voici ce Guerrier... Juste ciel! c'est Ulysse.
Quel important dessein le conduit en ces lieux?
Il me connoît; comment échapper à ses yeux?
Mais depuis qu'il me vit à la cour de Pelée,
La moitié de sa vie, au moins, s'est écoulée,
Et de son souvenir l'âge a dû m'effacer.

(Haut.)

Étranger, nommez-vous, avant que d'avancer;
Tel est l'ordre du Roi, qu'il faut que je remplisse.

U L Y S S E.

On doit être soumis aux loix; je suis Ulysse.

N É A R Q U E.

Vous Ulysse! Ah! Seigneur, daignez me pardonner
L'excès du zele ardent qui vient de m'entraîner.
Mais de votre arrivée, avec le même zele,
Je cours à Lycomedes apprendre la nouvelle.

U L Y S S E.

Rien ne presse. Écoutez. Vous servez donc le Roi ?

N É A R Q U E.

Oui, Seigneur.

U L Y S S E.

Votre nom ?

N É A R Q U E.

Néarque.

U L Y S S E.

Dites-moi ;

Où prites-vous naissance ?

N É A R Q U E.

Athènes m'a vu naître.

U L Y S S E.

Quel fort vous a donné Lycomedes pour maître ?

Quel dessein sur ces bords a pu vous transporter ?

N É A R Q U E.

Un aveugle hazard... Mais c'est trop m'arrêter ,
Seigneur. A mon devoir permettez que je cede ,
Et que de votre abord j'informe Lycomedes.

U L Y S S E.

Allez donc , & bientôt moi-même je vous suis.

- N É A R Q U E , *à part.*

Je crains qu'il n'ait percé le désordre où je suis.



ULYSSE.

Par l'amour de la gloire ils y sont appelés ;
Et brûlant de punir un ravisseur infâme ,
Ils vont porter à Troie & le fer & la flamme.

ACHILLE. , *à part.*

Heureux Guerriers ! (*Haut.*) Mais vous, ne les suivez-
vous pas ?

ULYSSE.

Je viens chercher ici des vaisseaux , des soldats.
Puissent-ils être prêts ! je repars tout à l'heure.

ACHILLE. , *à part.*

Et dans l'inaction Achille seul demeure !

SCENE IX.

ACHILLE, ULYSSE, DÉÏDAMIE,
DORIS.

DÉÏDAMIE. , *bas à Doris.*

TU vois comme l'ingrat cultive mes bontés !

ULYSSE. , *à part.*

D'où vient qu'à ce récit ses sens sont agités ?

DÉÏDAMIE.

Par quel égarement , à vos devoirs contraire ,
Osez-vous , Eucharis , à mes yeux vous soustraire ?

ACHILLE.

Pardonnez-moi , Princesse , un desir curieux.
Vous voyez un Héros , que conduit en ces lieux
L'honneur de Ménélas & de la Grece entiere.

SCENE VIII.

ACHILLE, ULYSSE.

ACHILLE, *à part.***O**N m'a trompé. Sachons si je me trompe aussi.ULYSSE, *à part.*

Que cherche cette fille, & qui l'amene ici ?

ACHILLE.

Depuis qu'en cette Cour, Seigneur, chacun publie
Qu'on doit à Théagene unir Déidamie,
On prétend que son pere a paru parmi nous.
On dit qu'il est ici. Je le cherche ; est-ce vous ?

ULYSSE, *à part.*

Quelle hauteur !

ACHILLE.

Parlez.

ULYSSE.

Hé quoi ! Beauté charmante,
Quel est sur cet époux le soin qui vous tourmente ?

ACHILLE.

Ne vous informez point de mes intentions ;
J'attends une réponse, & non des questions.

ULYSSE.

Non, je ne le fuis point. Le grand Roi de Calcide
Avec toute la Grece est déjà dans l'Aulide.

ACHILLE.

Hé ! que font tous les Grecs en Aulide assemblés ?

Rien n'égale l'ardeur dont leur ame est saisie ;
Et l'Europe , en un mot , va conquérir l'Asie.

ACHILLE , *à part.*

Mon sort à chaque instant me paroît plus affreux.

DÉIDAMIE , *à part.*

Il frémit. L'entretien devient trop dangereux ;
Retirons-nous... (*Haut.*) Je pars , & vais presser mon
pere ,
Seigneur , de vous entendre & de vous satisfaire ;
Et rien n'arrêtera le cours de vos succès ,
Si le ciel avec lui seconde mes souhaits.
Eucharis , suivez-moi.

ACHILLE.

Ma Princesse , de grace...

DÉIDAMIE.

Votre refus m'offense , & ma bonté se lasse.
Craignez que dans mon cœur la haine n'ait son tour.
Venez , vous dis-je.

ACHILLE.

Allons. (*À part.*) O pouvoir de l'amour !



DÉIDAMIE, à Ulysse.

Que tardez-vous, Seigneur, à voir le Roi mon pere?

U L Y S S E.

Madame, auparavant j'attends le prompt retour
D'un homme que je viens d'envoyer à la Cour.
Heureux ! qu'en ce délai la fortune m'adresse
A la fille d'un Roi que révere la Grece.
L'honneur d'envisager tant d'attraits éclatans,
M'est un présage sûr du succès que j'attends.
Non, je ne doute point que, fidele à sa gloire,
Lycomedes en nos mains n'assure la victoire ;
Et que ses fiers soldats, nous prêtant leur appui,
Ne fassent sous son nom ce qu'ils ont fait sous lui.

A C H I L L E.

Moi-même tous les jours je lis sur leur visage
La honte du repos & la soif du carnage.

DÉIDAMIE.

Eucharis !

A C H I L L E.

Je me tais. (*A part.*) O silence honteux !

U L Y S S E.

Jamais aucun exploit ne fut plus digne d'eux.
Il émeut tous les cœurs. L'Enfance & la Vieillesse,
Enviant le bonheur de l'ardente Jeunesse,
Importunent les Dieux de leurs regrets amers.
Nos villes & nos champs semblent être déserts.
Plus de mille vaisseaux, dont la flotte est formée,
A peine suffiront pour contenir l'armée.
L'Aulide en est couverte, & gémit sous le poids
De tant de combattans, que commandent vingt Rois.

Que sa fille , d'ailleurs assez pleine d'appas ,
Accompagnoit alors sa fortune & ses pas ;
Et qu'elle est aujourd'hui près de Déidamie ,
Sa seule confidente & sa plus tendre amie.

U L Y S S E.

Je suis de ce rapport plus charmé que surpris.
Comment se nomme-t-elle ?

A R C A D E.

Eucharis.

U L Y S S E.

Eucharis !

A R C A D E.

Son crédit , de Néarque a surpassé l'attente.

U L Y S S E.

Et tu ne trouves pas la nouvelle importante ?

A R C A D E.

Je ne puis concevoir ce qu'Ulysse en attend.

U L Y S S E.

Nous faisons des progrès , Arcade , à chaque instant.
Je t'instruirai de tout. Je dois , & le tems presse ,
Remplir auprès du Roi les ordres de la Grece.
Allons lui demander des vaisseaux , des soldats ;
Je compte sur son cœur plus que sur ses États.
Mais quoi qu'à mes desirs promettent ses largesses ,
Les vaisseaux , les soldats sont les moindres richesses
Qu'en attendent les soins dont nous nous occupons ;
Achille nous suivra ; c'est moi qui t'en réponds.

Fin du troisieme Acte.

S C E N E X.

U L Y S S E.

OU tout séduit ici mon esprit trop facile ,
Ou dans cette Eucharis je reconnois Achille.
Tel dans ses jeunes ans fut Pelée autrefois :
Je m'en souviens ; ce sont & ses yeux & sa voix.
Mais ce n'est pas assez. Sur la simple apparence
Je ne saurois fonder une entière assurance.
Il faut encor....

S C E N E X I.

U L Y S S E, A R C A D E.

A R C A D E.

SEIGNEUR...

U L Y S S E.

Cher Arcade , c'est toi !

Que m'apprendras-tu ? Dis.

A R C A D E.

Rien d'important.

U L Y S S E.

Hé quoi !

A R C A D E.

Ce que j'ai pu savoir , Seigneur , c'est qu'en cette isle
Depuis un an Néarque a choisi son asyle ;

Que sa fille , d'ailleurs assez pleine d'appas ,
 Accompagnoit alors sa fortune & ses pas ;
 Et qu'elle est aujourd'hui près de Déidamie ,
 Sa seule confidente & sa plus tendre amie.

U L Y S S E.

Je suis de ce rapport plus charmé que surpris,
 Comment se nomme-t-elle ?

A R C A D E.

Eucharis.

U L Y S S E.

Eucharis!

A R C A D E.

Son crédit , de Néarque a surpassé l'attente.

U L Y S S E.

Et tu ne trouves pas la nouvelle importante ?

A R C A D E.

Je ne puis concevoir ce qu'Ulysse en attend.

U L Y S S E.

Nous faisons des progrès , Arcade , à chaque instant.
 Je t'instruirai de tout. Je dois , & le tems presse ,
 Remplir auprès du Roi les ordres de la Grece.
 Allons lui demander des vaisseaux , des soldats ;
 Je compte sur son cœur plus que sur ses États.
 Mais quoi qu'à mes desirs promettent ses largesses ,
 Les vaisseaux , les soldats sont les moindres richesses
 Qu'en attendent les soins dont nous nous occupons :
 Achille nous suivra ; c'est moi qui t'en réponds.

Fin du troisieme Acte.

A C T E IV.

SCENE PREMIERE.

LYCOMÈDE , ULYSSE , NÉARQUE ,
ARCADE , Gardes , suite d'Ulyffe.

U L Y S S E.

SEIGNEUR, lorsque les Grecs, animés par la gloire,
S'apprentent à punir l'action la plus noire ,
Vous devez présumer qu'ils comptent sur un Roi ,
Qui de l'austere honneur fait sa suprême loi.
Vous avez vu comment des Princes de la Grece
Pour Hélène autrefois éclata la tendresse.
Vous futes le témoin des terribles sermens ,
Dont son pere enchaîna cette foule d'amans ,
Qui garantirent tous l'hymen qu'il alloit faire ;
Et , si le Sort vouloit que quelque téméraire
Par un enlèvement en troublât la douceur ,
Jurerent de verser le sang du ravisseur.
Faudra-t-il qu'un Troyen , qu'un Étranger jouisse
Des chers & tristes fruits de notre sacrifice ;
Et que dans Ménélas , revêtu de nos droits ,
Pâris ose tenir l'honneur de tant de Rois ?
Mais que sert d'attester le serment qui nous lie ,
Et d'un frivole amour la puissance abolie ?
Que d'une aveugle ardeur Ménélas trop épris
Combatte pour la femme & poursuive Pâris.
Mais nous , qu'uniquement la patrie intéresse ,
Plus généreux que lui , combattons pour la Grece.
Verrons-nous nos voisins , au sein de nos États ,
Commettre impunément d'infâmes attentats ;

SCENE II.

ULYSSE, ARCADE.

ARCADE.

J'AI préparé, Seigneur, comme vous l'ordonnez,
Tous les présens qu'au Roi vous avez destinés;
Et pour remplir encor votre secrète attente,
J'ai joint à ces présens une armure éclatante.
Nos Guerriers sont instruits. Les soldats de Paros
Doivent sur mon signal attaquer ceux d'Andros;
Et de ce combat feint l'adresse inimitable
Produira tout l'effet d'un combat véritable.
Mais où tend cet apprêt, que, sans être averti?....

ULYSSE.

A découvrir Achille en ces lieux travesti;
Doutes-tu des transports de son ame agitée,
A l'aspect d'une armure à ses yeux présentée?
Mais quand des combattans il entendra les cris,
Quel feu va tout à coup échauffer ses esprits!
Il n'est point de lumière & de preuve plus sûre
Que les signes tracés des mains de la Nature.

ARCADE.

Peut-être vainement, Seigneur, vous flattez-vous;
Et j'appréhende....

ULYSSE.

Arrête. Eucharis vient à nous.



SCENE III.

ACHILLE, ULYSSE, ARCADE.

ACHILLE, *A part.*

LE voilà ce Heros, ce brave & sage Ulysse.
Si ma Princesse, hélas! m'impose pour supplice
D'éviter son abord, de fuir son entretien,
Peut-elle s'offenser qu'un cœur tel que le mien
Au plaisir de le voir un moment s'abandonne?

ULYSSE, *bas à Arcade.*

Elle s'arrête. Ufons du tems quelle me donne.

(Il examine les Statues dont le portique est orné.)

Je ne puis en ces lieux me lasser d'admirer.
Que ces marbres sont beaux! ils semblent respirer.
C'est Alcide écrasant le lion de Némée.
L'action pouvoit-elle être mieux exprimée?
Quel feu, quelle noblesse & quelle passion!

(Bas à Arcade.)

Tu vois comme elle écoute avec attention.

(Il se tourne d'un autre côté.)

L'art, dans ce fier morceau, se surpasse lui-même.
Hercule enleve Anthée, & par ce stratagème
Fait perdre à ce Géant, privé de son appui,
La vigueur que la terre entretenoit en lui.
Quel exemple éclatant! Quel courage intrépide!
O Héros magnanime! O que ne suis-je Alcide?
De l'oubli pour jamais son nom est préservé.

ACHILLE, *à part.*

Un fort si glorieux ne m'est point réservé!

ULYSSE, *bas à Arcade.*

Elle parle.

ARCADE, *bas.*

Il paroît, Seigneur, qu'elle se trouble.

ULYSSE, *regardant une autre Statue.*

Mon admiration à chaque pas redouble.

Un spectacle nouveau se présente à mes yeux.

Je ne me trompe point. Que vois-je, justes Dieux!

Sous des habits de fille Alcide aux pieds d'Omphale!

Affreux égarement! servitude fatale!

L'Ouvrier devoit-il profaner son ciseau

A nous représenter, dans ce rare morceau,

Le monstrueux excès d'un amour déplorable?

ACHILLE, *à part.*

De quelle honte, hélas! ce reproche m'accable!

Est-il un trouble égal à celui que je sens?

ULYSSE, *bas à Arcade.*

Vois-tu quelle fureur s'empare de ses sens?

ACHILLE, *à part.*

Je meurs d'impatience, & c'est trop me contraindre.

Je prétends lui parler.

ULYSSE, *bas à Arcade.*

Il n'est plus tems de feindre.

Il faut que je l'aborde.

ARCADE.

On entre, c'est le Roi.

ULYSSE.

Sans lui, c'en étoit fait.

ACHILLE, *sortant.*

Tout s'arme contre moi.

ULYSSE, *bas à Arcade.*

Va chercher mes présens, & tâche, avec adresse,

Qu'Eucharis en ces lieux rentre avec la Princesse.

SCENE IV.

S C E N E I V.

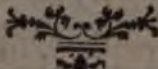
LYCOMÉDE, ULYSSE.

LYCOMÉDE.

MES ordres sont donnés, Seigneur, & mes soldats
Seront prêts dès ce jour à marcher sur vos pas.
Dieux ! avec quelle ardeur & quels transports de joie
Leur cœur impatient vole aux rives de Troie !
Fatigués d'un repos, qui les eût consumés,
Il sembloit, à les voir tout à coup ranimés,
Que, dans la gloire offerte à leur ame ravie,
Avec la liberté je leur rendois la vie.

U L Y S S E.

Vous m'enchantez, Seigneur. Quels succès éclatans
Ne nous promettent pas de pareils combattans !
D'un si puissant secours la flatteuse assurance,
De nos Princes charmés va combler l'espérance ;
Et bientôt tous les Grecs apprendront par ma voix,
De quel zèle est ému le plus grand de leurs Rois.
Lorsque dans Iliou quelque rapport fidele
Ira de leur départ annoncer la nouvelle,
Le fier Hector, déchu de sa vaine fureur,
Pâlira d'épouvante, & frémira d'horreur ;
Et Paris, détestant sa flamme illégitime,
Trouvera dans son cœur la peine de son crime.
Mais la Princesse vient.



SCENE V.

LYCOMEDE , ACHILLE , *une lyre à la main* , ULYSSE , DÉIDAMIE ,
Suite d'ULYSSE *apportant les présens sur une table.*

LYCOMEDE.

QU'EST-CE donc que je voi ?
Qui sont ces Étrangers ?

ULYSSE.

Seigneur , ils sont à moi.
Ils viennent à vos pieds offrir , suivant l'usage ,
De ma reconnoissance un foible témoignage.
C'est le prix que je dois à l'hospitalité.

LYCOMEDE.

Vous poussez à l'excès la générosité.

ACHILLE , *à part* , *appercevant des armes parmi les présens.*

Dieux ! que vois-je ?

ULYSSE , *à Lycomedes.*

Acceptez ces gages de mon zele.

LYCOMEDE.

Jamais Tyr n'a produit une pourpre plus belle.

DÉIDAMIE.

Ces perles , ces rubis surpassent à mes yeux
Tout ce que l'Orient a de plus précieux.

ACHILLE , *mettant sa lyre sur la table , pour examiner les armes.*

Non , l'époux de Vénus , dans ses forges brûlantes ,
Ne fabriqua jamais des armes si brillantes.

DÉÏDAMIE.

Eucharis , arrêtez. Où vous égarez-vous ?
Votre sexe se doit à des objets plus doux.
Reprenez votre lyre , & , pour charmer Ulysse ,
Qu'à ses sons votre voix en ce moment s'unisse.

ACHILLE.

Madame....

DÉÏDAMIE.

Obéissez.

ACHILLE , *à part.*

Quel plaisir singulier

La cruelle toujours prend à m'humilier !
Mais non , fortions plutôt. (*Il sort.*)

SCENE VI.

LYCOMÈDE , ULYSSE , DÉÏDAMIE ,
Suite d'ULYSSE , ARCADE ,

qui survient.

LYCOMÈDE , *à Déïdamie.*

CETTE fille est altière.

DÉÏDAMIE.

Il est vrai.

ULYSSE , *à part.*

Que sa fuite & sa démarche est fière !

(*On entend un grand bruit derrière le Théâtre.*)

DÉÏDAMIE.

Qu'entends-je ?

D.

D O R I S.

Juste ciel !

L Y C O M E D E.

Quel est ce bruit affreux ?

U L Y S S E , *à part.*

Eucharis est sortie. O succès malheureux !
Comment faire ?

A R C A D E , *à Ulysse.*

Ah ! Seigneur , courez en diligence
Des Soldats de Paros arrêter l'insolence.

U L Y S S E.

Qu'ont-ils donc fait ?

A R C A D E.

Il vient , sur leurs communs travaux ,
De naître une querelle entr'eux & ceux d'Andros.
Ils sont aux mains.

U L Y S S E , *à Lycomedes.*

Pardon. Je vais de ces rebelles
Réprimer & punir les fureurs criminelles.

L Y C O M E D E.

Non ; demeurez. J'y cours. De si braves soldats,
Seigneur , ne seront point punis dans mes États.
Il faut à mon aspect que ce tumulte cesse.
Laissez-m'en tout le soin. Et vous, rentrez, Princesse.

U L Y S S E , *à Arcade.*

Allons joindre Eucharis. Le tems est cher ; courons...
Mais attends ; quelqu'un vient. C'est elle ; demeurons.

SCENE VII.

ACHILLE, ULYSSE, ARCADE.

ACHILLE, *sans le voir.*

QUEL est l'étrange bruit dont ces lieux retentissent ?

(Le bruit recommence.)

Où suis-je ? sur mon front mes cheveux se hérissent.
Une sombre vapeur , un nuage odieux
S'écarte , se dissipe , & fuit loin de mes yeux.
Quel transport me saisit ? Quel rayon de lumière
Allume dans mon ame une fureur guerrière ?
De la Gloire en mon cœur j'entends les justes cris.
Combattons , combattons.

ULYSSE, *au fond du Théâtre à Arcade.*

Vois-tu cette Eucharis ?

ACHILLE, *prenant la lyre.*

Mais... O de mon amour appanage servile !
Une lyre , grands Dieux ! est l'armure d'Achille !
Non ; un heureux destin , dont je subis la loi ,
M'offre la seule ici qui soit digne de moi.
Va , fuis , vil instrument.

(Il jette la lyre à terre.)

De ton poids que j'abhorre ,
Tu ne chargeras plus un bras qu'il déshonore.

(Il met le bouclier à son bras.)

Puisse ce bouclier réparer cet affront.

D ;

(Il se met le casque sur la tête.)

Que ce casque brillant éclate sur mon front.

(Il prend l'épée & la tire.)

Que ce fer dans ma main désormais étincelle.
Ah ! je me reconnois à cette ardeur nouvelle.
Que ne puis-je , en l'état où le Sort m'a remis ,
Combattre en ce moment contre mille ennemis ?
De quels coups ma valeur , à ma patrie utile.....

U L Y S S E , à Achille.

Qui feroit ce Guerrier , s'il n'étoit pas Achille ?

A C H I L L E.

Que dites-vous ? O ciel ! Ulysse dans ces lieux !

U L Y S S E.

O magnanime Achille ! O digne fils des Dieux ,
Et de tant de Héros , dont vous suivez la trace !
Souffrez qu'avec transport Ulysse vous embrasse.
Il n'est plus tems , Seigneur , de vouloir m'échapper ;
Et vous ne pouvez plus démentir & tromper
Vos destins éclatans , que les Dieux nous révelent ,
Ni l'espoir & les vœux des Grecs qui vous appellent.
Le redoutable Hector doit tomber sous vos coups.
Le superbe Ilion doit expirer sous vous.
Telle est la haute gloire , & tels sont les miracles
Qu'à la valeur d'Achille annoncent nos Oracles.
Justifiez le ciel. Cessez de résister
A l'éclat des honneurs où vous devez monter.
Donnez un libre cours à ce bouillant courage ,
Que vous inspire un cœur peint sur votre visage.
N'en doutez point ; je vois vos frivoles efforts ,
Pour cacher à mes yeux de si nobles transports.

Venez , je vous conduis au sein de la Victoire.
Et je vais vous ouvrir le chemin de la Gloire.
Tout Ilion déjà d'épouvante est glacé ,
Au bruit de votre nom , qui vous a devancé.
Suivez-moi. Votre main, que les Dieux ont choisie,
Est l'appui de l'Europe , & l'effroi de l'Asie.
Tous les Grecs sont armés , & vous attendent tous ,
Pour partir, pour combattre & pour vaincre avec vous.

A C H I L L E.

Oui , ne retardons plus cette illustre conquête.
Allons, conduisez-moi.... Mais , ciel!

U L Y S S E.

Qui vous arrête ?

A C H I L L E.

La Princesse.

U L Y S S E.

L'amour !

A C H I L L E.

Ah ! ce n'est pas le mien :

J'entriomphe aujourd'hui, Seigneur ; mais c'est le sien.
Ma fuite (à ce revers devoit-elle s'attendre ?)
Va donc être le prix de l'ardeur la plus tendre ?

U L Y S S E.

Ce prix augmentera , Prince , à votre retour ,
Comme votre départ accroîtra son amour ;
Et vainqueur d'Ilion vous reviendrez fidele ,
Plus amoureux encore , & bien plus digne d'elle.

A C H I L L E.

Et cependant livrée aux plus vives douleurs ,
Dans un gouffre d'ennuis , dans un torrent de pleurs ,
Elle consumera sa vie infortunée ,
Qui , pour comble d'horreur , à la fin terminée ,

Me laissera couvert de l'opprobre odieux
D'en avoir seul tranché le cours si précieux.

U L Y S S E.

Quoi! tandis que le bruit & le feu de la guerre
Troublent de toutes parts & ravagent la terre,
Vous pourriez demeurer enfermé dans Scyros,
Et sans honte languir dans un honteux repos!
Si votre ame, Seigneur, ne peut être attendrie
Par cet amour sacré qu'exige la patrie,
S'il se peut que, rebelle aux volontés des Dieux,
Vous dédaigniez la gloire acquise à vos ayeux,
Du moins envisagez l'honneur de votre race,
Que de votre infamie aviliroit la trace.
Jusques sur nos neveux étendez vos regards.
Ils diront: Diomede, au milieu des hazards,
Dont ses vains ennemis furent toujours la proie,
Furieux renversa les murailles de Troie.
Dans des ruisseaux de sang Mérion la plongeait.
Par les mains de Teucer le feu la ravageait.
Vainqueur d'Hector, Ajax chez les morts fit descendre

Priam déjà tombé d'un trône mis en cendre.
Et que faisoit Achille? Achille humilié,
Sous des habits de fille, à des filles lié,
Loin de tant de Héros, sur un triste rivage,
Dormoit, enseveli dans un lâche esclavage.
Le bruit impétueux des armes, des combats,
Retentissoit par-tout, & ne l'éveilloit pas.
Ah! ne permettez point qu'une vie indolente
Vous attire jamais cette injure sanglante,
Et qu'elle déshonore avec vous vos ayeux,
Vos descendans, les Grecs, la patrie & les Dieux.

A C H I L L E.

Ah ciel!... Honteux liens de mon foible courage,
Indignes ornemens, dont l'aspect seul m'outrage,

Habits qui méritiez si peu de me couvrir ,
Comment jusqu'à présent ai-je pu vous souffrir ?
Venez , & qu'à vos yeux revêtu de ces armes ,
Du sort qui m'aveugloit je chasse tous les charmes.

U L Y S S E.

Allons , suivez-moi , Prince. (*A part.*) O succès glorieux !

SCENE VIII.

ACHILLE, ULYSSE, NÉARQUE,
ARCADE.

N É A R Q U E.

EUCHARIS , quel est donc ce transport furieux ?

A C H I L L E.

Malheureux ! que jamais , si mon honneur te touche ,
Ce nom injurieux ne sorte de ta bouche.
Prends garde que jamais de ma fatale erreur
Ta voix à mon esprit ne rappelle l'horreur.

La suite d'Ulyssé remporte la table.

N É A R Q U E.

Juste ciel ! vous partez , Seigneur , & la Princesse....

A C H I L L E.

Va , dis-lui...

N É A R Q U E.

Quoi , Seigneur ?

A C H I L L E.

Pour calmer sa tristesse ,

D ,

Dis-lui que je la plains autant & plus que moi ;
Dis-lui qu'elle me garde & son cœur & sa foi ;
Dis-lui que je voudrois vivre & mourir pour elle ;
Que je pars amoureux , & reviendrai fidele.

S C E N E I X.

NÉARQUE.

IL me quitte ! Quel coup ! Dans quel abyme affreux
Me plonge en un moment le Destin rigoureux !
S'il part , qu'opposerai-je aux fureurs de sa mere ?
Qui me garantira des traits de sa colere ?
Dieux ! faut-il que mes soins, mon zele & votre appui,
Ne servent en ce jour qu'à me perdre avec lui ?
Mais que vois-je ?



SCENE X.

DÉIDAMIE, NÉARQUE.

DÉIDAMIE.

NÉARQUE, où trouverai-je Achille ?

NÉARQUE.

O vaine impatience ! O tendresse inutile !

DÉIDAMIE.

Néarque !

NÉARQUE.

C'en est fait. Le ciel est contre nous.

Il n'est plus de bonheur, ni d'Achille pour vous.

Il part.

DÉIDAMIE.

Achille part ! Dieux ! Achille, qui m'aime,
Pourroit.... Vous me trompez ; vous vous trompez
vous-même.

NÉARQUE.

Plût au ciel qu'il fût vrai ! Mais j'en suis trop instruit.
Achille est découvert. Ulysse l'a séduit.
Il vous l'enleve.

DÉIDAMIE.

Ulysse, impitoyable Ulysse !

O Ulysse aveugle, ta fureur t'arme pour mon supplice ?

L'enfer t'a conduit sur ce bord,

à repos, & me donner la mort ?

Malheureuse ! je sens que tout mon corps frissonne.
Achille me trahit ! Achille m'abandonne !
Mais tandis que , livrée à mes premiers tourmens ,
Mon désespoir s'exhale en vains gémissemens ,
Peut-être en ce moment le perfide s'embarque.
Il faut le retenir. Allons , courons , Néarque.
Contre cet infidele unissons nos efforts.
Favorisez mes vœux , secondez mes transports.
S'il part , si je ne puis l'arrêter davantage ,
Du moins , il me verra mourir sur le rivage.

Fin du quatrieme Acte.



A C T E V.

SCENE PREMIERE.

ACHILLE, *en habit de Guerrier*, ULYSSE.

U L Y S S E.

OUI, Prince, enfin mes yeux, trop long-tems démentis,

Reconnoissent Achille & le fils de Thétis.

Vous dégradiez en vous, par une erreur extrême,
Le Héros, le Guerrier, le Prince, l'Homme même:
Mais dans l'heureux vainqueur des charmes de Scyros,

Je vois un Homme, un Prince, un Guerrier, un Héros.

A C H I L L E.

Un si grand changement, Seigneur, est votre ouvrage.

Vous avez garanti ma vertu du naufrage.

Mes yeux étoient fermés. C'est par vous que je voi.

Vous me rendez au jour, à mon honneur, à moi.

Mais ainsi qu'un captif, dont une loi foudaine

Vient d'ouvrir la prison & de briser la chaîne,

Je doute encore; au point où je suis transporté,

Et de ma délivrance, & de ma liberté.

Les traits de la lumière éblouissent ma vûe;

J'entends encor le bruit de ma chaîne rompue;

Et de mes longs tourmens mon esprit occupé,

Gémit encor des maux dont je suis échappé

U L Y S S E.

Arcade ne vient point. Quel obstacle l'arrête?

ACHILLE.

Sont-ce-là nos vaisseaux ?

ULYSSE.

Oui, Prince, on les apprête,
Et les troupes du Roi bientôt vont les monter.
Quelle gloire pour eux de pouvoir vous porter !
Non, le vaisseau d'Argos, conduisant en Colchide
Jafon, accompagné de Lyncée & d'Alcide,
Et tant d'autres Guerriers, ou Rois, ou demi-Dieux,
Ne fut pas honoré d'un sort plus glorieux.

ACHILLE.

Que ces eaux, dont le bruit ici se fait entendre,
Ne sont-elles les eaux du Xanthe, ou du Scamandre ?
C'est-là, que m'illustrant par de nobles fureurs,
Je veux aux yeux des Grecs expier mes erreurs ;
Et dans leurs cœurs remplis de l'éclat de ma gloire,
De mon ignominie effacer la mémoire.
C'est-là, que dans le sang des mourans & des morts,
J'irai laver ma honte & perdre mes remords.

ULYSSE.

O transports ! ô regrets ! ô vœux dignes d'Achille !
La Grece, des Guerriers la patrie & l'asyle,
Pouvoit-elle se voir enlever son Héros ?
Le ciel l'avoit-il fait pour habiter Scyros ?
O mere trop timide ! une infâme mollesse
Devoit-elle flétrir le fils d'une Déesse ?



SCENE II.

ACHILLE , ULYSSE , ARCADE.

ARCADE , à Ulyffe.

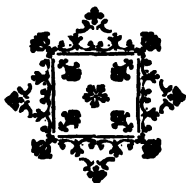
SEIGNEUR , pour le départ j'ai les ordres du Roi.

ACHILLE.

Hé bien ! qu'attendons nous ? Partons.

ULYSSE.

Oui , suivez-moi.
Déjà de mon vaisseau la voile est toute prête ;
Ne perdons point de tems.



SCENE III.

ACHILLE, ULYSSE, DÉIDAMIE,
ARCADE, DORIS.

DÉIDAMIE.

ARRÊTE, Achille, arrête.

ULYSSE.

Quel fatal contretems ! quel assaut dangereux !
Pour la gloire & l'amour le combat est affreux.

DÉIDAMIE.

Il est donc vrai qu'Achille à partir se prépare !
Il me fuit, & ce jour pour jamais nous sépare !
Des conseils séducteurs, étouffant sa pitié,
Me livrent tout à coup à son inimitié.
L'ardeur qu'il ressentoit, & l'amour qu'il fit naître,
N'en ont fait qu'un ingrat, qu'un parjure, qu'un traître !

ACHILLE.

Non....

ULYSSE.

Vous êtes vaincu, si vous lui répondez.

ACHILLE.

Laissez-moi me défendre.

ULYSSE.

O ciel ! vous vous perdez.

ACHILLE.

Non, ma Princesse, non, (ma bouche vous le jure,)
Je ne suis point un traître, un ingrat, un parjure.
Le ciel, témoin du coup dont mon cœur a frémi,
N'a point dans votre amant armé votre ennemi.

Il est vrai , je vous quitte. Une gloire implacable
Me fait de cette absence un devoir qui m'accable.
Tous les Grecs ont sur moi daigné tourner les yeux.
L'ordre de mon départ est dicté par les Dieux.
Comptez sur mon retour. Bientôt vainqueur de Troie,
Plus digne encor de vous , plein d'amour & de joie,
Je reviens à Scyros terminer vos ennuis.
Si mon honneur vous touche....

U L Y S S E.

Achille !

A C H I L L E , à *Ulysse*.

Je vous suis.

(*A Déïdamie.*)

Si mon honneur vous touche & ma honte vous blesse,
Vous-même contre vous soutez ma foiblesse.
Dérobez à mes yeux vos funestes douleurs.
Sauvez-moi du péril de voir couler vos pleurs.
Approuvez mon triomphe , achevez ma victoire.
Soyez le prix , la source & le but de ma gloire ;
Et m'ouvrant la carrière où je m'en vais courir ,
Partagez les honneurs que je dois acquérir.

D É ï D A M I E.

Hé bien ! cherchez la gloire où votre ame se livre.
Mon amour & mes vœux entous lieux vont vous suivre.
Mais si vous exigez , si tel est mon devoir,
Que vivant pour vous seul , je vive sans vous voir ,
Afin qu'à cet arrêt ma raison s'accoutume ,
Daignez de votre fuite adoucir l'amertume.
Puis-je en être informée & la voir à la fois ?
Suspendez de ce coup la vitesse & le poids.
Différez d'un seul jour un départ qui me tue ,
S'il faut que cet instant vous dérobe à ma vûe ;
Et quittons-nous du moins plus sûrs après ce jour ,
Vous , Seigneur , de ma vie , & moi de votre amour.

ACHILLE, à Ulyffe.

Seigneur.....

U L Y S S E.

Je vous entends. Vous êtes libre , Achille.
Mais pour moi , tout me force à sortir de cette île.
Venez , ou je pars seul.

A C H I L L E.

A quelle extrémité
Me réduit sa tendresse , & votre cruauté !

D É I D A M I E.

Déterminez-vous, Prince. A quoi dois-je m'attendre ?

A C H I L L E.

Je voudrois rester, mais... vous venez de l'entendre.

U L Y S S E.

Quel est votre dessein ? Résolvez-vous , Seigneur.

A C H I L L E.

Je voudrois partir ; mais... vous voyez sa douleur.

U L Y S S E.

Il suffit. Puisqu'enfin l'instance est inutile ,
Je vous quitte , & je vais de la valeur d'Achille
En Aulide informer nos Rois & nos Héros.

A C H I L L E.

La valeur se perd-elle en un jour de repos ?

U L Y S S E.

Laissez-là la valeur , & mettez bas ces armes ;
Pour la jeune Eucharis elles n'ont point de charmes ;
Ce casque , ni ce fer ne lui conviennent pas :
Un bouclier fatigue & charge trop son bras.
Allons , puisque l'amour est maître de son ame ,
Qu'il reprenne sa lyre & ses habits de femme.

A C H I L L E.

A moi de tels habits ! ... Madame , c'est pour vous
Qu'il porte à mon honneur de si sensibles coups.

U L Y S S E.

Que vous fert d'éprouver une honte stérile ?

A C H I L L E.

Hé bien ! forttez d'erreur , & connoissez Achille.
Partons.

D É I D A M I E.

C'en est donc fait , & vous m'abandonnez ?

A C H I L L E.

Je vais traîner ailleurs mes jours infortunés.
Je pars. Ainsi le veut une gloire ennemie.
Mais aimons-nous toujours. Adieu, Déïdamie.

(Il la quitte , & s'arrête.)

D É I D A M I E.

O crime ! O monstre affreux , que du séjour des morts
Mégere pour me perdre envoya sur ces bords !
Va , fuis ; tu te pourras soustraire à ma présence ;
Mais ne crois pas des Dieux éviter la vengeance.
Si le ciel , irrité des maux que tu me fais ,
Protège l'innocence & punit les forfaits ,
Déjà , tristes jouets des vents qui les agitent ,
Pour briser ton vaisseau les flots se précipitent ;
Déjà pour t'engloutir leurs gouffres sont ouverts ,
Déjà la foudre brûle & gronde dans les airs....
Mais où va s'égarer ma douleur insensée ?
Excuse la fureur d'une amante offensée.
Et vous , loin de répondre à mon emportement ,
Daignez, grands Dieux ! daignez épargner mon amant.
Si quelque peine , hélas ! peut expier son crime ;
S'il doit être puni , prenez moi pour victime.
Quel fruit à me venger me produiroient vos soins ?
Quand vous le puniriez , je n'en mourrois pas moins...
Vous m'exaucez. Je sens que mes genoux fléchissent.
D'une secrète horreur tous mes membres frémissent.

Une invifible main vient terminer mon fort ;
Et mes yeux font couverts des ombres de la mort.
(Elle s'évanouit dans les bras de Doris.)

ACHILLE.

Ah! Madame!

ULYSSE.

Cédons. Mais fans perdre courage,
Par quelque autre moyen achevons notre ouvrage.
(Il fort.)

SCENE IV.

ACHILLE, DÉÏDAMIE, DORIS.

ACHILLE.

ELLE expire !.... Quel eft l'état où je la voi !
Ociel !... Ouvrez les yeux, Princesse , écoutez-moi.
Achille eft près de vous , Achille vous appelle.

DÉÏDAMIE.

C'eft vous , hélas !

ACHILLE.

Calmez votre douleur mortelle.
Reprenez vos efprits , étouffez vos foupirs.
Achille plein d'amour fe rend à vos defirs.

DÉÏDAMIE.

Ah ! barbare , veux-tu par un lâche menfonge
Insulter aux douleurs où ta fuite me plonge ?
Cefse de feindre , traître , & ne balance plus.
C'eft à moi de fixer tes vœux irréfolus.
Lorsque ta cruauté , dont la longueur me laffe ,
D'un feul jour de délai me refuse la grace ;
Quand tu crois que c'eft trop pour moi que d'un feul
jour ,

La gloire dans ton cœur l'emporte sur l'amour.
Suis-la ; n'affecte plus de combattre ses charmes ;
Cours lui sacrifier ma tendresse & mes larmes.
Et pour mieux accomplir ton horrible dessein ,
Prends ce fer ; que ton bras le plonge dans mon sein.
Mérite les faveurs & le choix de la Grece ,
En y rentrant couvert du sang de ta Maitresse.
Dégage ton amour , en éteignant le mien.
Frappe , perce ce cœur qu'a dédaigné le tien.
Heureuse de pouvoir , à tes vœux asservie ,
Te prouver ma tendresse , en te donnant ma vie ,
Et de finir des jours , que je gardois pour toi ,
Par les coups d'une main qui ne peut être à moi !

A C H I L L E.

Vous mourir ! Ah ! s'il faut nous perdre l'un & l'autre ,
Par ma perte , du moins , je préviendrai la vôtre.
Oui , puisque vous voulez qu'un amour suborneur
Dégrade un rang auguste où doit régner l'honneur ,
Et ternisse l'éclat de ces vertus si cheres ,
Qu'en nous avec leur sang répandirent nos peres ,
J'obéis ; à vos loix Achille se soumet.
Je renonce aux honneurs , que le ciel me promet.
Mais aussi , pour laver une tache si noire ,
Et sauver , s'il se peut , le débris de ma gloire ,
Ulyse , en me quittant , recevra pour adieux
Tout mon sang , que ma main va verser à vos yeux ;
Et je satisferai , dans l'ardeur qui me presse ,
Ma gloire , mon amour , & les Dieux & la Grece.



SCENE DERNIERE.

LYCOMEDÉ , ACHILLE , ULYSSE ,
DÉIDAMIE , NÉARQUE , DORIS.

LYCOMEDÉ.

AH ! que viens-je d'entendre ? Achille dans ces
lieux ,
Sous le nom d'Eucharis , se cachoit à mes yeux !

ULYSSE.

Oui, voilà ce Guerrier , que les Mortels attendent,
Et qu'Ulysse, les Grecs, & les Dieux vous demandent ;
La Victoire avec nous doit marcher sur ses pas ,
Et la chute de Troie est promise à son bras.
Tremblante pour ses jours , Thétis loin de l'orage ,
Avoit dans votre cœur enchainé son courage ,
Sûre que les attraits d'une illustre Beauté
Ajouteroient encore à sa captivité.
Achille aime en effet. Hé ! quelle ame endurcie
Auroit pu résister , près de Déïdamie ,
Aux droits qu'a sur le cœur d'un Mortel enchanté
La vertu la plus pure , unie à la beauté ?

LYCOMEDÉ.

O ciel ! ... (*A Déïdamie.*) L'aimeriez-vous ?

DÉIDAMIE.

Par ces pieds que j'embrasse ,
Mon pere , pardonnez...

LYCOMEDÉ.

Levez-vous. Quelle audace !
Ils s'aiment ! ... Par ce coup mon esprit abattu....
Qui peut justifier de tels feux ?

ACHILLE.

Sa vertu.

Elle seule a fait naître une ardeur aussi pure :
C'est l'appui de la foi qu'aujourd'hui je lui jure ;
Et ce tendre intérêt est si cher à mes yeux ,
Qu'en sa faveur je vais désobéir aux Dieux.
(*A Ulysse.*) Je ne pars point , Seigneur , si le Roi
qui l'offense ,
N'approuve notre amour , dont je prends la défense ;
Et par notre hyménée , assurant mon bonheur ,
Ne répare l'affront qu'il fait à son honneur.

ULYSSE.

Il faut lui pardonner un courroux légitime ,
Seigneur. Il perdrait tout , s'il perdait votre estime.
Il la mérite , & veut la mériter toujours.
S'ils ont à vos regards dérobé leurs amours ,
La sûreté d'Achille exigeoit ce mystère :
Thétis , qui le cacheoit , l'obligeoit à se taire.
J'ai su le découvrir , & les Grecs incertains
Ont commis à ma foi les ordres des Destins.
Ne l'arrêtez donc plus. Que tout obstacle cesse ,
Et qu'il parte , assuré du cœur de la Princesse ;
Pour revenir bientôt , sous ses aimables loix ,
Recueillir dans ses bras le prix de ses exploits.

LYCOMÈDE.

Je ne prétends point rompre un départ nécessaire ;
Mais j'offensois Achille , & dois le satisfaire.
Qu'il obéisse aux Dieux. Qu'au milieu des combats
Il coure soutenir l'honneur de nos États ;
Et puisqu'il doit unir son sang à ma famille ,
Qu'il parte de ces lieux digne époux de ma fille.
Qu'après le cours brillant de ses travaux guerriers ,
Il revienne en ma Cour déposer ses lauriers.

Qu'Achille se partage , & qu'il soit de la terre
L'amour pendant la paix , l'effroi pendant la guerre.

A C H I L L E.

Vous me comblez de joie & d'honneur à la fois.

D É I D A M I E.

Quel bonheur de vous voir justifier mon choix !

U L Y S S E.

Mes vœux sont satisfaits. A ce noble hyménée ,
De la Grece à jamais la gloire est enchainée.

L Y C O M E D E.

Venez , Prince , venez au pied de nos autels
Rendre les Dieux témoins de ces nœuds immortels.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

ALCIBIADE

C O M E D I E

En trois Actes,



ACTEURS.

ALCIBIADE, Seigneur Athenien.

SOCRATE, Philosophe.

MIRTO, femme de Socrate.

AGLAUNICE, Astrologue.

TIMANDRE, jeune Phrigitienne.

CEPHISE, confidente de Timandre.

AMICLES, confident d'Alcibiade.

ESCLAVES.

*La Scene est dans un Bois près
d'Athenes.*



ALCIBIADE

COMEDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SOCRATE, AGLAUNICE.

SOCRATE.



PROCHEZ, Aglaunice, & parlons
sans témoins,

J'ai confié Timandre à vos généreux
soins,

De nos instructions je vois qu'elle
profite ;

Et ne puis trop louer votre sage conduite.

Mais, quoique son cœur soit nourri dans la

(vertu,
Le mien, je l'avourai, de crainte est combattu,

A ij

ALCIBIADE,

Aux nobles sentimens nous formons la jeunesse :
 Mais la beauté s'accroît autant que la sagesse :
 Et ce qu'elle a d'appas & de perfections ,
 Jette dans mon esprit mille appréhensions.
 Je crains que tôt ou tard nos jeunes gens habiles
 A trouver dans les cœurs des passages faciles ,
 Venant à découvrir cet objet plein d'attraits ,
 Ne se sentent frapper de redoutables traits ;
 Et que l'amour enfin , par des ruses secrètes ,
 Ne viennent renverser ici tous nos préceptes.

AGLAUNICE.

Timandre à la vertu met son attachement ,
 Et vous vous allarmez , Socrate, vainement ;
 D'ailleurs , ce séjour-ci , quoique près de la
 (Ville ,
 Offre plutôt aux yeux un desert qu'un azile ;
 Il n'est , vous le sçavez , que par nous fre-
 (quenté :
 Nul mortel d'y venir ne peut être tenté :
 On n'en sçauroit trouver qu'avec peine l'entrée ,
 Et Timandre long-tems y peut être ignorée.
 Mais de grace , Socrate , accordez à mes vœux ,
 Touchant cette beauté , de sinceres vœux :
 Quelle est-elle ? Et pourquoi vos soins pour son
 (enfance ?
 Je pourrois cependant en avoir connoissance ;
 Et par l'Astrologie , il me seroit aisé.

SOCRATE.

Ah ! laissons-là votre art , j'y suis trop opposé ,
 Et s'il faut la-dessus parler avec franchise ,
 C'est en vous , croyez-moi , ce que le moins je
 (prise,

AGLAUNICE.

Quoi ! vous ne croyez point. . . .

SOCRATE.

Je crois parfaitement
Que tout cela n'est bon que pour l'amusement ;
Je sçai jusqu'où cet art , entre nous , peut s'étendre ;
Mais laissons ce discours. Revenons à Timandre ;
Et sçachez les motifs des soins que j'en ai pris.
Elle est fille de l'un de mes plus chers amis :
Il étoit de Phrigie ; & pour moi sa tendresse
Lui fit quitter ce lieu pour s'établir en Grèce :
La Parque un peu trop tôt disposa de son sort.
Il me dit , m'embrassant , une heure avant sa mort ,
„ En vos mains , cher ami , je dépose ma fille ,
„ Unique reste , hélas ! de toute ma famille ;
„ Et puisque du destin je vais subir la loi ,
„ Donnez-lui l'amitié que vous aviez pour moi.
Il mourut. Jugez donc si Timandre m'est chere ,
Et si je ne dois pas lui tenir lieu de pere.
Pour la soustraire mieux aux regards des humains ,
Et l'instruire aux vertus , je l'ai mise en vos mains ,
La garde de Timandre , au centre d'une Ville ,
Où regnent les plaisirs , étoit trop difficile ;
Je n'étois occupé que du pénible emploi
De la cacher à ceux qui s'assembloient chez moi :
Avec eux fort souvent , il falloit me contraindre :
Tous Disciples enfin me donnoient lieu de craindre ;
Mais sçachez plus encor. De ma femme toujours
J'essuyois à regret mille fâcheux discours.
Jalouse sans raison de la jeune Timandre ,
Sur elle sa fureur étoit prête à s'étendre ;

A iij

6 ALCIBIADE,

C'est un petit esprit, soupçonneux, inquiet,
Et qui cent fois le jour s'irrite sans sujet.
Mais enfin là-dessus c'est assez vous en dire,
A présent que Timandre est chez vous, je res-
(pire.

Je veux que le sçavoir fasse ses seuls plaisirs,
Qu'il soit uniquement le but de ses desirs;
Et qu'ignorant enfin toutes passions vaines,
Elle ne tienne rien de nos Athéniennes.

AGLAUNICE.

Vous pouvez là-dessus avoir l'esprit en paix,
Tout ira, je vous jure, au gré de vos sou-
(hairs;
Je me le persuade, ou du moins je l'espère,
J'ai mis près de Timandre une Esclave étrangère,
Dont l'esprit me paroît naturel & sans art;
Ainsi, nous n'avons rien à craindre de sa part.

SOCRATE.

Vous avez fort bien fait. Une compagne ha-
(bile,
D'une fille souvent rend la garde inutile.

AGLAUNICE.

Sans cesse je m'applique à lui vanter le prix
De vos sages leçons, de vos doctes écrits;
Elle en fait tous les jours devant moi la lecture.

SOCRATE.

Les soins que vous prenez me charment, je vous
(jure,

COMEDIE

7

AGLAUNICE.

Puis , pour nous recréer en ces champêtres lieux ,
 Nous raisonnons un peu sur le Globe des Cieux :
 Nos observations devant elle sont faites ,
 Nous regardons le cours des Astres , des Planetes ;
 Et leurs divers aspects , leurs révolutions ,
 Font presque tous les soirs nos récréations.
 J'admire son esprit & comme elle raisonne.

SOCRATE.

Vous ne me direz rien là-dessus qui m'étonne ,
 Dès ses plus jeunes ans j'ai toujours auguré. . . .

Apperçevant Amicles:

Quel dessein fait venir en ce lieu retiré ?

AGLAUNICE.

C'est quelque voyageur qui ne sçait pas la route ,
 Et qui dans la Forêt s'est égaré sans doute.

SOCRATE.

Il pourroit me connoître. Evitons ce hazard ,
 Et cherchons à finir l'entretien autre part.

SCENE II.

AMICLES *seul.*

MA foi , c'est se donner une inutile peine ,
 Je ne découvre rien , & ma recherche est
 vaine.

A *iii*j.

8 ALCIBIADE,

Alcibiade est fou , je n'en puis plus douter :
Dans quel entêtement je le vois persister !
Il veut qu'une Timandre , en beauté magnifique ,
Habite absolument dans ce séjour rustique :
Il prétend que Socrate est fort mystérieux ,
Que c'est lui qui retient cette belle en ces lieux.
D'une jeune beauté ceci n'est point l'asile ;
Et ce seroit plutôt l'Antre d'une Sybille.
Il n'en démordra point , je connois son humeur :
Dans l'espoir de brûler d'une nouvelle ardeur ,
Quelque soit une belle , en un mot brune ou
(blonde ,
Il iroit , pour la voir , jusques au bout du Monde.
Le prêcher là-dessus , ne serviroit de rien.
Ma morale le choque , il ne la prend pas bien ,
D'autres Docteurs que moi ne pourroient le sou-
(mettre.
A ses bouillants transports il ose tout permettre :
Et parce qu'il est jeune , & né pour commander ,
Ce n'est qu'à ses desirs qu'il croit qu'il faut céder.
Lui , dans cette forêt , au gré de son caprice ,
Va , court , cherche , revient , & fait de l'exercice.
Pour moi , je suis trop las ; & je vais dans ce Bois
Reposer

ALCIBIADE , *derrière le Théâtre.*

Amicles !

AMICLES.

J'entens , je crois , sa voix ?

COMÉDIE.

9

SCÈNE III.

ALCIBIADE, AMICLES.

ALCIBIADE.

TU m'as inquiété. Dans ces lieux solitaires
Je t'ai crû sous la dent des Loups, ou des
Panthères.

AMICLES.

A cet air effrayé, que vous me faites voir,
Je conçois quel étoit tout votre désespoir.
Hé bien, Seigneur, vos soins pour découvrir Ti-
(mandre,
Me semblent superflus.

ALCIBIADE.

Je n'y puis rien comprendre.

AMICLES.

Ah ! si j'osois parler, je vous répondrois bien,
Que c'est à vos desirs où l'on ne comprend rien.
Quoi, vous vous embrasez d'abord pour une belle,
Sur un simple recit que l'on vous a fait d'elle ;
Je ne vous conçois point.

ALCIBIADE.

Je n'ai jusqu'à ce jour
Senti pour cet objet aucun trait de l'amour.

A V.

10

ALCIBIADE,

Mon ame n'en est pas à ce point possédée ;
Sans séduire mes sens , il flatte mon idée.
Je cherche à contenter un desir curieux :
Je veux , si je le puis , satisfaire mes yeux ,
Me moquer de Socrate , & de cette sagesse ,
Que notre homme aujourd'hui dans Athenes pro-
(fesse ,
Et me venger un peu de ses sévérités ,
Dont il vient si souvent barrer mes volontés.

AMICLÉS.

Vous pouvez vous tromper dans l'espoir qui vous
(flatte.
Il n'est qu'une laidron qui puisse aimer Socrate.
Mais ce qui me surprend , pour parler sans dé-
(tour ,
C'est de vous voir chercher de champêtres amours
Et que , pour satisfaire à des chimères vaines ,
Vous quitiez aujourd'hui les premières d'Athenes.

ALCIBIADE.

Mon cœur au même objet ne peut être arrêté.

AMICLÉS.

Oh ! je vois bien qu'il est pour la variété.

ALCIBIADE.

D'ailleurs , regarde-t on le rang dans une belle ?
C'est la beauté qui frappe , & l'on fait tout pour
(elle.
L'amour dans les douceurs de sa félicité ,
N'a pas besoin du rang , ni de la dignité.

COMEDIE.

IF

Qu'un bel objet soit né dans le plus simple étage,
Il est charmant, il plaît. En faut-il davantage ?
Je puis te dire encor, pour m'ouvrir mieux à toi,
Qu'il n'est point de plaisir plus charmant, selon
(moi,
Que celui d'exciter dans un cœur jeune & tendre,
Ces premiers mouvemens, qu'il ne sçauroit com-
(prendre.
Ces desordres secrets, ces desirs inconnus,
Par la crainte chassés, par l'amour retenus,
Et qui font attaquer avec plus de puissance
Toute cette pudeur que donne l'innocence.

AMICLES.

Mais pour en revenir à tous vos changemens,
Quelle est votre raison ? Car ces beaux argu-
(mens,
Sur lesquels votre esprit s'évertue & décide,
Ne vous ôteront point le titre de perfide.

ALCIBIADE.

Non, je ne le suis point; & dans le fond du cœur
Je sens quelque remors, quand je change d'ar-
(deur.
Je blâme mes desirs, je condamne mon ame;
Je me veux souvent mal d'une nouvelle flamme;
Et si de belle en belle on me voit m'exer-
(cer,
C'est que toujours je cherche à pouvoir me fixer.

AMICLES.

Avec ces sentimens, & selon mon augure,
Vous chercherez encor long-tems, je vous assure.

Mais que va-t-on penser de votre éloignement ?

ALCIBIADE

Hors d'Athènes, dis-moi, ne puis-je être un mo-
(ment ?

Ne sçait-on pas que j'ai des maisons de plaisance,
Où je vais quelquefois ?

AMICLES.

Si l'on a connoissance

Qu'en tous ces endroits-là vous n'avez pas été,
Et qu'on vienne à sçavoir qu'en ces lieux arrêté,
Vous cherchez à brûler d'une nouvelle flamme,
Ce sera fait de vous ; & par plus d'une femme
Vous serez déchiré , pour prix d'un tel forfait :
Et moi peut-être aussi, sans leur avoir rien fait.

Regardant au fond du Théâtre.

Ah ! Seigneur

ALCIBIADE.

D'où lui vient cette frayeur extrême ?

AMICLES.

Au secours !

ALCIBIADE.

Que voit-il ? C'est Socrate lui-même.

AMICLES.

Je l'ai pris pour un Ours.

COMEDIE.

13

ALCIBIADE.

On ne peut à présent
Douter qu'il ne retienne ici l'objet charmant,
Dont il est si jaloux. Il est avec sa femme ?

AMICLES.

Oùi, vraiment, c'est Mirto.

ALCIBIADE.

On remarque en leur ame
De l'agitation. Que veut dire ceci ?

AMICLES.

Ma foi, je n'en sçai rien.

ALCIBIADE.

Pour en être éclairci,
Sous ce feuillage épais cachons-nous l'un & l'autre.



Ne pourrai-je parler sans être interrompu ?
Car jusques-à-présent , Mirto , je ne l'ai pu.

MIRTO.

Et que prétendez-vous ici me faire entendre ?

SOCRATE.

Que vous ne connoissiez Socrate , ni Timandre ;
Qu'il faut que vous sortiez de vos préventions ;
Qu'il n'est rien de plus pur que mes instructions ,
Mes préceptes

MIRTO.

Pourquoi , s'il vous plaît , tant l'instruire ?
N'en est-ce pas assez qu'elle sçache un peu lire ?
Il suffit de cela. Le reste n'est qu'abus :
Et vous ne devez pas lui montrer rien de plus.

SOCRATE.

Du plus rare sçavoir cette fille est capable :
Et connoissant en elle un esprit admirable ,
Personne sûrement ne peut que m'approuver ;
Quand j'applique mes soins à le bien cultiver.
Et ma conduite enfin

MIRTO.

La conduite est gentille !

SOCRATE.

Ne pouvez-vous jamais

MIRTO.

COMEDIE.

17

MIRTO:

Prendre soin d'une fille !
Cela vous convient bien.

SOCRATE.

Hé quoi ?

MIRTO.

L'endoctriner !

SOCRATE.

Fert bien. Je ne vois pas

MIRTO.

Et la moriger !

SOCRATE.

Quels discours ! je ne sçais

MIRTO.

La fureur me domine,
Une fille à seize ans sous votre discipline !

Oh ! j'étouffe , & ne puis supporter plus long-
(tems

L'excès injurieux de vos déportemens :

J'en ai , pour mon malheur , des preuves trop cer-
(taines ;

Et j'en vais de ce pas instruire tout Athènes.

B

SCENE V.

SOCRATE, *seul.*

QUEL malheur est le mien ! comment, dans
ce désert,
En dépit de mes soins, m'a-t-elle découvert ?
Ah que l'on est à plaindre avec semblable épouse !
Et quel supplice c'est qu'une femme jalouse !

SCENE VI.

SOCRATE, ALCIBIADE, AMICLES.

ALCIBIADE, à *Amicles.*

ELoigne-toi, je veux seul l'aborder.



SCENE VII.

SOCRATE, ALCIBIADE.

SOCRATE.

Alciade ici !

Ah, Dieux !

ALCIBIADE.

Quoi ! Socrate en ces lieux ?

SOCRATE.

Il n'est pas étonnant que pour ce lieu tranquille,
Vous me voyiez quitter le fracas de la Ville,
De la Philosophie occupé tous les jours,
Je viens l'entretenir dans ces sombres détours.
A tous les autres soins je préfère l'étude ;
Et rien n'y convient mieux qu'un peu de solitude ;
Mais vous, Seigneur, qui peut ici vous attirer ?
Aux fêtes, aux plaisirs, qui vous fait préférer ?

ALCIBIADE.

Je deviens Philosophe. Amoureux de l'étude,
Je venois, comme vous, chercher la solitude.
Ce que vous aimez tant, on peut aussi l'aimer.

SOCRATE.

De cette passion je ne puis-vous blâmer.

Bij

20 .

ALCIBIADE,

Elle est belle , il est vrai ; mais quoi qu'elle soit
(telle ,

Il ne vous convient pas de quitter tout pour elle.

Le rang que vous tenez , exige un autre soin.

Vous êtes né d'un sang , dont la Grece a besoin.

Loin d'aimer la retraite , & d'y trouver des char-
(mes ,

Vous ne devez songer qu'à la gloire des armes.

ALCIBIADE.

J'ai toujours approuvé vos conseils ; ils sont bons :

Mais pour donner ceux-ci , Socrate a ses raisons.

SOCRATE.

Comment ? que dites-vous ?

ALCIBIADE.

Ils sont bien en leur place.

SOCRATE.

Par mes conseils , Seigneur , qu'entendez-vous de
(grace ?

ALCIBIADE.

Que vous ne m'en avez jamais , dans nos pro-
(pos ,

Donné de plus sensé , ni de plus à propos :

Et votre ame , à ma gloire , est fort intéressée.

SOCRATE.

Je ne puis concevoir quelle est votre pensée.

COMEDIE.

25

ALCIBIADE.

Sans chercher de détours , ma foi , faites l'avou
Qu'Alcibiade , ici , vous inquiète un peu.

SOCRATE.

Je ne vous entens point.

ALCIBIADE.

Je vais me faire entendre ;
Et même ne dirai qu'un mot.

SOCRATE.

Et quel ?

ALCIBIADE.

Timandre ;

SOCRATE.

Ciel !

ALCIBIADE.

Vous êtes surpris de me voir si sçavant !

SOCRATE.

Prenez garde de faire un mauvais jugement.
Quelquefois on se trompe ; & souvent l'apparence.

ALCIBIADE.

D'un soin mystérieux , que voulez-vous qu'on pen-
(se)

Je vois votre naufrage ; & plaignant votre sort ;
C'est de lui que j'apprends à me tenir au port.

ALCIBIADE.

Je vous crois au-dessus des foiblesses humaines.
Il s'étoit répandu quelques bruits dans Athènes ;
Qui ternissoient un peu ce vertueux sçavoir ,
Qu'avec soin de tout temps vous nous avez fait
(voir.

J'ai voulu de ces bruits m'éclaircir par moi-même :
Et je vois à présent qu'une malice extrême ,
Pour vous calomnier , regne en bien des esprits.
Je rends justice au vôtre , & j'en connois le prix ;
Contre vos envieux je sçaurai vous défendre.

SOCRATE.

Seigneur, j'aurai beaucoup de graces à vous rendre ;

ALCIBIADE.

Je ne veux point troubler vos méditations ,
Et laisse un libre cours à vos réflexions.

SOCRATE.

J'aimerois à rester dans ces endroits rustiques ;
Mais je dois satisfaire à mes leçons publiques.



SCENE VIII.

SCENE VIII.

ALCIBIADE, AMICLES.

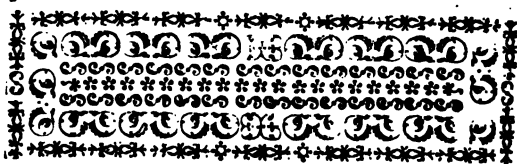
AMICLES.

HE bien , Seigneur ?

ALCIBIADE.

Socrate enfin s'est découvert.
A peine je me suis à ses regards offert ,
Qu'un trouble , un embarras Mais je sçaurai
(t'instruire ,
Dans une autre saison , de ce qu'il m'a sçu dire.
Cette Timandre est belle, il n'en faut point douter;
Pour la voir , Amicles , je prétends tout tenter.
Dans Athènes rentrons , sans tarder davantage ,
Je ne veux point donner à Socrate d'ombrage ;
Et dans l'espoir flatteur dont je suis agité ,
Sui-moi , je te dirai ce que j'ai projeté.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

TIMANDRE, CEPHISE.

CEPHISE.

A VOÛEZ, n'en déplaîse à la Philosophie,
Qu'en ce lieu nous menons une bien
triste vie ; .

Et qu'il n'est pas besoin de consulter les Cieux
Pour voir que ce séjour est des plus ennuyeux.
Cette affreuse prison, Socrate, & son Ecole,
Me feroient à la fin, je croy, devenir sole.
Hé quoi ! Devant les yeux n'avoir à tous momens
Qu'un horrible fatras de Livres, d'Instrumens,
Ne parler que de Globe, ou de Pole, ou de Zone,
Et, le monde à la main, ne voir jamais personnel

TIMANDRE.

Socrate n'exaltant qu'un austere devoir,
Dit que l'on doit donner tout son tems au sçavoir ;

CEPHISE.

On ne pourra jamais me mettre dans la tête
 Que , pour être sçavante , il faille vivre en bête :
 Et la nature en vous n'a point mis des attraits ,
 Pour être confinez dans le fond des forêts.
 Ceci vous embarrasse ; & vous êtes surprise
 De m'entendre parler avec tant de franchise :
 Mais quand je mets pour vous toute reserve à part,
 De même il faut aussi me répondre sans fard.
 On me croit fille simple ; & sous cette apparence,
 Attire d'Aglaunice ici la confiance.
 Quels que soient, entre nous, les sçavans entretiens,
 Je croy que mes conseils vaudront mieux que les
 (siens :
 L'imaginez-vous point qu'il peut être , en la vie,
 Des passe-temps plus doux , & plus dignes d'envie,
 Que ceux que nous menons ? Vous pouvez hardi-
 ment nous confier à moy. (ment

TIMANDRE.

J'avourai franchement ,
 Quels que soient du sçavoir les beautez admirables,
 Que je conçois qu'il est des choses plus aimables.

CEPHISE.

Moi ; qui n'ai jamais lû de Livres , ni d'Ecrits ;
 Je conçois aussi , sans qu'on me l'ait appris,

TIMANDRE.

h ! Cephise, avec toi je m'explique sans crainte
 C'est pour moi , je l'avouë, une dure contrainte

Que celle où je me trouve.

CEPHISE.

Eh ! je le croirois bien :
Mais à quoi nous sert donc votre esprit & le mien ?
Que ne profitons-nous , selon notre caprice ,
De cette liberté , que nous laisse Aglaunice ;
Il nous seroit aisé d'abandonner ces lieux ,
Et de faire au désert quelque jour nos adieux.

TIMANDRE.

Tu te moques !

CEPHISE.

Ma foi , je tenterois fortune :
Et loin d'aller chercher des hommes dans la Grèce
(ne ,
D'un autre monde, enfin, sans me mettre en souci,
J'irois voir si le nôtre est mieux peuplé qu'ici.

TIMANDRE.

De prendre un tel parti , que le Ciel me présente
(ve !
Je ne sçai quel sera le sort qu'il me réserve ;
Mais malgré tout l'ennui que mon cœur peut
(avoir ,
Je ne suivrai jamais que les loix du devoir.
Je conçois , & je sens à quoi l'honneur m'engage
(ge !
Et dussai-je toujours me voir dans l'esclavage ,
A d'impuissans desirs je sçaurai préférer
La raison , qui déjà commence à m'éclairer.

CEPHISE.

Quand la raison devient si forte en sa naissance,
 Je la regarde, moi, comme un reste d'enfance.
 Pour moi, j'en ai passé, Madame, la saison;
 Et j'ai depuis long-temps fait mon cours de raison:
 J'en puis avoir fort peu; mais, ma foi, je me flatte
 D'en avoir encor plus qu'Aglaunice, & Socrate.
 Pour elle, son esprit est tout-à-fait tourné;
 Et de quelque sçavoir dont il puisse être orné,
 On voit facilement qu'en tout il se déregle;
 Il veut régler la Lune, & la Lune le règle.
 Elle croit que chaque Astre au firmament planté,
 N'est-là que pour agir selon sa volonté;
 Qu'avec son grand compas, & sa longue lunette,
 Elle fera parler là haut chaque Planette;
 Qu'elle sçait dans l'instant tout ce qu'il s'y résout,
 Et que le Ciel enfin lui rend compte de tout.
 Mais venons à Socrate. Ou je suis fort trompée,
 Ou son ame en secret de vous est occupée:
 L'extrême soin qu'il prend de vous cacher à tous,
 Me le fait croire Amant, & même Amant jaloux.

TIMANDRE.

Ab, Ciel! que me dis-tu?

CEPHISE:

Je dis ce que je pense,
 Madame.

TIMANDRE.

Un tel soupçon & m'allarme & m'offense;

Que celle où je me trouve.

CEPHISE.

Eh ! je le croirois bien :
 Mais à quoi nous sert donc votre esprit & le mien ?
 Que ne profitons-nous , selon notre caprice ,
 De cette liberté , que nous laisse Aglaunice ;
 Il nous seroit aisé d'abandonner ces lieux ,
 Et de faire au désert quelque jour nos adieux.

TIMANDRE.

Tu te moques !

CEPHISE.

Ma foi , je tenterois fortune :
 Et loin d'aller chercher des hommes dans la Grèce ,
 D'un autre monde , enfin , sans me mettre en souci ,
 J'irois voir si le nôtre est mieux peuplé qu'ici.

TIMANDRE.

De prendre un tel parti , que le Ciel me préserve !
 Je ne sçai quel sera le sort qu'il me réserve ;
 Mais malgré tout l'ennui que mon cœur peut
 Avoir ,
 Je ne suivrai jamais que les loix du devoir.
 Je conçois , & je sens à quoi l'honneur m'engage ;
 Et dussai-je toujours me voir dans l'esclavage ,
 A d'impuissans desirs je sçaurai préférer
 La raison , qui déjà commence à m'éclairer.

CEPHISE.

Quand la raison devient si forte en sa naissance,
 Je la regarde , moi , comme un reste d'enfance.
 Pour moi , j'en ai passé , Madame , la saison ;
 Et j'ai depuis long-temps fait mon cours de raison :
 J'en puis avoir fort peu ; mais , ma foi , je me flatte
 D'en avoir encor plus qu'Aglaunice , & Socrate.
 Pour elle , son esprit est tout-à-fait tourné ;
 Et de quelque sçavoir dont il puisse être orné ,
 On voit facilement qu'en tout il se déregle ;
 Il veut régler la Lune , & la Lune le regle.
 Elle croit que chaque Astre au firmament planté ,
 N'est-là que pour agir selon sa volonté ;
 Qu'avec son grand compas , & sa longue lunette ,
 Elle fera parler là haut chaque Planette ;
 Qu'elle sçait dans l'instant tout ce qu'il s'y résout ,
 Et que le Ciel enfin lui rend compte de tout.
 Mais venons à Socrate. Ou je suis fort trompée ,
 Ou son ame en secret de vous est occupée :
 L'extrême soin qu'il prend de vous cacher à tous ,
 Me le fait croire Amant , & même Amant jaloux.

TIMANDRE.

Ah , Ciel ! que me dis-tu ?

CEPHISE:

Je dis ce que je pense ,
 Madame.

TIMANDRE.

Un tel soupçon & m'allarme & m'offense :

CEPHISE

Ce soupçon ne doit point vous causer de souci,
 Je sçai qu'il ne va rien du vôtre en tout ceci.
 De penser autrement je serois condamnable :
 Mais si Socrate étoit d'une figure aimable ,
 Et que l'Amour, pour plaire, enfin l'eût fait exprès,
 Je ne répondrois pas de vous , comme je fais ,
 Je vous en avertis.

TIMANDRE.

Socrate à la sagesse
 Se donne tout entier , & la prêche sans cesse ;
 Et je ne pense pas qu'il puisse concevoir

CEPHISE.

Tous ces gens , la plupart , appliquez au sçavoir ,
 Semblent toujours prouver qu'à leurs sens ils com-
 (mandent ,
 Et font le plus souvent ce qu'eux-mêmes desfen-
 (dent.

Je le repete encor. Socrate , près de vous ,
 Quoique vous puissiez dire , agit en vrai jaloux ;
 Il s'est mis dans l'esprit quelques chimères vaines :
 Et quand il vous a fait abandonner Athénès ,
 Il craignoit sûrement que quelqu'autre aujourd'hui
 Ne sçût s'approprier un bien qu'il croit à lui.
 Je gage qu'il vous aime ; & c'est sa jalousie
 Qui lui fait

TIMANDRE.

Que mon ame est de frayeur saisie !

COMEDIE.

31

Sur Socrate , tu viens de defiller mes yeux ;
Et deſormais il va me paroître odieux.
Autant que j'eus pour lui d'attachement, d'eſti-
(me,
Autant pour lui la haine en mon ame ſ'imprime.

CEPHISE.

Hé bien , n'en parlons plus. Employons ces inſ-
(tans
En entretiens plus gais , & plus intéreſſans.

TIMANDRE.

J'y conſens de bon cœur.

CEPHISE.

Parlons des jolis hommes.
Cela conſole un peu dans l'état où nous ſom-
(mes.
Notre ennuy ne ſçauroit que par-là ſ'exhaler ;
Et n'en voyant pas un , c'eſt le moins d'en parler.

TIMANDRE.

A quoi cela ſert-il ?

CEPHISE.

Mais cela plaît , ... amuſe
C'eſt un paſſe-temps ſimple , ... un plaifir de
(recluſe :
Dans Athènes , nos yeux ſeroient plus ſatisfaits :
C'eſt-là , dit-on , qu'il eſt des hommes bien par-
faits.

TIMANDRE.

Hélas ! je n'en sçai rien.

CEPHISE.

La chose est surprenante.
Quoi ! Vous avez été de ces lieux habitante ,
Sans jeter les regards sur quelque Athénien ?

TIMANDRE.

Avec grand soin , Céphise , on m'ôtoit ce moyen.
Cependant je pourrois te faire confidence
Que mais non : je crains trop . . .

CEPHISE.

Parlez en assurance,

TIMANDRE.

Entre les jeunes gens , que Socrate instruisoit ,
Par hazard j'en vis un

CEPHISE.

Sans doute , beau , bienfait ?

TIMANDRE.

Je le vis un instant , sans en être apperçûë ;
Et rien , je l'avouërây , ne plut tant à ma vûë.
N'en unique desir étoit de le revoir ;
Mais je n'eus pas conçu plutôt un tel espoir ,

COMEDIE.

37

Que , pour me mettre ici, l'on m'attache d'Athé-
nes.

Il me fallut bannir des esperances vaines ;
Non sans être livrée à de secrets transports ,
Que mon cœur n'avoit point ressenti jusqu'alors.
Je t'ouvre , tu le vois , entièrement mon ame.

CEPHISE.

Cela soulage un peu : dites le vrai , Madame.
Ah ! Ah ! vous avez donc ressenti de l'amour ?
Et vous me l'avez pu cacher jusqu'à ce jour ?
Comment ? Être avec moi si long-temps réservée

TIMANDRE.

L'occasion encor ne s'étoit pas trouvée ,
De t'en entretenir.

CEPHISE.

Et dites , quel étoit
Ce jeune homme ? Sachons comment il se nom-
(meut.)

TIMANDRE.

Je l'ignore , Cephise.

CEPHISE.

Ah , triste circonstance !
Vous avez en cela manqué de prévoyance.

TIMANDRE.]

Et de quoi m'eût servi

CEPHISE.

Lorsque quelqu'un nous plaît,
 Il faut tout employer pour sçavoir quel il est.
 Aux filles, ce sont-là des soins très-nécessaires;
 Cela s'appelle avoir de l'ordre en ses affaires.
 Pour moi, j'aurois été plus prudente que vous;
 Et d'abord.....

TIMANDRE.

Aglaunice approche, raisonnons-nous.

SCENE II.

AGLAUNICE, TIMANDRE, CEPHISE,
 ESCLAVES.

AGLAUNICE.

Aux Esclaves.

VENEZ; mettez ici ces Livres, cette Sphère,
 Personne dans ce lieu ne pourra me distraire.

A Timandre.

Ah! Timandre, c'est vous? Cet endroit écarté,
 Me plaît par sa fraîcheur, & sa tranquillité.
 Timandre, écoutez-moi. J'ai mis sur votre table
 Des Livres, dont le choix me paroît convenable.
 L'un vous apprendra l'ordre, où se trouvent placez
 Ces Globes lumineux dans les Cieux dispersez.
 Tout en est instructif. Vous y trouverez même
 Des traités merveilleux, faits sur chaque système.
 Dans l'autre vous verrez quels sont mes sentimens,
 Mes décisions touchant les Elémens.

COMEDIE.

35

J'y prouve par raisons , que l'on ne peut détruire ,
Que tout doit être plein, quoique l'on puisse dire,
Dans la Terre , dans l'Eau , dans le Feu , dans les
(Airs ;
Et qu'il n'est aucun vuide en ce vaste Univers.

CEPHISE.

On pourroit lui prouver par raison bien solide ,
Que c'est en ce desert que se trouve le vuide.

AGLAUNICE.

Allez : Je veux ici seule m'entrettenir ,
Et sur divers sujets pénétrer l'avenir.

SCENE III.

AGLAUNICE *seule.*

JETTONS d'abord les yeux sur les Ephémérides :
Pour parcourir le Ciel , ce sont toujours mes
(guides.
Sur le sort de Timandre exerçons mon sçavoir.
Quoique dise Socrate , il faut lui faire voir
Qu'il blâme injustement . . . mais qui vois-je pa-
(roître ?



Je le mérite bien. C'est-là Timandre ? Ah, Dieux !
Comment pense Socrate ? Et quels sont donc ses
(yeux ?

AGLAUNICE.

Vous semblez étonné ! Vous avez crû, peut-être,
Voir en moi plus d'attraits , plus de charmes pa-
(roître :

Mais sçachez que Socrate , aux fragiles beautez,
A toujours préféré les sublimes clartez.
Son ame, je le voi , ne vous est pas connue.

Montrant la Sphère , &c.

Venez ; sur ces objets , daignez jeter la vûë.
Voilà tout ce qui flate & son cœur & ses yeux.
Voilà tous les attraits dont il est amoureux.
Il connoît jusqu'où va ma science profonde.
Je sçai tout ce qui doit arriver dans le monde.
Je vois , quand il me plaît , le sort des Potentats,
Aussi-bien que celui des differens Etats.
Je connois le destin des Principaux d'Athènes,
Des Chefs, des Sénateurs , des fameux Capitaines,
Connus par leur naissance , autant que par leurs
(faits ;
Comme de Lamacus , Nicias , Périclés ,
Alcibiade

ALCIBIADE.

Quoi ! Vous connoissez , Madame,
Alcibiade ?

AGLAUNICE,

Bon ! je pourrois de son ame
Pénétrer les secrets. Socrate ma donné
L'heure précisément où ce jeune homme est né,

COMEDIE.

39

J'en ai fait la figure ; & par mon Art suprême ,
Je sçai tout ce qu'il fait , enfin , comme lui-même.

ALCIBIADE.

Je suis un incrédule ; à ne vous point mentir ,
Vous aurez là-dessus peine à me convertir.
J'ai toujours méprisé cette vaine science ,
Qui des Astres sur nous admet une influence :
Dans cet éloignement où je les vois rouler ,
Ils n'ont rien avec nous , je pense , à démêler.
Et sur certain aspect fâcheux , ou favorable ,
Prédire l'avenir , me paroît une fable :
Et vouloir me prouver ce que fait-à-présent
Alcibiade , c'est , je le dis franchement ,
Une pure chimere.

AGLAUNICE.

Ayez plus de croyance :
Tels qui se sont voulu mêler de ma science ,
Ont pris , pour la connoître , un inutile soin.
Mais moi , j'ai sçu pousser mes recherches si loin ,
Que lorsque de quelqu'un j'ai dressé la figure ,
Quelqu'éloigné qu'il soit , dans l'instant je suis sûre
De rendre mot pour mot les paroles qu'il dit ;
Bien ne peut égaler mon Art , sans contredit.

ALCIBIADE.

Hé , Madame ! de grace , ayez la complaisance
De me montrer l'effet d'une telle science
Touchant Alcibiade. Il est de mes amis ;
Et je serois fort aise

AGLAUNICE.

Il ne m'est pas permis

De vous rien refuser. Mais je me persuade
Que vous serez discret.

ALCIBIADE.

Sans doute.

AGLAUNICE *regardant sur ses Tablettes, &
(y traçant quelques figures)*
Alcibiade

Est né , Venus étant au signe du Lion :
Ila beaucoup d'amour , & de courage.

ALCIBIADE.

Bon.

AGLAUNICE.

Ses feux ne durent pas , si je m'y sçai connoître,
Le changement lui plaît.

ALCIBIADE.

Cela pourroit bien être

AGLAUNICE.

Il quitte tout souvent pour un objet nouveau ;
Et ce qu'il abandonne , est quelquefois plus beau

ALCIBIADE.

Ce peut être , en effet , le sort d'Alcibiade.
Mais pour qu'entièrement votre Art me persuade
Madame,

COMEDIE.

41.

Madame , dites-moi ce qu'il fait en ce jour.

A part.

Se pourroit-il ?

AGLAUNICE.

Il est en rendez-vous d'amour ;

ALCIBIADE.

Avec qui donc ?

AGLAUNICE.

Avec la plus belle d'Athènes,

ALCIBIADE *riant.*

On ne peut pas donner des preuves plus certaines
De votre grand sçavoir.

AGLAUNICE.

De ce que je vous dis ,
Pourriez-vous donc douter ?

ALCIBIADE.

Comment ! j'en suis surpris.
Je ne veux pas plus loin pousser mon ambassade ,
Et vais dire à l'instant au jeune Alcibiade ,
Qu'il sçache désormais un peu se contenir ,
Et qu'il soit , s'il se peut , plus sage à l'avenir.

AGLAUNICE.

Mais quoi ? . . .

D

Je vais exprès dans Athènes me rendre.

AGLAUNICE.

Mais quoi ? vous n'avez donc rien à dire à Timan-
(dit)

ALCIBIADE.

Ah ! ma foi , non. Avant que m'offrir à ses yeux,
Elle seule occupoit mon esprit en ces lieux ;
Et j'avois , il est vñai , cent choses à lui dire :
Mais j'ai tout oublié , Madame , & me retire.

SCENE V.

AGLAUNICE *seule.*

QUEL étoit le dessein de ce jeune étranger ?
Qui l'a conduit ici ? Je ne sçai qu'en juger.
Il s'est dit Phrygien. Ah ! si je ne m'abuse ,
Il a , pour voir Timandre , employé cette ruse :
C'est quelque Athénien , sans doute , déguisé ;
Et dans son entreprise il a crû tout aisé.
Son aspect m'a saisie ; & sans trop m'y comtoir ,
Pour plaire , selon moi , c'est ainsi qu'il faut être.
Sa vñe a sur mon cœur fait de l'impression :
J'y sens , je l'avouai , de l'agitation.

COMEDIE.

43

Socrate vient. Cachons mon trouble avec adresse.
Quelle honte pour moi s'il voyoit ma foiblesse!
Qu'a-t'il ? Il me paroît vivement agité.

SCENE VI.

SOCRATE, À GLAUNICE.

SOCRATE.

A GLAUNICE, je suis contre vous irrité.
Je ne m'attendois pas à votre négligence,
Et ne puis plus avoir pour vous de confiance.
Alcibiade a vû Timandre.

AGLAUNICE.

Lui ? Comment ?
Et quand l'a-t'il donc vû ?

SOCRATE.

En ce même moment.

AGLAUNICE.

Qui peut vous avoir fait cette imposture extrême ?

SOCRATE.

C'est une vérité que je tiens de lui-même.
Je viens de le trouver, en habit Phrygien ;
Et sans se soucier de me déguiser rien

D ij

Quoi ! c'est Alcibiade ?

SOCRATE.

Oui , lui-même , vous dis-je.

AGLAUNICE.

Socrate , il ne faut pas que cela vous afflige :
Reprenez tous vos sens ; calmez votre fouci.
Celui dont vous parlez , il est vrai , sort d'ici ;
J'ai reçu sa visite , & n'ai pu m'en défendre :
Mais il n'a vu que moi ; j'ai passé pour Timandre :

SOCRATE.

Quoi ! vous ?

AGLAUNICE.

N'en doutez point ; c'est une vérité.
Pour mieux l'entretenir dans sa crédulité ,
Je n'ai fait qu'exalter avec quel zèle extrême
Il vous plaisoit ici de m'instruire vous-même ,
Et quels soins vertueux , quels divins sentimens ,
Vous mettoient au-dessus du commerce des sens.
Enfin soit qu'il ait eu l'ame préoccupée
De voir en ses desseins son attente trompée ,
Confus de son erreur , il a quitté ces lieux.
Ah ! s'il revient encor pour s'offrir à mes yeux ,
A présent que je sais que c'est Alcibiade ,
Je le traiterai bien ; & je me persuade

SOCRATE.

Non ; ne souhaitons pas qu'il reparoisse ici.
Puisque votre artifice a si bien réussi ,

Il faut s'en tenir là. Le jeune homme est aimable,
Et sçait assujettir le cœur le moins traitable.

AGLAUNICE.

Lui ! Bon !

SOCRATE,

Ne cessez point de redoubler vos soins,
Et que Timandre n'ait que vos yeux pour témoins.

AGLAUNICE.

Sortez des noirs soupçons où la crainte vous porte.
J'ai de l'expérience, & je suis femme forte.
C'est vous en dire assez.

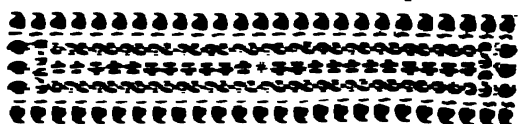
SCENE VII.

AGLAUNICE *seule.*

RESPIRON S UN moment.

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Quoi ! c'est Alcibiade ! Et comment ma science
M'a-t'elle pu manquer en cette circonstance !
Mais un flatteur espoir vient rassurer mon cœur.
L'amour va réparer en ce jour mon erreur.
Puisqu'il est de mon sort d'aimer Alcibiade,
Il doit m'aimer aussi ; tout me le persuade,
Je le lis dans le Ciel. Mon observation
Ne peut être que juste en cette occasion.

Fin du second Acte.



A C T E III.

SCENE PREMIERE.

TIMANDRE CEPHISE

TIMANDRE

Oui, c'est cet Inconnu ; c'est lui-même,
Cephise

CEPHISE.

J'ai peine à revenir encor de ma surprise.
 Quel digne l'aura pu conduire en ce séjour ?
 En ce lieu tout est hazard, ou plutôt de l'amour ?
 Moi, sans songer à rien, j'étais sous ce feuillage ;
 J'y goûtois à jouir la fraîcheur de l'ombrage,
 Lorsqu'avec Aglannie apercevant quelqu'un,
 La curieuse (moi, aux âmes commun)
 M'a portée aussi-tôt à tâcher de connoître
 Ce cas l'on lui vouloit, & qui ce pouvoit être.
 Alors, j'ai derange des branches doucement ;
 D'un jeune homme j'ai vu le port noble & char-
 (mont ;
 Et vers vous j'ai couru dans cette conjoncture,
 Pour vous faire avec moi jouir de l'avanture.

TIMANDRE.

Ah , que j'aurois voulu bien plutôt l'ignorer !
 A ses premiers transports mon cœur va se livrer ;
 Et je sens que déjà je n'ose plus prétendre
 A la tranquillité que j'avois sçu reprendre.

CEPHISE.

Cela ne doit point tant vous causer de douleur ;
 Revoir ce qu'on aimoit , n'est pas si grand malheur.
 Mais ce que je ne puis vous taire davantage,
 C'est qu'Aglaunice , ici , tenoit certain langage ,
 Qui m'a fait soupçonner que pour cet Inconnu
 L'amour jusqu'en son cœur sans peine est parvenu ;
 Et nommant plusieurs fois le nom d'Alcibiade

TIMANDRE.

Ah , Ciel ! ce seroit lui ?

CEPHISE.

Je me le persuade.
 Mais nous réfléchissons dans l'instant là-dessus.
 Il faut vous dire ici quelque chose de plus.
 Comme je l'observois , sans en être aperçue ,
 Faisant semblant d'avoir d'autre côté la vue ,
 Elle a pris un papier , griffonné quelques mots ,
 Et poussé des soupirs ; (elle avoit le cœur gros.)
 Puis , se levant , elle a , d'une course subite ,
 Eté chez le Berger , qui sous ce roc habite :
 Ce vieux Pasteur souvent fait ses commissions.
 Livrons-nous à présent à nos réflexions.

TIMANDRE.

Quoi ! c'est Alcibiade !

CEPHISE:

Oui , sans doute , Madame

C'est lui.

TIMANDRE.

Ciel ! que je sens de trouble dans mon ame !
Que penser de ceci !

CEPHISE.

Moi , je pense , entre nous,
Qu'il ne venoit , ma foi , dans ces lieux que pour
(vous
Car nous ne pouvons pas croire sans injustice,
Qu'il soit ici venu pour les yeux d'Aglaunice.
Ce seroit mal juger du jeune Athenien.
De plus , nous l'avons vu sous l'habit Phrygien ;
Et ce déguisement cache quelque mystere,
Qui vous seule avez part , je vous le réitere.

TIMANDRE.

Mais s'il n'étoit venu que pour moi seulement ,
Seroit-il de ces lieux parti si promptement !
Je croi que s'il avoit désiré ma presence

CEPHISE.

Aglaunice est rusée & plus que l'on se pense.

COMEDIE.

49

Je connois son esprit ; & je pourrois juger
Qu'elle a dépaillé finement l'étranger ,
Et que voulant alors à ses yeux vous soustraire ,
Elle aura mis en œuvre ici son sçavoir faire.

TIMANDRE.

Cela se pourroit bien.

CEPHISE.

Oh ! c'est la vérité.
Mais pour mieux pénétrer dans cette obscurité ;
Usons à notre tour de ruse , d'artifice ;
Tâchons de rencherir un peu sur Aglaunice.
Il seroit un moyen de nous bien éclaircir.

TIMANDRE.

Et de quelle façon pourrions-nous réussir ?
Dépêche , parle vite.

CEPHISE.

Ah , quelle promptitude !
Hé ! je ne vous croïois vive que pour l'étude.

TIMANDRE.

Ah ! ne redouble point , Céphise , mes ennuis !
Et me menage un peu dans le trouble où je suis.

CEPHISE.

Soit. Et , sans perdre tems , venons à notre affaire.
J'ai donc imaginé , soit dit , sans vous déplaire ,

E

Qu'une petite Lettre auroit grande vertu.

TIMANDRE.

Que veut dire une Lettre ? Et comment l'entens-tu ?

CEPHISE :

Oh ! J'aime tout d'un coup , moi , que l'on me p^t
(netre.

TIMANDRE.

Mais je ne t'entens point.

CEPHISE :

Je vous dis une Lettre.

Seulement.

TIMANDRE.

Une Lettre ? Hé bien , que j'écrirais ?

CEPHISE.

Où , que vous écrieriez , & que je porterois.

TIMANDRE.

A qui donc cette Lettre ?

CEPHISE :

Au jeune Alcibiade.

TIMANDRE.

J'écrirais ? . . .

CEPHISE.

Pourquoi non ? En seriez-vous malade !

COMEDIE.

51

TIMANDRE.

Une Lettre ? moi ? Ciel !

CEPHISE.

Hé bien , point de couroux ?
C'est moi qui l'écrirai ; vous la porterez , vous ,
Aimez-vous mieux cela ?

TIMANDRE.

Tout aussi peu.

CEPHISE.

J'enrage
Allez , je vous croyois avoir plus de courage ,
Au lieu de recevoir mes avis importans ,
Et de mettre à profit de si rares instans. . . .

TIMANDRE.

J'entens venir quelqu'un.

CEPHISE.

C'est Socrate , peut-être

TIMANDRE.

Ah ! fuyons ; à ses yeux je ne veux point paroître

SCENE II.

ALCIBIADE, AMICLES.

AMICLES.

HE' quoi ! tout aujourd'hui , de ce malheu-
 reux Bois ,
 Nous ne pourrons sortir ? Ouf ! je suis aux abois
 Nous revenons encore aux mêmes lieux, je pense.
 Où nous étions tantôt ?

ALCIBIADE, *tenant une Lettre à la main*

Il est vrai :

AMICLES.

Belle avance
 Ce Courrier , que Timandre a dépêché vers vous,
 Connoît mal le Pais , ou s'est moqué de nous,
 Je m'en suis méfié. Ce vieux coquin , sans doute,
 Nous aura par malice enseigné mal la route.

ALCIBIADE.

Cela se pourroit bien.

AMICLES.

Et cela l'a fâché.

Vous l'avez mal reçu.

ALCIBIADE.

Je m'en suis aperçu.

COMEDIE.

51

Ma réponse, en effet, n'a pas été galante.
Mais aussi que dis-tu de cette extravagante,
De Timandre, en un mot, qui croyant m'enga-
(ger,
'Après moi dans ce Bois envoie un messager,
Pour me faire tenir cette Lettre amoureuse ?
Peut-on rien de plus fou ?

(Il jette la Lettre, & Amicles la ramasse.)

AMICLES.

C'est qu'elle est connoisseuse.
Et pour peu que l'on ait certain air, certains
(traits . . .
Oh ! les femmes sur nous ne se trompent jamais.

ALCIBIADE.

Pour moi, je l'avourai, je ne puis m'en défendre.
Je me suis bien trompé touchant cette Timandre.
Les avis que Mirto sans cesse me donnoit,
La fureur, où tantôt en ces lieux elle étoit,
De Socrate surtout les soins, & le mystère,
Ma rencontre avec lui dans ce lieu solitaire ;
Que te dirai-je enfin ? sa peur, son embarras,
Tout me faisoit juger qu'elle avoit mille appas :
Et lorsqu'à mes regards . . . Mais d'où sort cette
(fille ?

AMICLES.

Ah ! ah ! par quel hazard ? . . . elle est, ma foi,
(gentille.

SCENE III.

ALCIBIADE, AMICLES, CEPHISE.

CEPHISE.

à part.

Q U'heureusement le sort me le fait rencontrer!

AMICLES.

Ne l'effarouchons point, elle pourroit rentrer.

CEPHISE.

N'est-ce pas vous, Seigneur, qu'on nomme Alci-
(biade?)

ALCIBIADE.

Il est vrai, c'est moi-même. Encore une ambassade?

CEPHISE.

Vous voulez bien, Seigneur, recevoir ce billet
De la part de Timandre?

AMICLES *regardant Cephise.*

Ah, le joli poulet!

ALCIBIADE.

Hé quoi? Timandre encor? cette femme me tue!

AMICLES.

Elle ne se croit pas apparemment battue.

COMEDIE.

35

ALCIBIADE.

A Timandre rendez ce billet, tel qu'il est.

CEPHISE.

O Ciel!

ALCIBIADE.

Et de ma part, dites-lui, s'il vous plaît,
Que les égards que j'ai pour l'amour de Socrate,
M'empêchent de répondre à l'espoir qui la flatte.

CEPHISE.

Vous vous trompez. Timandre . . .

ALCIBIADE.

Et non, allez.

CEPHISE.

Il faut

Que celle, qu'en ce lieu vous visitiez tantôt,
Vous ait fort mal instruit de la jeune Timandre;
Sur ses perfections elle a craint de s'étendre.
J'en sçai les raisons Mais de quoi sert tout

(ceci ?

Vous ne méritez pas d'être plus éclairci.



Emj

SCENE IV.

ALCIBIADE, AMICLES.

AMICLES.

AVEZ-VOUS entendu le discours de la belle?

ALCIBIADE.

Celle que dans ce lieu j'ai visité, dit-elle?
 Mais celle, qui tantôt à mes yeux s'est fait voir,
 S'est dit Timandre, & lors. . . Je ne puis conce-
 (voir

Le mystère que peut renfermer ce langage.
 Je ne sçai qu'en penser. Qu'en dis-tu toi?

AMICLES.

Qu'il est en tout ceci de l'erreur, de l'abus. Je gage

ALCIBIADE.

Moi, je le crois de même.

AMICLES.

Où, j'y vois du com-
 Nous devons radoucir cette fille piquée;
 La belle se feroit un peu mieux expliquée.

ALCIBIADE.

Vous ne méritez pas qu'on vous tire d'erreur !
Que veut dire ceci ?

AMICLES.

Cela vous rend rêveur ?

ALCIBIADE.

Je le suis en effet , lorsque je me rappelle
Qu'on m'a dépeint Timandre , aimable , jeune ;
Et quand je songe enfin , que de tout ce por-
Celle à qui j'ai parlé , n'a pas le moindre trait :
Tout cela joint avec ce que je viens d'enten-
Me feroit soupçonner qu'on m'aura pû surpren-
Et que notre Astrologue ayant voulu ruser ,
Sous le nom de Timandre , aura sçu m'imposer ;
Où bien elles sont deux.

AMICLES.

Morbleu , ceci me pique ;
Et je veux aujourd'hui mettre tout en prati-
Pour débrouïller , percer ce mystere étonnant ,
Car , à dire le vrai , Seigneur , il me surprend.
Il faut que dans ce lieu je me fasse passage.
Mais si Socrate vient , il connoît mon visa-
ge.

Je lui serai suspect. Par quel expédient ? . . .
Ma foi je l'ai trouvé.

ALCIBIADE.

Que dis-tu ?

AMICLES.

Justement. . .

Retourner cet habit . . . déguiser ma figure . . .
Arriver dans ce lieu , comme par aventure . . .

ALCIBIADE.

Mais dis . . .

AMICLES.

Heureusement que sans aller plus loir ;
Je trouverai sur vous tout ce dont j'ai besoin ,
Comme bagues , portraits , ou d'autres gentilleses ,
Gages d'amour , enfin , présens de vos Maîtresses.
Sur vos tablettes , vous , écrire quelques mots . . .

ALCIBIADE.

Que diantre veux-tu dire ? Et quels sont ces propos ?

AMICLES.

Une barbe de chevre . . . Oüi , voilà mon affaire.
Venez , Seigneur , venez.

ALCIBIADE.

Mais que prétens-tu faire ?

AMICLES.

Socrate vient ; fuyons. A quatre pas d'ici ,
De mon projet , Seigneur , vous serez éclairci.

SCENE V.

SOCRATE , TIMANDRE , CEPHISE.

SOCRATE.

PARLEZ sincèrement , je le repete encore ,
Timandre, vous avez des chagrins que j'ignore.
Il semble que vos yeux ont répandu des pleurs ;
Et cet air abbatu....

CEPHISE.

C'est qu'elle a des vapeurs ,
Qui la changent beaucoup.

SOCRATE.

Cela me semble étrange.

CEPHISE.

Oh ! vous ne sçavez pas comme ce mal là change.
à Timandre.

Répondez donc vous même ; essuyez donc vos
(yeux.

SOCRATE.

Lorsque je suis tantôt arrivé dans ces lieux ,

Elle me paroïssoit se porter à merveille.

TIMANDRE.

Cela m'a pris fort vite.

CEPHISE.

Où.

SOCRATE.

Moi , je lui conseille
De ne point prendre l'air de trois ou quatre jours.

CEPHISE.

A ces sortes de maux , il faut laisser le cours.
Tenez , ces vapeurs-là demandent qu'on respire.
Plus elle est renfermée , & plus son mal empire.

TIMANDRE.

Elle a raison.

SOCRATE.

Ayez soin de votre santé.
Conservez un peu mieux toute cette beauté,
Qu'on voit briller en vous.

CEPHISE *bas à Timandre.*

Entendez-vous , Madame

SOCRATE.

Mais non pas aux dépens de celle de votre amie.

COMEDIE,

61

De la faveur des Dieux les plus rares trefors,
Sont les beautez de l'ame avec celles du corps.
Tâchez donc qu'elles soient toujours inséparables,
L'unique & sûr moyen de les rendre durables,
C'est de fermer si bien le cœur aux passions. . .

CEPHISE.

Oh ! quel tems vous prenez pour vos instructions !
Avec votre morale il faut faire divorce.
Aujourd'hui , croyez-moi , le mal est dans sa force ;

SOCRATE.

Ma morale n'a point tant de severité.
Pour que son mal , je croi , puisse en être irrité ;
Et je ne doute point que l'aimable Timandre
Ne prenne du plaisir à me voir , & m'entendre.

CEPHISE.

Oh ! beaucoup.

SOCRATE.

Mes desirs , mes vœux les plus ardens ;
Seroient d'être en ces lieux près d'elle à tous mo-
(mens

CEPHISE.

à part.

Le Ciel nous en préserve.

SOCRATE.

Et si j'ai quelques peines ;
C'est de me voir contraint de rester dans Athenes ;

Où, je voudrois pouvoir m'en bannir pour j
(mai

Je jouïrois ici d'une si douce paix ;
Et....

CEPHISE.

Vous seriez fort mal de quitter une Ville
Où votre grand sçavoir à chacun est utile :
Vous seriez , par ma foi , blâmé de bien des gens

SOCRATE.

Il pourroit arriver certains événemens,
Qui m'en feroient sortir , sans m'attirer de blâ
(me

CEPHISE.

Comment ?

SOCRATE.

S'il m'arrivoit de perdre un jour ma femme ;
Ma retraite en ces lieux seroit mon seul recours.
Cela peut arriver , chaque chose a son cours ,
Et son terme , ici bas.

CEPHISE *bas à Timandre.*

Ecoutez ce langage.

SOCRATE.

Je puis devenir veuf.

CEPHISE *bas à Timandre.*

Haye ! il songe au veuvage !

C'est fait de vous , Madame.

TIMANDRE, *tirant son mouchoir.*

Ah, Ciel !

SOCRATE.

Quoi, vous pleurez ?

CEPHISE.

Par vos réflexions vous la desesperez.
Son intérêt pour vous lui fait sentir en l'ame ,
Quel chagrin vous auriez de perdre votre femme.
(me.

TIMANDRE.

Peussent long-tems les Dieux retarder ce mal-
(heur,

CEPHISE.

Vous l'entendez ; voyez l'effet de son bon cœur.

SOCRATE.

Sa douleur , il est vrai , m'en est bien une preuve.
(vs.

CEPHISE.

Jugez , si votre femme alloit devenir veuve ;

Ce que ce seroit.

S O C R A T E.

Ah ! laissons-là ce dile

C E P H I S E.

Cela peut arriver , chaque chose a son cours
Mais vous ne songez pas que peut-être à Tin

Vous ôtez le repos qu'elle a besoin de prendre
Un peu de solitude est tout ce qu'il lui faut.

S O C R A T E.

Hé bien , je me retire. Adieu , jusqu'à tantôt ,
Je vous laisse tranquille.

C E P H I S E.

Ah ! le Ciel le condui

S C E N E V I.

T I M A N D R E , C E P H I S E.

T I M A N D R E.

Q U E L L E tranquillité ! vois, cruelle Céphise,
Ce que tu m'as fait faire ; & conçois à présent
L'état où me réduit ton conseil imprudent.
Loin d'adoucir mes maux dans ce triste esclavage,
Il n'a sçu m'attirer que mépris & qu'outrage.

COMEDIE.

65

Si je n'avois suivi que les loix du devoir,
Je ne me verrois pas

CEPHISE. •

Et qui pouvoit prévoir
Ce revers accablant , qui vient de nous surpren-
(dre ?
Au sort de cette Lettre aurois - je dû m'atten-
(dre ?
Pouvois-je imaginer qu'un message galant
Auroit été reçu si malhonnêtement ?
Ah , Madame !

Appercevant Amicles.

TIMANDRE:

Quoi donc ! Qui te rend étonnée ?

CEPHISE.

Eneore un inconnu ? Quelle heureuse journée !

SCENE VII.

TIMANDRE, CEPHISE, AMICLES.

AMICLES, *déguisé.*

O *à part.*
H ! pour le coup , voila celle que nous cher-
(chons.

TIMANDRE.

Ah ! rentrons : Je crains trop

CEPHISE.

Pourquoi craindre ? restons.
F

AMICLES.

Mesdames , pardonnez ; n'ayez aucune crainte.
Je cherche à m'informer du chemin de Corinthe
Et ne sçachant pas trop . . . *à part.* O la rare beauté

CEPHISE.

Ah ! vous vous adressez fort mal , en vérité
Qu'êtes-vous donc ?

AMICLES.

Marchand. Je suis de Phénicie
J'achete ; je revends ; je troque , négocie :
Et je serois heureux , si dans tous mes Bijoux
Ils'en trouvoit quelqu'un , qui fût digne de vous.

CEPHISE.

Oh ! nous ne sommes pas de grandes acheteuses.
Mais voyons ; qu'avez-vous ?

AMICLES.

Des pierres précieuses
Regardez. En voici , dont l'éclat merveilleux
Fait l'admiration de tous les curieux.

TIMANDRE.

Cela brille beaucoup.

CEPHISE.

Elles sont des plus belles

AMICLES à Timandre.

Ce ne sont que vos yeux qui l'emportent sur elles.

TIMANDRE.

Le compliment est doux.

AMICLES.

Vous le méritez bien.

CEPHISE.

Le Marchand est galant; nous aurons tout pour rien.
Qu'avez-vous là ?

AMICLES.

Portraits , Peintures estimées . . .

CEPHISE.

Oh ! non : Il faut , à nous , des choses animées.

AMICLES.

Quelqu'un pourroit venir ; profitons du moment.
Tenez ; de mes Bijoux voici le plus galant.

TIMANDRE.

Que veut dire

AMICLES.

Daignez l'honorer d'une œillade,
Prenez ; c'est un Billet.

TIMANDRE.

De qui ?

AMICLES.

Alcibiade.
Fij

Comment ?

SCENE VIII.

ALCIBIADE, TIMANDRE, CEPHISE
AMICLES.

ALCIBIADE.

à part. **N**ON, je ne puis plus long-tems résister
A mon impatience ; & ne pouvant douter

Voyant Timandre.

Ciel ! que vois-je ?

TIMANDRE *à Amicles.*

Non, non ; je suivrai, sans le lire
Ce qu'un juste dépit en ce moment m'inspire.
Reportez à l'instant ce Billet, tel qu'il est.

CEPHISE.

Fort bien.

TIMANDRE.

Et de ma part, dites-lui, s'il vous plaît
Que les égards que j'ai pour l'amour de Socrate,
M'empêchent de répondre à l'espoir qui le flatte,

ALCIBIADE, *à part.*

Ciel, qu'entends-je !

COMEDIE.

69

AMICLES.

Eh ! Madame attendez un moment.

Si... mon Maître pouvoit le voici , juste-
à Alcibiade. (ment,

Seigneur , avancez donc.

TIMANDRE.

Retirons-nous , Cephise.

CEPHISE.

Madame , il n'est plus tems.

ALCIBIADE.

Ciel ! quelle est ma surprise !

Jamais tant de beautés

TIMANDRE.

Ah ! C'est lui que je voi,

ALCIBIADE.

Amicles , quel objet !

TIMANDRE.

Cephise , soutiens moi.

CEPHISE.

Allons , Madame , allons , revenez à vous-même.

AMICLES à Alcibiade.

Rappelez donc vos sens.

ALCIBIADE.

Ah ! dans mon trouble extrême,

Laisse-moi respirer. Quoi, Madame, c'est vous !
C'est vous, de qui j'ai scû m'attirer le courroux ?
Hé quoi ? J'ai pu de vous refuser une Lettre ?
Quel plus grand crime, hélas ! oseroit-on commettre

Ah ! si vous conceviez l'excès de ma douleur, ...

TIMANDRE.

Un hazard imprévu n'a pas voulu, Seigneur ;
Que ma Lettre en effet vous ait été remise ;
Mais le sort s'opposant à ma folle entreprise ,
M'a fait voir Je me trouble Ah ! fuyez
(de ces lieux

ALCIBIADE.

De vos rares beautés ne privez point mes yeux.
Ah ! je suis enchanté.

AMICLES, à Céphise.

Que vous avez de charmes !

CEPHISE, à Timandre.

Ils sont pressans.

TIMANDRE.

Je suis dans de vives allarmes !

ALCIBIADE.

Craindriez - vous Socrate ? Et l'aimez - vous ?
(point ? ...

TIMANDRE.

Que dites-vous, Seigneur ? Non je ne l'aime point.

COMEDIE.

71

CEPHISE.

Aimer Socrate ! ah , Ciel ! cela se peut-il dire ?

TIMANDRE.

L'amour pour la sagesse est tout ce qu'il m'inspire ;
Je suis mal ses conseils ; & cette fermeté,
Que lui-même sans cesse

ALCIBIADE.

Ah ! divine beauté . . .

AMICLES.

O trop aimable objet !

ALCIBIADE.

Sçachez mieux faire usage
Des attraits , que des Dieux vous eûtes en partage :
Vous les ont-ils donnés , ces précieux attraits ,
Pour être dans ces lieux confinés pour jamais ?

AMICLES.

Non , non.

ALCIBIADE.

Votre beauté , par eux-mêmes formée
Fait voir qu'ils ont voulu que vous fussiez aimée.

TIMANDRE.

Tout ce que dit Socrate est plus judicieux ;
Mais , Seigneur , cependant vous persuadez bien
(mieux.

Et je sens dans mon cœur des atteintes secrètes;
Qui s'accordent bien mal avec tous ses préceptes.

ALCIBIADE.

Ah ! souffrez qu'à vos pieds. . . .

AMICLES.

Il faut qu'à vos genoux. . .

CEPHISE.

Quels transports ! finissez.

TIMANDRE.

Hélas ! que faites-vous ?

Ah ! de grace ; épargnez à mon ame craintive . . .

AMICLES, *prenant la main de Céphise.*

Souffrez que cent baisers . . .

CEPHISE.

L'attaque devient vive ;

Et . . . Ciel ! voilà Socrate.

TIMANDRE.

Ah , quel trouble est le mien !

Levez-vous , il nous voit.

ALCIBIADE.

Allez , ne craignez rien
AMICLES

AMICLES.

Non , non. Nous l'attendons en ce lieu de pied fer-
 Et s'il faut disputer Le voilà comme un Ter-
 (me :
 me.
 Il nous regarde tous , sans voix , sans action ,
 Il croit que ce qu'il voit est une illusion.

S C E N E IX.

SOCRATE , ALCIBIADE , TIMANDRE ,
 CEPHISE , AMICLES.

SOCRATE *à part.*

CIEL ! de ce que je vois que faut-il que je pense.
 Et de quoi m'a servi toute ma prévoyance ?
à Alcibiade.

Que faites-vous , Seigneur , & quel est votre es-
 (poir ?

ALCIBIADE.

De montrer , de l'amour jusqu'où va le pouvoir ,
 De prouver à Timandre une ardeur éternelle ;
 Et de lui faire enfin un destin digne d'elle.

SOCRATE.

Timandre est un dépôt qui m'étoit confié.
 Vous violez des droits. . . .

ALCIBIADE.

Je suis justifié.
 G

Traitez , si vous voulez , mes actions de crime
L'amour est mille fois plus fort que vos maxims

SOCRATE.

Moi , qui dans la vertu voulois la maintenir !

AMICLES.

Il prendra ce soin-là , lui-même , avec plaisir.

SCENE X.

SOCRATE , ALCIBIADE , AGLAUNICE,
TIMANDRE , CEPHISE , AMICLES.

AGLAUNICE.

Qu'entends-je ! qu'est-ceci ?

AMICLES.

Voici votre Astrologue
Quels regards elle jette ! Elle a les yeux d'un
(Dogue

SOCRATE.

Socrate de vos soins doit vous remercier.
Que direz-vous ici pour vous justifier ?
Vos vertueux conseils ont une heureuse suite ;
Que dois-je soupçonner d'une telle conduite ?

AGLAUNICE.

De quoi m'accusez-vous , je vous prie ? Et pourquoi
Croyez-vous de ceci , devoir vous prendre à moi ?

SOCRATE.

Perfide !

AGLAUNICE.

Hé quoi ! Socrate à cet excès s'emporte ,
 Je vois ce qui vous fait m'outrager de la sorte ;
 Et je ne dois plus rien ménager entre nous.
 La perte de Timandre est sensible pour vous ,
 Parce que ses attraits

AMICLÈS.

Ecoutons.

AGLAUNICE.

Dans votre ame ,
 Avoient sçu faire naître une secrète flâme ;
 Et que vos soins jaloux poussez jusqu'à l'excès ,
 Se trouvent aujourd'hui sans fruit & sans succès.

ALCIBIADE.

Socrate , j'avois tort.

AGLAUNICE.

Voilà cet homme sage :
 Qui n'a pû de l'amour triompher , à son âge ,
 Qui blâme ma conduite.

AMICLÈS.

Oh ! sans doute , il a tort ;
 Il devoit, comme vous , sur lui faire un effort.

G ij

Comme vous , il devoit se contenter d'écrire
Quelque billet galant.

S O C R A T E.

Comment ?

A G L A U N I C E.

Que veut-il dire

A M I C L E S.

N'en aurois-je point un dans ce goût-là , sur moi
Que vous auriez écrit ?

A G L A U N I C E.

Ciel !

A M I C L E S.

Le voici , ma se
Daignez , Seigneur Socrate , en faire la lecture

S O C R A T E.

à Aglaunice.

Que veut dire ceci ? C'est de votre écriture !
Il lit.

A U J E U N E A L C I B I A D E.

„ Vous revoir au plutôt est le bien où j'aspire :
„ Ce n'est point pour vous étaler
„ Ce que l'on sçavoir peut produire ;
„ De plus aimables soins me font vous rappeler
„ L'esprit doit cesser de parler
„ Quand le cœur a beaucoup à dire

T I M A N D R

COMEDIE.

77

CEPHISE.

ma foi , l'avanture à présent devient claire,

TIMANDRE.

e avoit pris mon nom !

AMICLES.

Oùi, voilà le mystère

ALCIBIADE.

est ce qui dans ce jour a causé mon erreur ,
jusques-à-présent retardé mon bonheur.

SOCRATE à *Aglaunice*.

us êtes femme forte , & sur vos sens vous-mê-
us sçavez fort bien prendre un empire suprême. (me

AGLAUNICE.

ns le trouble où je suis , je ne me connois plus.

AMICLES.

n ! allez consulter vos Astres là-dessus.

SCENE XI.

SOCRATE , ALCIBIADE , TIMANDRE ,
CEPHISE , AMICLES.

S O C R A T E.

JE la condamne , hélas ! & je sens que mon ame
Livrée aux mêmes traits, est plus digne de blâme.
J'en rougis , & ne puis pardonner à mon cœur
D'avoir pu si long-tems conserver son erreur.
Seigneur , je l'avourai , les charmes de Timandre
Troubloient une raison , que je viens de reprendre.
Je ne m'en défends plus. J'ai senti des combats ,
Qui n'étoient que l'effet de ses puissans appas.
Que vous dirai-je , enfin ? L'estime & la tendresse ,
Couroient tout le poison d'une flâme traîtresse ;
Mais il n'est plus besoin ici de l'étouffer ,
Et Socrate, à vos yeux, en vient de triompher.

A L C I B I A D E.

A ces nobles efforts , je reconnois Socrate.

S O C R A T E.

C'est sans efforts , Seigneur , que ma victoire éclate ;
Quand l'homme veut sortir de son aveuglement ,
Des surprises du cœur il triomphe aisément ;
S'il laisse à sa foiblesse un empire suprême ,
C'est qu'il craint d'y penser , & s'évite lui-même.

AMICLES.

Ma foi, Seigneur Socrate, on ne peut parler mieux,
Mirto, de ce retour rendra graces aux Dieux.
Vous allez resferrer vos anciennes chaînes.

à Cephise.

Pour moi, c'est dans vos yeux que j'ai trouvé les
(miennes;

ALCIBIADE.

Chere Timandre, allons; que l'Hymen & l'Amour
En presence de tous, soleinnisent ce jour.

CEPHISE, *à Amicles.*

Recevez donc ma main.

AMICLES.

Recevez ma tendresse.
Que nous allons donner de Sujets à la Grece!

FIN.

APPROBATION.

J' lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux , *Alcibiade , Comedie* ; & je crois que le Public en recevra l'Impression avec le même plaisir qu'il en a vû les representations. Fait à Paris ce 20 Mars 1731.

DANCHET.

PRIVILEGE DU ROT.

L OUIS, par la Grace de Dieu Roy de France & de Navarre , à nos amez & féaux Conseillers , les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maitres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé FR. LE BRETON pere, Libraire à Paris, Nous ayant fait suplier de lui accorder nos Lettres de permission pour l'impression d'un Ouvrage qui lui a été mis en main , & qui a pour titre *Alcibiade , Comedie , par le Sieur Poisson* , offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Presentes ; Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire

imprimer ledit Livre ci-dessus spécifié, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter partout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes : Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur CHAUVÉLIN, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur CHAUVÉLIN. Le tout à peine de nullité des Presentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout-au-long au commencement ou à la fin dudit Livre, soy soit ajoutée comme à l'original. Commandons

au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant clameur de Haro , Charte Normande & Lettres à ce contraires ; Car tel est notre plaisir. **D O N N E'** à Paris le douzième jour du mois d'Avril , l'An de grace mil sept cent trente-un , & de notre Regne le seizième.

Par le Roy en son Conseil , **S A I N S O N.**

J'ai cédé & transporté mon droit de la presente Permission à Mlle. **LA BRÉTON** , pour en jouir en mon lieu & place suivant l'accord fait entre nous. **A Paris, ce 19 Mars 1731. P O I S S O N.**

Registré ensemble la cession sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Imprimeurs & Libraires de Paris , N. 152. fol. 152. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, le 16 Avril 1731.

Signé, P. A. LE MERCIER, Syndic.

Marivaux, Pierre-Jacques de Chantilly

LES ACTEURS
DE BONNE FOI,
COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

*Par Monsieur DE MARIVAUX, de l'Académie
Françoise.*

Tome III.

I

A C T E U R S.

MADAME ARGANTE, mere d'Angélique.

MADAME AMELIN, tante d'Éraсте.

ARAMINTE, Amie commune.

ÉRASTE, neveu de Madame Amelin ,
Amant d'Angélique.

ANGÉLIQUE, fille de Madame Argante.

MERLIN, Valet de chambre d'Éraсте ,
Amant de Lisette.

LISETTE, Suivante d'Angélique.

BLAISE, fils du Fermier de Madame
Argante, Amant de Colette.

COLETTE, fille du Jardinier.

UN NOTAIRE de Village.

*La Scene est dans une Maison de Campagne
de Madame Argante.*



LES ACTEURS
DE BONNE FOI,
COMÉDIE.



SCENE PREMIERE.

ERASTE, MERLIN.

MERLIN.



UI, Monsieur, tout sera prêt :
vous n'avez qu'à faire mettre la
salle en état ; à trois heures après
midi , je vous garantis que je
vous donnerai la Comédie.

ÉRASTE.

Tu feras grand plaisir à Madame Ame-
lin , qui s'y attend avec impatience ; & , de
mon côté , je suis ravi de lui procurer ce

172 LES ACTEURS DE BONNE FOI,
petit divertissement : je lui dois bien des
attentions ; tu vois ce qu'elle fait pour moi,
je ne fais que son neveu , & elle me donne
tout son bien , pour me marier avec Angé-
lique que j'aime ; pourroit-elle me traiter
mieux , quand je serois son fils ?

M E R L I N.

Allons ; il en faut convenir , c'est la meil-
leure de toutes les tantes du monde ; & vous
avez raison : il n'y auroit pas plus de profit
à l'avoir pour mere.

É R A S T E.

Mais , dis - moi , cette Comédie dont tu
rous régales , est - elle divertissante ? Tu as
de l'esprit ; mais en as - tu assez pour avoir
fait quelque chose de passable ?

M E R L I N.

Du passable , Monsieur ? non ; il n'est pas
de mon ressort : les génies comme le mien
ne connoissent pas le médiocre : tout ce qu'ils
font est charmant ou détestable ; j'excelle ou
je tombe , il n'y a jamais de milieu.

É R A S T E.

Ton génie me fait trembler.

M E R L I N.

Vous craignez que je ne tombe , mais ras-
surez-vous : avez-vous jamais acheté le Re-
cueil des Chansons du Pont-neuf ? tout ce
que vous y trouverez de beau est de moi. Il

y en a sur-tout une demi-douzaine d'anacréontiques, qui sont d'un goût.....

É R A S T E.

D'Anacréontiques ! Oh ! puisque tu connois ce mot là, tu es habile, & je ne me méfie plus de toi ; mais prends garde que Madame Argante ne sçache notre projet ; Madame Amelin veut la surprendre.

M E R L I N.

Lisette, qui est des nôtres, a sans doute gardé le secret ; Mademoiselle Angélique, votre future, n'aura rien dit ; de votre côté, vous vous êtes tû ; j'ai été discret, mes Acteurs sont payés pour se taire, & nous surprendrons, Monsieur, nous surprendrons.

É R A S T E.

Et qui sont tes Acteurs ?

M E R L I N.

Moi, d'abord, je me nomme le premier, pour vous inspirer de la confiance ; ensuite, Lisette, femme de chambre de Mademoiselle Angélique & Suivante originale ; Blaise, fils du Fermier de Madame Argante ; Colette, Amante dudit fils du Fermier, & fille du Jardinier.

É R A S T E.

Cela promet de quoi rire.

M E R L I N.

Et cela tiendra parole ; j'y ai mis bon or-

174 LES ACTEURS DE BONNE FOI,
dre : si vous sçaviez le coup d'art qu'il y a
dans ma Piece.

É R A S T E.

Dis-moi ce que c'est.

M E R L I N.

Nous jouerons à l'impromptu, Monsieur,
à l'impromptu.

É R A S T E.

Que veux-tu dire , à l'impromptu ?

M E R L I N.

Oui ; je n'ai fourni que ce que nous autres
Beaux - Esprits appellons le canevas : la
simple Nature fournira les Dialogues , &
cette Nature-là fera bouffonne.

É R A S T E.

La plaisante espece de Comédie ! elle
pourra pourtant nous amuser.

M E R L I N.

Vous verrez, vous verrez. J'oublie encore
à vous dire une finesse de ma Pièce ; c'est
que Colette qui doit faire mon Amoureuse,
& moi qui dois faire son Amant , nous som-
mes convenus tous deux de voir un peu la
mine que feront Lisette & Blaise , à toutes
les tendresses naïves que nous prétendons
nous dire , & le tout , pour éprouver s'ils
n'en seront pas un peu allarmés & jaloux ;
car vous sçavez que Blaise doit épouser Co-
lette , & que l'Amour nous destine Lisette &

moi l'un à l'autre. Mais Lisette, Blaise & Colette vont venir ici pour essayer leur scènes; ce sont les principaux Acteurs, j'ai voulu voir comment ils s'y prendront; laissez-moi les écouter & les instruire, & retirez-vous, les voilà qui entrent.

É R A S T E.

Adieu : fais-nous rire, on ne t'en demande pas davantage.

S C E N E II.

L I S E T T E, C O L E T T E,
B L A I S E, M E R L I N.

M E R L I N.

A Llons, mes enfans, je vous attendois : montrez-moi un petit échantillon de votre sçavoir faire, & tâchons de gagner notre argent le mieux que nous pourrons : répétons.

L I S E T T E.

Ce que j'aime de ta Comédie, c'est que nous nous la donnerons à nous-mêmes; car je pense que nous allons tenir de jolis propos.

M E R L I N.

De très-jolis propos; car dans le plan de ma Piece, vous ne sortez point de votre ca-

176 LES ACTEURS DE BONNE FOI,

ractère , vous autres : toi , tu joues une maligne Soubrette à qui l'on n'en fait point accroire , & te voilà : Blaise a l'air d'un nigaud *pris sans verd* , & il en fait le rôle : une petite coquette de village , & Colette , c'est la même chose : un joli homme & moi , c'est tout un : un joli homme est inconstant , une coquette n'est pas fidelle : Colette trahit Blaise , je néglige ta flamme : Blaise est un sot qui en pleure , tu es une diableffe qui t'en mets en fureur , & voilà ma Pièce : Oh ! je défie qu'on arrange mieux les choses.

B L A I S E.

Oui ; mais si ce que j'allons jouer alloit être vrai : prenez garde , au moins ; il ne faut pas du tout de bon , car j'aime Colette , dame !

M E R L I N.

A merveille ! Blaise , je te demande ce ton de nigaud-là dans la Pièce.

L I S E T T E.

Écoutez , Monsieur le joli homme : il a raison , que ceci ne passe point la raillerie ; car je ne suis pas endurente , je vous en avertis.

M E R L I N.

Fort bien , Lifette. Il y a un aigre-doux dans ce ton-là qu'il faut conserver.

C O L E T T E.

Allez , allez , Mademoiselle Lifette , il n'y a rien à apriander pour vous , car vous êtes plus jolie que moi : Monsieur Merlin le sçait bien.

M E R L I N.

Courage, friponne, vous y êtes; c'est dans ce goût-là qu'il faut jouer votre rôle : allons, commençons à répéter.

L I S E T T E.

C'est à nous deux à commencer, je crois.

M E R L I N.

Oui; nous sommes la première scène : asseyez-vous là, vous autres; & nous, débutons : tu es au fait, Lisette.

(Colette & Blaise s'assoyent comme spectateurs d'une scène dont ils ne sont pas.)

Tu arrives sur le Théâtre, & tu me trouves rêveur & distrait. Recule-toi un peu, pour me laisser prendre ma contenance.

S C E N E I I I.
M E R L I N , L I S E T T E.
C O L E T T E.

L I S E T T E, *feignant d'arriver.*

QU'avez-vous donc, Monsieur Merlin? vous voilà bien pensif.

M E R L I N.

C'est que je me promène.

L I S E T T E.

Et votre façon, en vous promenant, est-

178 LES ACTEURS DE BONNE FOI,
elle de ne pas regarder les gens qui vous
abordent ?

M E R L I N.

C'est que je suis distrait dans mes promenades.

L I S E T T E.

Qu'est-ce que c'est que ce langage-là ? il me paroît bien impertinent.

M E R L I N, *interrompant la scène.*

Doucement, Lisette ; tu me dis des injures au commencement de la scène, par où la finiras-tu ?

L I S E T T E.

Oh ! ne t'attends pas à des régularités, je dis ce qui me vient ; continuons.

M E R L I N.

Où en sommes-nous ?

L I S E T T E.

Je traitois ton langage d'impertinent.

M E R L I N.

Tiens, tu es de méchante humeur ; passons notre chemin, ne nous parlons pas davantage.

L I S E T T E.

Attendez-vous ici Colette, Monsieur Merlin ?

M E R L I N.

Cette question-là nous présage une querelle.

L I S E T T E.

Tu n'en es pas encore où tu penses.

MERLIN.

Je me contente de sçavoir que j'en suis où me voilà.

LISETTE.

Je sçais bien que tu me fuis, & que je t'ennuie depuis quelques jours.

MERLIN.

Vous êtes si sçavante, qu'il n'y a pas moyen de vous instruire.

LISETTE.

Comment? faquin! tu ne prends pas seulement la peine de te défendre de ce que je dis là.

MERLIN.

Je n'aime à contredire personne.

LISETTE.

Viens-ça, parle; avoue-moi que Colette te plaît.

MERLIN.

Pourquoi veux-tu qu'elle me déplaîse?

LISETTE.

Avoue que tu l'aimes.

MERLIN.

Je ne fais jamais de confidence.

LISETTE.

Va, va, je n'ai pas besoin que tu me la fasses.

MERLIN.

Ne me la demande donc pas.

LISETTE.

Me quitter pour une petite Villageoise!

180 LES ACTEURS DE BONNE FOI,
M E R L I N.

Je ne te quitte pas , je ne bouge.

COLETTE, *interrompant , de l'endroit
où elle est assise.*

Oui ; mais est - ce du jeu de me dire des injures en mon absence ?

M E R L I N , *fâché de l'interruption.*

Sans doute : ne voyez - vous pas bien que c'est une fille jalouse qui vous méprise ?

COLETTE.

Eh bien ! quand ce fera à moi à dire , je prendrai ma revanche.

L I S E T T E.

Et moi , je ne sçais plus où j'en suis.

M E R L I N.

Tu me querellois.

L I S E T T E.

Eh ! dis-moi ; dans cette scène-là puis-je te battre ?

M E R L I N.

Comme tu n'es qu'une Suivante, un coup de poing ne gâtera rien.

L I S E T T E.

Reprenons donc , afin que je le place.

M E R L I N.

Non, non ; gardons le coup de poing pour la représentation , & supposons qu'il est donné, ce seroit un double emploi qui est inutile.

L I S E T T E.

Je crois aussi que je peux pleurer dans mon chagrin.

MERLIN.

Sans difficulté ; n'y manque pas , mon mérite & ta vanité le veulent.

L I S E T T E , *éclatant de rire.*

Ton mérite , qui le veut , me fait rire.

(feignant de pleurer.)

Que je suis à plaindre d'avoir été sensible aux cajoleries de ce fourbe-là ! Adieu : voici la petite impertinente qui entre ; mais laisse-moi faire : *(en l'interrompant.)* seroit-il si mal de la battre un peu ?

C O L E T T E , *qui s'est levée.*

Non pas , s'il vous plaît , je ne veux pas que les coups en soient ; je n'ai point à faire d'être battue pour une farce : encore si c'étoit vrai , je l'endurerois.

L I S E T T E.

Voyez - vous la fine mouche !

M E R L I N.

Ne perdons point le tems à nous interrompre ; va-t-en , Lisette : voici Colette qui entre pendant que tu sors , & tu n'as plus que faire ici. Allons , poursuivons ; reculez-vous un peu , Colette , afin que j'aille au-devant de vous.



S C E N E I V.

MERLIN, LISETTE, BLAISE,
COLETTE.

M E R L I N.

BOn jour , ma belle enfant ; je suis bien sûr que ce n'est pas moi que vous cherchez ?

C O L E T T E.

Non , Monsieur Merlin ; mais ça n'y fait rien , je suis bien aise de vous y trouver.

M E R L I N.

Et moi , je suis charmé de vous rencontrer , Colette.

C O L E T T E.

Ça est bien obligeant.

M E R L I N.

Ne vous êtes-vous pas apperçu du plaisir que j'ai à vous voir ?

C O L E T T E.

Oui ; mais je n'ose pas bonnement m'apercevoir de ce plaisir-là , à cause que j'y en prenrois aussi.

M E R L I N , *interrompant.*

Doucement , Colette , il n'est pas décent de vous déclarer si vite.

COLETTE.

Dame! comme il faut avoir d'amiquié pour vous dans cette affaire-là; j'ai cru qu'il n'y avoit point de tems à perdre.

MERLIN.

Attendez que je me déclare tout-à-fait, moi.

BLAISE, *interrompant, de son siège.*

Voyez en effet comme elle se presse: an diroit qu'elle y va de bon jeu, je crois que ça m'annonce du guignon.

LISETTE, *assise & interrompant.*

Jen'aime pas trop cette faillie-là, non plus.

MERLIN.

C'est qu'elle ne sçait pas mieux faire.

COLETTE.

Eh bien! velà ma pensée tout sans dessus dessous; pis qu'ils me blâmont, je fis trop timide pour aller en avant, s'ils ne s'en vont pas.

MERLIN.

Eloignez-vous donc pour l'encourager.

BLAISE, *se levant de son siège.*

Non, morguié! je ne veux pas qu'elle ait du courage, moi: je veux tout entendre.

LISETTE, *assise & interrompant.*

Il est vrai, ma mie, que vous êtes plai-
fante de vouloir que nous nous en allions.

COLETTE.

Pourquoi aussi me chicanez-vous?

BLAISE, *interrompant, mais assis.*

Pourquoi te hâtes-tu tant d'être amou-

184 LES ACTEURS DE BONNE FOI,
reufe de Monsieur Merlin? Est-ce que tu en
sens de l'amour?

C O L E T T E.

Mais, vrament! je fis bien obligée d'en
sentir, pis que je fis obligée d'en prendre
dans la Comédie; comment voulez-vous
que je fasse autrement?

L I S E T T E, *affise, interrompant.*

Comment! vous aimez réellement Merlin?

C O L E T T E.

Il faut bien, puisque c'est mon devoir.

M E R L I N.

Blaïse & toi vous êtes de grands innocens
tous deux; ne voyez-vous pas qu'elle s'ex-
plique mal: ce n'est pas qu'elle m'aime tout
de bon: elle veut dire seulement qu'elle doit
faire semblant de m'aimer; n'est-ce pas,
Colette?

C O L E T T E.

Comme vous voudrez, Monsieur Merlin.

M E R L I N.

Allons; continuons, & attendez que je me
déclare tout-à-fait, pour vous montrer sen-
sible à mon amour.

C O L E T T E.

J'attendrai, Monsieur Merlin; faites vite.

M E R L I N, *recommençant la scene.*

Que vous êtes aimable, Colette, & que
j'envie le sort de Blaïse, qui doit être votre
mari!

COLETTE.

Oh ! oh ! est-ce que vous m'aimez, Monsieur Merlin ?

MERLIN.

Il y a plus de huit jours que je cherche à vous le dire.

COLETTE.

Queu dommage ! car je nous accorderions bien tous deux.

MERLIN.

Et pourquoi, Colette ?

COLETTE.

C'est que si vous m'aimez, dame !... dirai-je ?

MERLIN.

Sans doute.

COLETTE.

C'est que, si vous m'aimez, c'est bien fait ; car il n'y a rien de perdu.

MERLIN.

Quoi ! chere Colette ! votre cœur vous dit quelque chose pour moi ?

COLETTE.

Oh ! il ne me dit pas queuque chose, il me dit tout-à-fait.

MERLIN.

. Que vous me charmez, bel enfant ! donnez-moi votre jolie main, que je vous en remercie.

LISETTE, *interrompant.*

Je défends les mains.

186 LES ACTEURS DE BONNE FOI
C O L E T T E.

Faut pourtant que j'en aye.

L I S E T T E.

Oui ; mais il n'est pas nécessaire qu'il
baïse.

M E R L I N.

Entre Amans, les mains d'une Maitre
sont toujours de la conversation.

B L A I S E.

Ne permettez pas qu'ils en soyent, la
demoiselle Lifette.

M E R L I N.

Ne vous fâchez pas ; il n'y a qu'à sup
primer cet endroit-là.

C O L E T T E.

Ce n'est que des mains, au bout du comp

M E R L I N.

Je me contenterai de lui tenir la main
la mienne.

B L A I S E.

Ne faut pas magnier non plus , n'est
pas, Mademoiselle Lifette ?

L I S E T T E.

C'est le mieux.

M E R L I N.

Il n'y aura point assez de vif dans c
scene-là.

C O L E T T E.

Je fis de votre avis, Monsieur Merl
& je n'empêche pas les mains , moi.

M E R L I N.

Puisqu'on les trouve de trop, laissons-les, & revenons. (*Il recommence la scene.*) Vous m'aimez donc, Colette, & cependant vous allez épouser Blaise.

C O L E T T E.

Vrament, ça me fâche assez, car ce n'est pas moi qui le prends; c'est mon pere & ma mere qui me le baillent.

B L A I S E, *interrompant & pleurant.*
Me velà donc bien chanceux !

M E R L I N.

Tais-toi donc, tout ceci est de la scene, tu le sçais bien.

B L A I S E.

C'est que je vais gager que ça est vrai.

M E R L I N.

Non, te dis-je; il faut ou quitter notre projet, ou le suivre; la récompense que Madame Amelin nous a promise, vaut bien la peine que nous la gagnions; je suis fâché d'avoir imaginé ce plan-là, mais je n'ai pas le tems d'en imaginer un autre; poursuivons.

C O L E T T E.

Je le trouve bien joli, moi.

L I S E T T E.

Je ne dis mot, mais je n'en pense pas moins; quoi qu'il en soit, allons notre chemin pour ne pas risquer notre argent.

188 LES ACTEURS DE BONNEFOI

MERLIN, *recommençant la scène.*

Vous ne vous souciez donc pas de Blaise, Colette, puisqu'il n'y a que vos parens qui veulent que vous l'épousiez?

COLETTE.

Non; il ne me revient point, & si je pouvois, par quelque manigance, m'emparer de l'avoir pour mon homme, je serois bien-tôt quitte de li, car il est si sot!

BLAISE, *interrompant, assis.*

Morgué! velà une vilaine Comédie!

MERLIN.

(à Blaise.) (à Colette.)

Paix donc. Vous n'avez qu'à dire à vos parens que vous ne l'aimez pas.

COLETTE.

Bon! je l'y ai bien dit à li-même, & tout ça n'y fait rien.

BLAISE, *se levant pour interrompre.*

C'est la vérité qu'alle me l'a dit.

COLETTE, *continuant.*

Mais, Monsieur Merlin, si vous me demandais en mariage, peut-être que vous m'auriais; seriez-vous fâché de m'avoir pour femme?

MERLIN.

J'en serois ravi; mais il faut s'y prendre adroitement, à cause de Lisette, dont la malchanceté nous nuirait, & romproit nos mesures.

COLETTE.

Si elle n'étoit pas ici, je varrions com

nous y prendre ; falloit pas permettre qu'elle nous écoutât.

L I S E T T E , *se levant pour interrompre.*

Que signifie donc ce que j'entends-là ? Car , enfin , voilà un discours qui ne peut entrer dans la représentation de votre scène , puisque je ne serai pas présente quand vous la jouerez.

M E R L I N.

Tu n'y seras pas , il est vrai ; mais tu es actuellement devant ses yeux , & par méprise elle se règle là-dessus. N'as-tu jamais entendu parler d'un axiome , qui dit que l'objet présent émeut la puissance ; voilà pourquoi elle s'y trompe : si tu avois étudié , cela ne t'étonneroit pas. A toi , à présent , Blaise ; c'est toi qui entres ici , & qui viens nous interrompre , retire-toi à quatre pas , pour feindre que tu arrives : moi , qui t'aperçois venir , je dis à Colette : Voici Blaise qui arrive , ma chere Colette , remettons l'entretien à une autre fois , (*à Colette.*) & retirez-vous.

B L A I S E , *approchant pour entrer en scène.*

Je suis tout parturbé , moi , je ne sçais que dire.

M E R L I N.

Tu rencontres Colette sur ton chemin , & tu lui demandes d'avec qui elle sort.

190 LES ACTEURS DE BONNE FOI;

B L A I S E , *commençant la scène.*

D'où viens-tu donc , Colette ?

C O L E T T E .

Eh ! je viens d'où j'étois.

B L A I S E .

Comme tu me rudoyes !

C O L E T T E .

Oh ! dame ! accommode-toi ; prends ou
laisse. Adieu.

S C E N E V.

M E R L I N , B L A I S E .

M E R L I N , *interrompant la scène.*

CEst , à cette heure , à moi , que tu as
affaire.

B L A I S E .

Tenez , Monsieur Merlin , je ne sçau-
rions endurer que vous m'escamotais ma
maitresse.

M E R L I N , *interrompant la scène.*

Tenez , Monsieur Merlin ! Est-ce comme
cela qu'on commence une scène ; dans mes
instructions , je t'ai dit de me demander quel
étoit mon entretien avec Colette.

B L A I S E .

Eh ! parguié ! ne le sçais-je pas , pis que
j'y étois ?

COMÉDIE.

191

MERLIN.

Souviens-toi donc que tu n'étois pas censé y être ?

BLAISE, *recommençant.*

Eh bien ! Colette étoit donc avec vous, Monsieur Merlin ?

MERLIN.

Oui ; nous ne faisons que de nous rencontrer.

BLAISE.

On dit pourtant qu'ous en êtes amoureux, Monsieur Merlin, & ça me chagrine, entendez-vous ? car elle sera mon accordée de Mardi en huit.

COLETTE, *se levant & interrompant.*

Oh ! sans vous interrompre, ça est remis de Mardi en quinze : d'ici à ce tems-là, je varrons venir.

MERLIN.

N'importe ; cette erreur-là n'est ici d'aucune conséquence. (*reprenant la scène.*) Qui est-ce qui t'a dit, Blaise, que j'aime Colette ?

BLAISE.

C'est vous qui le disais tout-à-l'heure.

MERLIN, *interrompant la scène.*

Mais, prends donc garde ; souviens-toi encore une fois que tu n'y étois pas.

BLAISE.

C'est donc Mademoiselle Lisette qui me l'a appris, & qui vous donne aussi biau coup

192 LES ACTEURS DE BONNE FOI,
de blâme de cette affaire-là? Et la voilà
pour confirmer mon dire.

L I S E T T E , *d'un ton menaçant & interrompant.*

Va, va, j'en dirai mon sentiment après
la Comédie.

M E R L I N .

Nous ne ferons jamais rien de cette grue-
là : il ne sçauroit perdre les objets de vue.

L I S E T T E .

Continuez, continuez ; dans la représen-
tation il ne les verra pas , & cela le corri-
gera : quand un homme perd sa maitresse,
il lui est permis d'être distrait, Monsieur
Merlin.

B L A I S E , *interrompant.*

Cette Comédie-là n'est faite que pour
nous planter-là , Mademoiselle Lisette.

C O L E T T E .

Eh bien ! plante-moi-là itou , toi , Nico-
deme ?

B L A I S E , *pleurant.*

Morguié ! ce n'est pas comme ça qu'on en
use avec un fiancé de la semaine qui vient.

C O L E T T E .

Et moi , je te dis que tu ne seras mon
fiancé d'aucune semaine.

M E R L I N .

Adieu ma Comédie ; on m'avoit promis
dix pistoles pour la faire jouer , & ce fol-
tron-là

tron-là me les vole, comme s'il me les prenoit dans ma poche.

C O L E T T E, *interrompant.*

Eh! pardi, Monsieur Merlin, velà bian du tintamare, parce que vous avez de l'amiquié pour moi, & que je vous trouve agriable; Eh bian! oui, je lui plais, je nous plaifons tous deux; il est garçon, je sis fille; il est à marier, moi kou; il vouloit de Mademoiselle Lisette, il n'en veut pas; il la quitte, je te quitte; il me prend, je le prends; quant à ce qui est de vous autres, il n'y a que patience à prendre.

B L A I S E.

Velà de belles fiançailles!

L I S E T T E, *à Merlin, en déchirant un papier.*

Tu te tais donc, fourbe? Tiens, voilà le cas que je fais du plan de ta Comédie, tu mériterois d'être traité de même.

M E R L I N.

Mais, mes enfans, gagnons d'abord notre argent, & puis nous finirons nos débats.

C O L E T T E.

C'est bian dit; je nous querellerons après, c'est la même chose.

L I S E T T E.

Taisez-vous, petite impertinente.

C O L E T T E.

Cette jalouse! comme elle est mal apprise!

M E R L I N.

Paix-là donc, paix.

Tome III.

K

194 LES ACTEURS DE BONNE FO
C O L E T T E.

Suis-je cause que je vaux mieux qu'elle
L I S E T T E.

Que cette petite payfanne - là ne m'
chauffe pas les oreilles.

C O L E T T E.

Mais, voyez, je vous prie, cette glorieuse
avec sa face de chambrière.

M E R L I N.

Le bruit que vous faites, va amasser tout
le monde ici, & voilà déjà Madame As-
gante qui accourt, je pense.

L I S E T T E, *en s'en allant.*

Adieu, fourbe.

M E R L I N.

L'épithète de folle m'acquittera, s'il
plaît, de celle de fourbe.

B L A I S E.

Je m'en vais itou me plaindre à un parent
de la masque.

C O L E T T E.

Je nous varrons tantôt, Monsieur Mer-
lin, n'est-ce pas?

M E R L I N.

Oui, Colette, & cela va à merveille
ces gens-là nous aiment : mais continuez
encore de feindre.

C O L E T T E.

Tant que vous voudraiz ; il n'y a pas
danger, pis qu'ils nous aiment tant.

SCENE VI.

Madame ARGANTE, ERASTE,
MERLIN, ANGÉLIQUE.

Madame ARGANTE.

O U'est-ce que c'est donc que le bruit
que j'entends? Avec qui criois-tu tout-
à-l'heure?

MERLIN.

Rien; c'est Blaise & Colette qui sortent
d'ici avec Lisette, Madame.

Madame ARGANTE.

Et bien? Est-ce qu'ils avoient querelle
ensemble? Je veux sçavoir ce que c'est.

MERLIN.

C'est qu'il s'agissoit d'un petit dessein que...
nous avions d'une petite idée qui nous étoit
venue, & nous avons de la peine à faire un
ensemble qui s'accorde; (*montrant Eraste.*)
Monsieur vous dira ce que c'est.

ÉRASTE.

Madame; il est question d'une bagatelle
que vous sçaurez tantôt.

Madame ARGANTE.

Pourquoi m'en faire mystère à présent?

ÉRASTE.

Puisqu'il faut vous le dire, c'est une petite
pièce dont il est question.

196 LES ACTEURS DE BONNE FOI;

Madame A R G A N T E.

Une piece de quoi ?

M E R L I N.

C'est , Madame , une Comédie , & nous vous ménagions le plaisir de la surprise.

A N G É L I Q U E.

Et moi , j'avois promis à Madame Amelin & à Erasme de ne vous en point parler, ma mere.

Madame A R G A N T E.

Une Comédie !

M E R L I N.

Oui , une Comédie dont je suis l'Auteur ; cela promet.

Madame A R G A N T E.

Et pourquoi s'y battre ?

M E R L I N.

On ne s'y bat pas , Madame ; la bataille que vous avez entendue , n'étoit qu'un entr'Acte : mes Acteurs se sont brouillés dans l'intervalle de l'action ; c'est la discorde qui est entrée dans la Troupe , il n'y a rien là que de fort ordinaire , ils vouloient sauter du brodequin au cothurne , & je vais tâcher de les ramener à des dispositions moins tragiques.

Madame A R G A N T E.

Non ; laissons-là tes dispositions moins tragiques , & supprimons ce divertissement-là. Erasme , vous n'y avez pas songé , la Comédie chez une femme de mon âge , cela seroit ridicule.

C'est la chose du monde la plus innocente, Madame, &, d'ailleurs, Madame Amelin se faisoit une joie de la voir exécuter.

M E R L I N.

C'est elle qui nous paye pour la mettre en état, & moi, qui vous parle, j'ai déjà reçu des arrhes; ma marchandise est vendue, il faut que je la livre, & vous ne sçauriez, en conscience, rompre un marché conclu, Madame; il faudroit que je restituasse, & j'ai pris des arrangemens qui ne me le permettent plus.

Madame A R G A N T E.

Ne te mets point en peine; je vous dédommagerai, vous autres.

M E R L I N.

Sans compter douze sols qu'il m'en coûte pour un moucheur de chandelles que j'ai arrêté; trois bouteilles de vin que j'ai avancées aux Ménétriers du Village, pour former mon Orchestre; quatre, que j'ai donné parole de boire avec eux immédiatement après la représentation; une demie-main de papier que j'ai barbouillée pour mettre mon canevas bien au net.

Madame A R G A N T E.

Tu n'y perdras rien, te dis-je; voici Madame Amelin, & vous allez voir qu'elle sera de mon avis.

S C E N E V I I .

**Madame AMELIN, Mad. ARGANTE,
ANGÉLIQUE, ERASTE, MERLIN.**

Madame ARGANTE, à Madame Amelin.

Vous ne devineriez pas, Madame, ce que ces jeunes gens nous préparoient ? une Comédie de la façon de Monsieur Merlin : ils m'ont dit que vous le sçavez ; mais je suis bien sûre que non.

Madame A M E L I N.

C'est moi à qui l'idée en est venue.

Madame A R G A N T E.

A vous ! Madame.

Madame A M E L I N.

Oui ; vous sçavez que j'aime à rire, & vous verrez que cela nous divertira ; mais j'avois expressément défendu qu'on vous le dit.

Madame A R G A N T E.

Je l'ai appris par le bruit qu'on faisoit dans cette salle : mais , j'ai une grace à vous demander, Madame ; c'est que vous ayez la bonté d'abandonner le projet , à cause de moi , dont l'âge & le caractère.....

Madame A M E L I N.

Ah ! voilà qui est fini, Madame ; ne vous allarmez point, ç'en est fait, il n'en est plus question.

Madame A R G A N T E.

Je vous en rends mille graces, & je vous avoue que j'en craignois l'exécution.

Madame A M E L I N.

Je suis fâchée de l'inquiétude que vous en avez prise.

Madame A R G A N T E.

Je vais rejoindre la compagnie avec ma fille ; n'y venez vous pas ?

Madame A M E L I N.

Dans un moment.

ANGÉLIQUE, *à part, à Madame Argante.*

Madame Amelin n'est pas contente, ma mere.

Madame A R G A N T E, *à part le premier mot, à Madame Amelin.*

Taisez-vous. Adieu, Madame ; venez donc nous retrouver.

Madame A M E L I N, *à Érasme.*

Oui, oui. Mon neveu, quand vous aurez mené Madame Argante, venez me parler.

É R A S T E.

Sur le champ, Madame.

M E R L I N.

J'en serai donc réduit à l'impression, quel dommage !

(*Angélique & Merlin sortent avec Mad. Argante.*)

S C E N E V I I I.

Madame A M E L I N, A R A M I N T E.

Madame A M E L I N, *un moment seule.*

Vous avez poutant beau dire, Madame Argante ; j'ai voulu rire, & je rirai.

200 LES ACTEURS DE BONNEFOI,

A R A M I N T E.

Eh bien ! ma chere, où en est notre Comédie ? va-t-on la jouer ?

Madame A M E L I N.

Non ; Madame Argante veut qu'on rende l'argent à la porte.

A R A M I N T E.

Comment ! elles s'oppose à ce qu'on la joue !

Madame A M E L I N.

Sans doute : on la jouera pourtant, ou celle-ci, ou une autre ; tout ce qui arrivera de ceci, c'est, qu'au lieu de la lui donner, il faudra qu'elle me la donne & qu'elle la joue, qui pis est, & je vous prie de m'y aider.

A R A M I N T E.

Il sera curieux de la voir monter sur le Théâtre ; quant à moi, je ne suis bonne qu'à me tenir dans ma loge.

Madame A M E L I N.

Ecoutez-moi, je vais feindre d'être si rebutée du peu de complaisance qu'on a pour moi, que je paroîtrai renoncer au mariage de mon neveu avec Angélique.

A R A M I N T E.

Votre neveu est, en effet, un si grand parti pour elle.....

Madame A M E L I N, *en riant.*

Que la mere n'avoit osé espérer que je consentisse ; jugez de la peur qu'elle aura, & des démarches qu'elle va faire. Jouera-t-elle bien son rôle ?

A R A M I N T E.

Oh ! d'après nature.

Madame A M E L I N.

Mon neveu & sa Maîtresse seront-ils , de leur côté , de bons Acteurs , à votre avis ? car ils ne sçauront pas que je me divertis , non plus que le reste des Acteurs.

A R A M I N T E.

Cela sera plaisant ; mais il n'y a que mon rôle qui m'embarrasse , à quoi puis-je vous être bonne ?

Madame A M E L I N.

Vous avez trois fois plus de bien qu'Angélique ; vous êtes veuve , & encore jeune ; vous m'avez fait confidence de votre inclination pour mon neveu , tout est dit ; vous n'avez qu'à vous conformer à ce que je vais faire : voici mon neveu , & c'est ici la première scène ; êtes vous prête ?

A R A M I N T E.

Oui.

S C E N E I X.

Madame AMELIN , ARAMINTE ,
É R A S T E.

É R A S T E.

Vous m'avez ordonné de revenir : que me voulez-vous , Madame ? la compagnie vous attend.

Kv

202 LES ACTEUR

Madame A

Qu'elle m'attende
suis pas prête de la rej

É R A

Vous me paroissez
me : de quoi s'agit-il

Madame A M E L I N

Erasme , que pensez

É R A

Moi , ce que tout le
Madame est fort aime

A R A M

La réponse est flat

É R A

Elle est toute sim

Madame A

Mon Neveu , son co
à trente mille livres d
pas bien qu'on s'attache

É R A

Y a-t-il quelqu'un à
persuader cette vérité-

Madame A M

Je suis charmée de
suadé vous-même.

É R A

A propos de quoi e
mée , Madame ?

Madame A M

C'est que je trouve à
rier avec elle.

É R A S T E.

Moi ! ma tante ? vous plaisantez , & je suis sûr que Madame ne seroit pas de cet avis-là.

Madame A M E L I N.

C'est pourtant elle qui me le propose.

É R A S T E , *surpris.*

De m'épouser ! vous ? Madame ?

A R A M I N T E.

Pourquoi non , Erasste ! cela me paroitroit assez convenable ; qu'en dites-vous ?

Madame A M E L I N.

Ce qu'il en dit ? en êtes-vous en peine ?

A R A M I N T E.

Il ne répond pourtant rien.

Madame A M E L I N.

C'est d'étonnement & de joye ; n'est-ce pas , mon neveu ?

É R A S T E.

Madame ?.....

Madame A M E L I N.

Quoi !

É R A S T E.

On n'épouse pas deux femmes.

Madame A M E L I N.

Où en prenez-vous deux , on ne vous parle que de Madame.

A R A M I N T E.

Et vous aurez la bonté de n'épouser que moi non plus , assurément.

É R A S T E.

Vous méritez un cœur tout entier , Ma-

K vj

VOUS LES AIMEZ-VOUS DE BONNEFOI,
comme j'aime à voir que l'aïeule Angélique,
ne l'a pu empêcher d'aimer ailleurs.

À L'ÉCLATANT.

Impossible ! Écoutez : impossible ! oh !
prenez-vous le temps de me le dire, vous
ne pouvez pas le voir.

À L'ÉCLATANT.

Je ne le vois pas. Madame.

À L'ÉCLATANT.

Vous ne pouvez pas le voir : ce n'est
pas votre cœur, à le prendre et à le
tenir ; c'est vous qui d'un amour deux fois
plus fort, et si le cœur n'est pas là,
à ce point de vue de la vie.

À L'ÉCLATANT.

Angélique l'estime de beaucoup.

Madame à M. ÉLIE.

Quelle l'estime de quelle manière, j'ai
pu voir que Madame l'aime : et que quelle
l'estime, à que vous ne pouvez pas le voir.

À L'ÉCLATANT.

À Madame, voulez-vous me le dire ?

À L'ÉCLATANT.

Comment dire, vous ne pouvez pas le voir :

Madame à M. ÉLIE.

Levez le cœur. C'est de la vie, de la
vie.

À L'ÉCLATANT.

Ah ! Ciel,

SCENE X.

Madame AMELIN, ARAMINTE,
Mad. ARGANTE, ANGÉLIQUE,
ÉRASTE.

Madame ARGANTE.

JE viens vous chercher, Madame, puisque vous ne venez pas ; mais , que vois-je ? Éraсте soupire ! ses yeux sont mouillés de larmes ! il paroît désolé ! que lui est-il donc arrivé ?

Madame AMELIN.

Rien que de fort heureux , quand il sera raisonnable : au reste , Madame ; j'allois vous informer que nous sommes sur notre départ , Araminte , mon neveu , & moi. N'aurez-vous rien à mander à Paris ?

Madame ARGANTE.

A Paris ? Quoi ! est-ce que vous y allez, Madame ?

Madame AMELIN.

Dans une heure.

Madame ARGANTE.

Vous plaisantez, Madame : & ce mariage ?.....

Madame AMELIN.

Je pense que le mieux est de le laisser-là ; le dégoût que vous avez marqué pour ce petit divertissement, qui me flattoit, m'a fait

M E R L I N.

J'ai rassemblé tous nos Auteurs, ils sont là, & nous allons achever de la répéter si l'on veut.

Madame A R G A N T E.

Qu'ils entrent.

Madame A M E L I N.

En vérité, cela est inutile.

Madame A R G A N T E.

Point du tout, Madame.

A R A M I N T E.

Je ne présume pas, quoi que l'on fasse, que Madame veuille rompre l'engagement qu'elle a pris avec moi; la Comédie se jouera quand on voudra; mais Érasme m'épousera, s'il vous plaît.

Madame A R G A N T E.

Vous, Madame? avec vos quarante ans! il n'en sera rien, s'il vous plaît, vous même, & je vous le dis tout franc; vous avez-là un très-mauvais procédé, Madame; vous êtes de nos amis, nous vous invitons au mariage de ma fille, & vous prétendez en faire le vôtre, & lui enlever son mari, malgré toute la répugance qu'il en ait lui-même; car il vous refuse, & vous sentez bien qu'il ne gagneroit pas au change; en vérité, vous n'êtes pas concevable, à quarante ans lutter contre vingt, vous rêvez, Madame. Allons, Merlin, qu'on acheve.

S C E N E X I I .
TOUS LES ACTEURS.

Madame A R G A N T E , *continue.*

J'Ajoute dix pistoles à ce qu'on vous a promis , pour vous exciter à bien faire. Allezons-nous , Madame , & écoutons.

Madame A M E L I N .

Écoutons donc , puisque vous le voulez.

M E R L I N .

Avance , Blaise ; reprenons où nous en étions ; tu te plaignois de ce que j'aime Colette , & c'est , dis-tu , Lisette qui te l'a appris.

B L A I S E .

Bon ! qu'est-ce que vous voulez que je dise davantage ?

Madame A R G A N T E .

Vous plaît-il de continuer , Blaise ?

B L A I S E .

Non ; noute mere m'a défendu de monter sur le Thiâtre.

Madame A R G A N T E .

Et moi , je lui défends de vous en empêcher ; je vous fers de mere ici , c'est moi qui suis la vôtre.

B L A I S E .

Et au par-dessus , on se raille de ma personne dans ce peste de jeu-là , noute Maîtresse ; Colette , y fait semblant d'avoir le cœur tendre pour Monsieur Merlin , Monsieur Merlin de l'y céder le sien , & , maugré la

C O M É D I E. 211

Comédie, tout ça est vrai, noute Maîtresse; car ils font semblant de faire semblant, rien que pour nous en revendre, & ils ont tous deux la malice de s'aimer tout de bon en dépit de Lisette, qui n'en tâtera que d'une dent, & en dépit de moi, qui sis pourtant retenu pour gendre de mon biau-pere.

Madame A R G A N T E, *les Dames rient.*

Eh! le butor! on a bien affaire de vos bêtises, & vous Merlin, de quoi vous avisez-vous d'aller faire une vérité d'une bouffonnerie? laissez-lui sa Colette, & mettez-lui l'esprit en repos.

C O L E T T E.

Oui; mais je ne veux pas qu'il me laisse, moi, je veux qu'il me garde.

Madame A R G A N T E.

Qu'est-ce que cela signifie, petite fille? retirez-vous, puisque vous n'êtes pas de cette scene-ci; vous paroîtrez quand il sera tems: continuez, vous autres.

M E R L I N.

Allons, Blaise; tu me reproches que j'aime Colette.

B L A I S E.

Eh! morguié! Est-ce que ça n'est pas vrai?

M E R L I N.

Que veux-tu, mon enfant; elle est si jolie que je n'ai pu m'en empêcher.

B L A I S E, *à Madame Argante.*

Eh bian! Madame Argante; vela-t-il pas qu'il le confesse ly-même?

212 LES ACTEURS DE BONNE FOI,

MADAME ARGANTE.

Qu'est-ce que cela te fait, dès que ce n'est qu'une Comédie.

BLAISE.

Je m'embarrasse, morgué bien de la farce : qu'elle aille au guible, & tout le monde avec.

MERLIN.

Encore !

MADAME ARGANTE.

Quoi ! on ne parviendra pas à vous faire continuer ?

MADAME AMELIN.

Eh ! Madame ; laissez-là ce pauvre garçon : vous voyez bien que le dialogue n'est pas son fort.

MADAME ARGANTE.

Son fort ou son faible, Madame : je veux qu'il réponde ce qu'il sent, & comme il pourra.

COLLETTE.

Il braira tant qu'on voudra : mais c'est-là tout.

BLAISE.

Eh ! Pardy : faut bien braire quand on en a sujet.

LISETTE.

A quoi sert tout ce que vous faites-là, Madame ? Quand on acheveroit cette scène-ci, vous n'avez pas l'autre : car c'est moi qui dois la jouer, & je n'en ferai rien.

MADAME ARGANTE.

Oh ! vous la jouerez, je vous assure.

Ah ! nous verrons si on me fera jouer la Comédie malgré moi.

SCENE DERNIERE.

Tous les Acteurs de la Scene précédente , & le NOTAIRE qui arrive.

LE NOTAIRE , *s'adressant à Madame Amelin.*

V Oilà , Madame , le contrat que vous m'avez demandé : on y a exactement suivi vos intentions.

Madame A M E L I N , *à Araminte , bas.*

Faites comme si c'étoit le vôtre. (*à Madame Argante.*) Ne voulez-vous pas bien honorer ce contrat - là de votre signature , Madame ?

Madame A R G A N T E.

Et pour qui est-il donc , Madame ?

A R A M I N T E.

C'est celui d'Erasme & le mien.

Madame A R G A N T E.

Moi ! signer votre contrat , Madame ! Ah ! je n'aurai pas cette honneur-là ; & vous aurez , s'il vous plaît , la bonté d'aller vous-même le signer ailleurs. (*au Notaire.*) Remportez , remportez cela , Monsieur. (*à Madame Amelin.*) Vous n'y songez pas , Madame ; on n'a point ces procédés - là : jamais on n'en vit de pareils.

LE NOTAIRE.

Accommodez-vous donc, Mesdames ; car d'autres affaires m'appellent ailleurs. Au reste, suivant toute apparence, ce contrat est à présent inutile, & n'est plus conforme à vos intentions, puisque c'est celui qu'on a dressé hier, & qu'il est au nom de Monsieur Erasme & de Mademoiselle Angélique.

Madame A M E L I N.

Est-il vrai ? oh ! sur ce pied-là, ce n'est pas la peine de le refaire ; il faut le signer comme il est.

É R A S T E.

Qu'entends-je ?

Madame A R G A N T E.

Ah ! ah ! j'ai donc deviné ; vous vous donniez la Comédie, & je suis prise pour dupe : signons donc, vous êtes toutes deux de méchantes personnes.

É R A S T E.

Ah ! je respire.

A N G É L I Q U E.

Qui l'auroit cru ! il n'y a plus qu'à rire.

A R A M I N T E, à Madame Argante.

Vous ne m'aimerez jamais tant que vous m'avez haïe ; mais mes quarante ans me restent sur le cœur ; je n'en ai pour-tant que trente-neuf & demi.

Madame A R G A N T E.

Je vous en aurois donné cent dans ma colère, & je vous conseille de vous plaindre, après la scène que je viens de vous donner.

Vatel, Claude Pierre

LES ADIEUX DU GOUT, COMÉDIE

En un Acte & en Vers;

AVEC UN DIVERTISSEMENT,

*Représentée pour la première fois par les Comédiens
François, Ordinaires du Roi, le Mercredi 13
Février 1754.*

Scribendi rectè sapere est & Principium & Fons.

Horat. Art. Poet.

Le prix est de 24 s. avec la Musique.



A PARIS;

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Permission.



AVERTISSEMENT.

L'AMOUR des choses solides & de la saine Littérature a réuni seul nos idées & nos sentimens. C'est aux Personnes d'un mérite reconnu, à ces hommes rares, qui sont aujourd'hui l'honneur de la Nation & les soutiens du Goût expirant, à décider de la valeur de cet Ouvrage. C'est à eux à prononcer si, malgré notre jeunesse & la foiblesse de nos talens, nous avons rempli avec succès une carrière aussi belle. Sensibles autant que nous le devons aux éloges du Public, nous nous ferons toujours gloire de profiter de ses critiques sages & réfléchies. Qu'il nous soit



A C T E U R S

DE LA COMEDIE

LE GOUT. *M. de la Noue.*

MOMUS, en Petit-Maître. *M. Granval.*

CLIO, Muse de l'Histoire. *Mlle. Brillant.*
ou Me. Préville.

ERATO, Muse de la Galanterie. *Mlle. Lavois.*

EUTERPE, Muse de la
Musique. *Me. Drouin.*

TERPSICORE, Muse
de la Danse. *Mlle. Riquet.*

MELPOMENE, Muse
de la Tragédie. *Mlle. Dumefnil.*

THALIE, Muse de la
Comédie. *Me. Granval.*

Personna-
ges muets. { CALLIOPE, Muse
de l'Eloquence, & du } *Deux*
Poëme Epique. } *Dan-*
POLYMNIE, Muse } *seuses.*
de la Rhetorique.

URANIE, Muse des hautes
Sciences.

CALISSON, Bouffon Italien. *M. Dubis*

PLUTUS, Dieu des
Richesses, Intendant du
Faux-Gout. *M. Deschamps*

UN MUSICO de la
Cour de Plutus. *M. Préville*

COURTISANS de Plutus.

DANSEURS & DANSEUSES.

La Scene est à Paris.



LES ADIEUX DU GOUT, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LE GOUT *arrivant à Paris.*



U' A I - J E entendu ! Quels maux a causé
mon absence !

Paris , qui si long-temps suivit mes étendards ,

Se seroit donc soustrait à mon obéissance ,

Et n'offriroit à mes regards

Que la funeste décadence

Et des talens & des beaux Arts !

Le faux Gout , ce rival que la Province encaisse ,

A donc enfin séduit mes plus chers favoris ;

Il n'est donc plus de lieux soumis à ma puissance !

A iv

COMEDIE.

MOMUS.

Vous ne vous trompez point ; bon-homme , c'est
moi-même.

LE GOUT.

Qui, vous Momus !

MOMUS.

Oui, moi : moi, d'honneur ; en honneur.

LE GOUT.

Je ne puis le cacher, ma surprise est extrême.

MOMUS.

A cet air enflé, ce langage important,
Je reconnois le Goût ; je dis ce goût vulgaire,
Qui jadis parmi nous fut le seul dominant ;
Raisonné, disoit-on, mais si lourd, si pesant !
 Qui déjà sur tout l'hémisphère
 Croyoit son regne florissant ;
Mais dont le goût du rien a vaincu la chimère,
Et dont tout aujourd'hui reconnoit le néant.
Te voilà dans Paris ? Que diable y viens-tu faire ?

LE GOUT.

Reprimer les écarts de ce siècle léger ;
Instruit de ses abus, je les viens corriger.

2 U M O S

ACTE II

II. LES ADIEUX DU GOUT,

N O M U S.

Viens prendre un peu maît : qu'on cède en ce point !
On change plus ici le mot d'insouciance.
Etre toi n'est point une erreur ,
Et plus est ma science.

LE G O U T.

Que dites-vous, Nomus ?

N O M U S.

Cris-moi, change d'objet !
Vainqueur, insouciant, c'est la seule parage :
L'homme comme le vent est sujet à voyage ;
Au lieu de s'arrêter à son grand projet ,
A son bonheur lui-même, rends hommage,
Et à ce vent repars tes premiers sujets.

LE G O U T.

Mis ton sujet : Nomus, quitter la milice,
De ce lâche vain qu'on voit dans les progrès,
Je ne vois que pour de faibles forces.
Je veux guérir les maux du langage en Paris ;
Et par une seule science,
De son goût triomphant lever le culte impie ;
De son talent rapide interrompre le cours ,
Arracher les Muses à leur idolâtrie,
Et de l'école pure ramener les deux jure.

N O M U S.

De goût ! de bon ! Je n'en ai rien ,

COMEDIE.

11

Vaste projet , bien concerté !
Le tout envain : c'est une cure
Que rateroit la faculté.

LE GOUT.

Non : j'en augure mieux ; ce n'est qu'un vain délire.
Mais toi-même , Momus , as-tu donc oublié
Que les Dieux ici bas ne t'avoient envoyé
Que pour le diffiper par ta vive satire ?
Eh bien , unissons - nous : il faut que tout conspire
A renverser l'idole & ses adorateurs :
A mes doctes leçons , à celle des neuf sœurs
Viens joindre le flambeau de la saine critique ;
Viens , partage avec moi les solides honneurs
D'arracher les François d'un sommeil létargique ,
Et d'avoir fait rougir Paris de ses erreurs.

MOMUS.

Faire rougir Paris ! Le plaisant stratagème !
Outre qu'on rougit peu, croi-moi, depuis long-temps
Le poids du ridicule est tombé sur toi-même ;
Et tu veux corriger les gens extravagans !

LE GOUT.

Oui , je le veux

MOMUS.

Non : je t'entends :
Tu veux plutôt que je partage
Les mépris du Public , au lieu de son encens ;
Mais je suis devenu plus sage
A vj

12 LES ADIEUX DU GOUT,

Et me plier au goût du temps
Sera désormais mon usage.

LE GOUT.

Mais Momus autrefois. . . .

MOMUS.

Ah ! Momus , autrefois. . .

Cela sent son vieillard qui tombe dans l'enfance.
Eh bien , rappelle-moi mes antiques exploits ;
Je ne me souviens plus de ma vieille existence.

LE GOUT.

Faut-il te rappeler ce temps , cet heureux temps
Où du sage Boileau tu conduisois la plume ,
Où j'aimois à te voir , défenseur des talens ,
Accabler les Cotins sous mille traits plaisans ,
Et répandre contre eux ton utile amertume ?
Alors au bien public consacré librement. . .

MOMUS *l'interrompant.*

Envain contre nos mœurs ton orgueil se récrie :
Quand tout est renversé raisonner est folie :

Le goût n'est plus notre élément.

A ton rival vainqueur tu veux livrer la guerre !

Mais par où commencer ? Dans quel cercle , en
quels lieux

Distiller contre lui ton fiel fastidieux ?

As-tu quelque réduit ? Connois-tu quelque sphère

Où l'on écoute encor tes propos ennuyeux ?

Lui seul regne par-tout d'un succès glorieux.

COMEDIE.

13

Par-tout son audace est suivie :
Aidé de la vive saillie ,
Il enchaîne les cœurs , il fascine les yeux ;
Il est le charme de la vie
Mais toi, dont la triste manie
Veut régler au compas les plaisirs & les jeux ,
Tu ne connus jamais la bonne Compagnie.
Qu'aimes-tu ? La sincérité ;
Nous sommes faux : mais la prudence
Est mere de la fausseté.
Ton uniforme vérité
Dont tu nous vantes l'excellence
Valut-elle jamais cette variété
Que jette en nos discours l'aimable médifance ?
De la piquante nouveauté
Nous ne suivons plus que les traces ,
Et nous aimons mieux le clinquant & ses graces
Que ton insipide beauté.
Tu nous vantais jadis ce Palais enchanté ,
Ce superbe jardin , où la belle nature ,
Malgré l'éclat de sa parure ,
Reunit la grandeur & la simplicité :
Nous sommes las enfin de tant de dignité :
Envain le NOTRE , ton élève
Etale dans ce lieu les secrets de son art ;
Notre inconstance nous enleve
Et nous conduit au Boulevard.
Là que d'objets charmans attachent notre vûe !
Des marais , des moulins s'offrent de toute part :
Des groupes de Bûveurs que l'on passe en revue ,
Séjour voluptueux , plaisir pur & sans fard ;
Quoique le fantassin y crève tôt ou tard
Et de poussière & de cohue.

14 LES ADIEUX DU GOUT.

LE GOUT.

De qui parles-tu là ? de ces fous dont jamais
Dans les tems les plus beaux je n'ai reçu l'hommage,
De ce monde stupide, inquiet & volage ?
Pour connoître le goût telles gens sont-ils faits ?
Non, j'irai dans Paris interroger vos Maîtres,
Vos savans Orateurs, vos Poètes fameux ;
Il en est sans doute en ces lieux
Que l'on voit suivre encor les pas de leurs aînés.

MOMUS.

Où sont-ils ?

LE GOUT.

La Province en nomme parmi vous

MOMUS.

La Province le dit : oh la Province est sûre.

LE GOUT.

J'en entendois citer deux ou trois . . .

MOMUS.

Entre nous,
Tu juges les Auteurs sur la foi du Mercure.
On écrit j'en conviens : c'est même une fureur,
Mais tout jeune Ecrivain qui suit le bel usage
Sur le plus grave objet vous répand cette fleur,

COMEDIE.

15

Ce miel , ce suc du perfiffage :
Style coupé , nulle longueur ,
Mille antitheses fémillantes ,
Point de ces phrafes éloquentes
Qu'on voit dans tes écrits attacher le lecteur.
Sans doute on instruit moins , mais on plaît davan-
tage :

De petits mots & des portraits
De nos femmes Docteurs entraînent le fuffrage ;
Pour la poftérité nous fefons peu de frais ,
Mais on nous aime , on nous cajole ,
Peut-être l'avenir jaloux
Ne confirmera point nôtre fuccès frivole ,
Mais nous aurons vécu pour nous.

LE GOUT.

Momus , vous outrez la matiere
Les Mufes ont encor de vrais adorateurs ...

MOMUS.

Il faut fur ton abfence excufer tes erreurs :
Le torrent du Parnaffe a rompu la barriere
Ton empire eft détruit dans le facré vallon :
Par une fage politique
Les Mufes ont fuivi la déroutte publique :
Sous tes Loix , la mifere affiegeoit leur grand nom ,
Mais pour fe rengraiffer la troupe famélique
A remis au faux goût la Lyre d'Apollon.

LE GOUT.

Se peut-il ...

SCENE IV.

LE GOUT, MOMUS, ERATO, CLIO.

MOMUS, *parlant dans la coulisse.*

VENEZ, Muses, venez. Voici vôtre ancien
Maître.

La, là, Déeses là : n'entrez que deux à deux :
Peste ! Que de caquet ! Que de bruit en ces lieux
Si toutes à la fois vous y vouliez paroître !

Entrez, vive & belle Clio,
Muse autrefois si grave, aujourd'hui si galante
Vous grave maintenant & toujours raisonnante
Accompagnez ses pas, Philosophe Erato.

LE GOUT *surpris.*

Que vois-je ? Quoi ! C'est là la Muse de l'histoire
Et celle qui jadis présidoit aux Amours ?

MOMUS.

L'ami, parle-nous sans détours
Leurs traits bien autrement sont peints dans ta mé-
moire
Si tu les reconnois c'est grace à mon secours.

COMEDIE. 19

Plus de ces grands combats, de ces fieres tempêtes,
De ces affreux renversemens

Qui frappent ici bas les plus superbes têtes.

» Plus de profonds raisonnemens ;
Mais des spectacles , mais des fêtes ,
» Des propos tendres & charmants
Des Heros qui ne sont qu'Amans
Leurs soupirs & non leurs conquêtes.

LE GOUT.

Quoi ? Vous ne parlez plus de ces événemens

» Qui seuls peuvent rester aux fastes de mémoire ,
» Qui sont pour nos neveux le cachet de l'histoire
» Et seuls dans l'avenir fixent l'ordre des tems ?

MOMUS.

Ah ! J'y suis : Tu voudrois des Sièges , des Batail-
les ,

Des Vainqueurs , des Vaincus , des Heros pour
fendeurs

Que décrivent chez eux de paisibles Auteurs :

Nous n'avons plus de goût pour tant de funérailles ,

Si la postérité veut sçavoir ces hauts faits

Elle en peut lire nos extraits.

LE GOUT.

Vous prononcez , Momus , un Arrêt authentique ,

Et j'aurois tort assurément

De la taxer d'égarement

Puisque le Dieu de la critique

Encense son aveuglement.

COMEDIE.

21

- » Ils font depuis longtems bien minces , bien frivo-
les ,
» Et pour peu qu'aujourd'hui l'on sache le François
» Du Lirique moderne on sifle les paroles ;
» Le plus fécond de tes Auteurs
» Dans ce genre maudit ne rime qu'à la serpe
» Et si l'on voit jamais courir les amateurs
» Ce n'est que pour entendre Euterpe.

LE GOUT.

Ah ! je n'en doute plus : je vois que dans Paris
Le venin de la mode enyvre les esprits.
Muses , reconnoissez mon culte & vos vertiges ,
Vous , Clio , dissipez ces indignes prestiges ;
Eclairez , instruisez , ramenez parmi nous
Ces graves Ecrivains ; ces vertueux de Thous.
Vous aussi revenez de votre ridicule ;
Rappelez les talens dont l'amour vous fit don ,
Erato , badinez avec Anacréon ,
Et soupirez avec Tibulle.

CLIO faisant la révérence :

Oh ! le bon sens excède , & donne des vapeurs.

Elle sort.

ERATO de même.

Les soupirs , les fadeurs dégradent un bon Livre.

Elle sort.

MOMUS.

C'est la mode qui plaît & qui polit nos mœurs ;
C'est le seul Dieu qu'il nous faut suivre.

je lui vais offrir mon hommage & mes vœux.

GOUT, *sur l'air*, Quand on vient dans
ce bocage. *Roland. Acte. 4.*

Sur le théâtre lyrique
J'éprouvois mille rigueurs ;
Un vertige épidémique
M'enlevoit mes spectateurs ;
Mais la moderne Musique
M'a rendu des amateurs ;
Sur le Théâtre lyrique
Je reçois mille faveurs.

LE GOUT.

C'est là du Lulli : ma joie en est extrême.
Sous derniers accens, ce chant simple & vainqueur,
Reconnoît bientôt la Musique du cœur :
Muse, puissiez-vous chanter toujours de même !

MOMUS *riant.*

Vois donc qu'elle chante ! Oh, le trait est char-
mant,

Il prend cela pour mélodie !
Tu n'as donc point là la belle rapsodie
Du petit Prophète Allemand ?
Ce n'est pas même psalmodie :
C'est son parler tout simplement ;

TERPE *chante sur l'air*, Le langage des
yeux ; *des Fêtes Vénitiennes,*

Langage du cœur, dicté par la nature,

24 LES ADIEUX DU GOUT,

Dans mes tendres accens vous peignoit ses
Mais qu'en fert la peinture
Si le bon ton ne l'admet pas ?

M O M U S.

De ses charmes nouveaux admire l'élégance
De la parole au chant goûte la différence.

EUTERPE, *sur l'air*, Vuò dirlo à
basso. *Du Maître de Musique.* N°.

Voici mon secret, tout bas, tout bas, tout bas
Quand l'auditeur sommeille
Je fais faire un grand fracas
Et mon orchestre à tour de bras
Malgré lui le reveille.

M O M U S *au Goût.*

Entre nous, dans ces Opéras
Des fameux Atilla, des divins Pergolezes,
A la beauté du chant le vers ne répond pas,
Et comme nous voulons bannir toutes fadeurs
Nous avons sagement concerté, projeté,
De leur coudre au plutôt des paroles françois
Et la Muse en fait là qui ne sont pas mauvaises
Pour en faire au public sentir l'utilité.

L E G O U T.

Eh ! qui n'adopteroit de si justes pensées !

M O M

COMEDIE. 23

MOMUS.

mieux saisir le vrai de ce chant merveilleux
ez quelque Duo , vous chanterez vous deux.

GOUT *se récriant à la vue d'une
partie que lui offre Euterpe.*

Dieux ! que de notes entassées ;
Croches , triples croches pressées
es & Bemols sont graves , sont aigus ,
oyeux au plaintif des sauts inattendus ;
Je m'y perds : Quel amas confus !
Quel indéchiffrable grimoire !
Graces à vos succès imprévus
Je n'ai ni bon sens ni mémoire,
vois la musique & je ne la sçais plus.

MOMUS *lui otant le papier.*

en est trop : l'ignorance est bientôt rebutée.

EUTERPE *prenant un autre Duo.*

» Eh bien qu'il prenne celui-ci
a musique en est simple...

MOMUS *à part.*

Et plus à ma portée.

Je vais chanter moi-même : il est très bien choisi ;
Gout
oi, va-t-en , si tu veux , dormir avec Iulli ;

B

LES ADIEUX DU GOUT,

à Euterpe.

» Commençons : (*il prélude.*) j'ai la voix & b
lante & flutée.

EUTERPE & MOMUS *chantent*

» *Une Parodie de l'air Sei compito & sei
Bellino.; Du Chinois.*

EUTERPE.

» Oui , vous avez un air vainqueur ,
» Tendre , galant , vif ; mais d'honneur
» Vous n'êtes point mon affaire.

MOMUS.

» Vous avez des traits , un minois ,
» Beaucoup d'esprit ; on a ses droits ,
» Et l'on prétend bien vous plaire.

EUTERPE.

» M'aimeriez-vous , petit trompeur

MOMUS.

» A la fureur.

EUTERPE.

» Vous me trouvez donc bien jolie ?

COMÉDIE, 27

MOMUS.

» Sur ma vie.

EUTERPE.

» Vous êtes fou.

MOMUS.

» De vous, mon bijou.

EUTERPE.

» Oh ! tant pis, je suis cruelle ;

MOMUS.

» Chançons : à demain, la belle.

» Oui, oui, je suis cruelle ;

» Non, non : à demain, la belle.

MOMUS *au Gout.*

bien, que nous dis-tu de ce petit morceau ?

LE GOUT.

je rougis pour vous de votre frénésie,
que votre Opéra lâchement sacrifie

Le naturel & le vrai beau

Au vuide, au fard, à l'oripeau

De ce Burlesque d'Italie :

quand même Lulli par la nécessité

Où le réduisoit la foiblesse

B ij

MOMUS.

Après tout le conseil est unique :
Ma foi, tout son grand style est bien décrédité ;
Le François chaque jour revient de l'héroïque,
Fêtes de Polymnie, Opéra si vanté !
On admira huit ans votre éclat chimérique ;
Le Bouffon a paru : sa celeste Musique
Dans la nuit du tombeau vous a précipité :

LE GOUT.

Quel affreux ridicule, & qu'il vous deshonoré !

MOMUS.

Oh ! toujours exhaler ton auguste douleur !
Silence ; voici Terpsicore
Qui saura réparer les crimes de sa sœur.



COMEDIE.

31

Tandis que ma troupe s'apprête ,
Jugez encor , jugez de mes nouveaux talens.
Elle danse encore en ridicule.

LE GOUT l'interrompant.

Arrêtez : est-ce là cette Danse si belle ,
Qui par ses divers mouvemens ,
Toujours de la nature expression fidele ,
Aussi vraie , aussi simple qu'elle
Peignoit les passions , rendoit les sentimens.
„ Sautillante aujourd'hui , fausse , artificielle. . .

MOMUS.

„ Ah , je t'y prends encor , raisonneur ennuyeux !
„ La Danse selon toi doit être la peinture
„ De la vraie & simple nature .
„ Mais la nature enfin se varie à nos yeux .
„ N'offre-t-elle par tout qu'objets majestueux ?
„ Sans doute, elle est plus éclatante
„ Lorsque le Brun nous peint les Héros & les Dieux ;
„ Mais en est-elle moins frappante
„ Lorsqu'en un vallon écarté
„ Le riant Ticien , à notre œil enchanté ,
„ Peint une Chevre bondissante ?

LE GOUT.

„ Belle replique assurément ,
„ Juste , solide , concluante .
„ Oh ! Momus , la Danse regnante
„ Pour la comparaison brillante
„ Vous doit un beau remerciement .

Bis

32 LES ADIEUX DU GOUT.

TERPSICORE *au Gout.*

Mais si vous aimez tant cette Danse ennuyeuse

Qui se décore effrontément

Du beau nom de majestueuse ,

Nous vous en donnerons , & très-facilement.

Il est encor pour vous une jeune Danseuse

Qui trouve , je ne sçais comment

Le secret de la rendre aimable & gracieuse ;

Et que le sot vulgaire applaudit constamment.

J'ai voulu la guérir de son entêtement ;

Mais la petite précieuse ,

Des succès de la Rose encor toute orgueilleuse

S'obstine à demeurer dans son égarement.

M O M U S.

Et ce fameux Danseur , cet homme surprenant

Ainsi que ta Danseuse à tes ordres rebelle ,

TERPSICORE.

Il a quitté. . .

M O M U S.

Très-sagement ;

Qu'avoit-on besoin de modèle ?

TERPSICORE.

Qu'en est-il arrivé ? Le Public aujourd'hui ,

En ne le voyant plus , ne pense plus à lui.

MOMUS.

Il en pourroit faire autant d'elle :
V , tes charmes ailleurs seront mieux protégés ;
 Il est trop endurci dans ses vieux préjugés ;
 Réserve pour Plutus ta fête & tes hommages.
 Plutus sçait comme il faut estimer le talent :
 Envain quelques jaloux recusent ses suffrages ,
 Qui sçait récompenser est un Juge excellent.

S C E N E V.

Les Acteurs précédens ; CALISSON,
Bouffon.

EUTERPE *courant à lui. Sur l'air.*
 Un charme dangereux. *Roland, Acte II,*
Scene premiere.

A H , voici Calisson , que Paris idolâtre ,
 Le Roi , le Dieu des bons Chanteurs ;
 C'est lui , Seigneur , c'est lui , dont les sons en-
 chanteurs
 Rendent la gloire à mon Théâtre.

CALISSON , *d'un air furieux.*

Je vous viens, belle Euterpe, annoncer nos malheurs ;
 On forme contre nous une ligue puissante ,

B.

COMEDIE.

35

Jé lui ferai sentir la distance infinie
De ton Burlesque monstrueux ,
A la grande & noble harmonie ,
Qui seule des Auteurs fameux
Eternise chez nous la gloire & le génie.
Il rougira de voir sur sa Scene avilie ,
Au lieu d'un Chant majestueux ,
Le jeu bas & rampant des farces d'Italie ;
Et de vils Baladins au Théâtre des Dieux.

MOMUS à Califfon.

Va , laisse-le vanter son Théâtre harmonique ,
Songeons à profiter du tems ;
Nous sçaurons bien , malgré ses dents
En faire un Opéra - Comique.

LE GOÛT.

Quel opprobre, grands Dieux pour la scene lyrique !
Ah ! n'est-ce point assez pour nourrir ma douleur
De ces modernes parodistes
Du faux goût en tout genre insipides copistes ,
Qui n'occupent chez vous l'esprit de l'auditeur
Que de mots , de lazis , d'obscures mascarades ,
Et vont semant les pasquinades
Sur les fruits immortels du talent créateur ;
» Echos du mauvais ton , pere du batelage ,
» Qui pour fixer les spectateurs
» Honteux de leur propre suffrage
» Par des riens fastueux surprenent leur hommage ,
» Et couvrent leur néant de pompons & de fleurs ?

MOMUS.

Ne quitteras-tu point ce ton triste & sauvage ?
Evi.

COMÉDIE

37

LE GOUT.

Eh c'est apparemment ce fou , ce furieux
Qui se débat , qui se démène . . .

MOMUS.

Oui son Diable Boufon , au sortir de ces lieux
L'agite en franc energumene.
Le vacarme redouble , approchons doucement :
Ah parbleu c'est Thalie & sa sœur Melpomène
Qui se querellent vivement.
Ecartons nous , craignons les vapeurs d'Hipocrène
Et prenons garde sagement
Qu'un trait de poignard n'ensanglante la Scene ;
Quels gestes ! Quels regards ! Quels yeux étincelans !

LE GOUT.

Ecoutons les de loin ; leurs reproches sévères
Pourront me découvrir leurs mœurs , leurs caractères
Et méclairer sur leurs talens.



LES ADIEUX DU GOUT,

SCENE IX.

LE GOUT, MOMUS *au fond du*
Théâtre, THALIE. MELPOMENE.

MELPOMENE.

QUE dites-vous , grands Dieux ? quelle audace
insolente !

Quoi c'est vous qui rendez ma Scène florissante !

Ma grandeur n'est point faite aux affronts du mépris :

Bornes de l'univers reculez à mes cris :

Cieux ! ô Cieux ! souffrez-vous qu'une indigne ri-
vale

Sans respect pour mon rang , jusque-là me ravale ?

THALIE.

Eh mon Dieu , ma tragique sœur ,

Quittez la morgue & la menace ;

Et dans tous vos propos, de grace ,

Mettez un peu plus de douceur.

Aussi bien , que sert la fureur ?

Fussiez-vous cent fois plus cruelle ,

Russiez-vous les yeux plus hagards ,

Comme vous , je suis immortelle

Et ne crains point tous vos poignards.

MELPOMENE.

O Ciel ! la raillerie est jointe à l'impudence ?
 Où sont les titres vains de ta prééminence ?
 Crois-tu qu'on sacrifie à ton lierre grossier
 L'éclat majestueux de mon divin laurier ?
 Apprens à te connoître : apprens qu'une pignée
 Ne doit point usurper les droits de son aînée.

THALIE.

Il n'est pas encor décidé
 Que je sois bien vôtre cadette ;
 Mais quand ce frêle honneur vous seroit accordé
 En suis-je moins jolie & vous moins contrefaire !
 Raisonnons : point tant d'apprété ;
 Pour moi , je n'aime plus qu'à rire ,
 On sçait ce qu'il m'en a coûté
 Pour avoir aussi lamenté
 Pendant je ne sçai quel délire
 Dont le Parterre dégouté
 M'a bientôt contrainte à proscrire
 D'insupportable dignité.
 Mettez donc treve à la fierté
 Moins de mépris , point de colere ,
 La fureur ni la majesté
 Ne feront rien à votre affaire.
 Vous n'avez plus ces grands Auteurs
 Qui par les fruits divins de leurs sçavantes veilles ,
 Étonnoient , pénétroient , charmoient les specta-
 teurs.
 Qu'avez-vous ? des mots , des clameurs ?
 Ce sont là toutes vos merveilles
 Vous ne dites plus rien aux cœurs
 Vous ne parlez plus qu'aux oreilles.

LES ADIEUX DU GOUT ; MELPOMENE.

**Ayant que je m'abaisse à me justifier ,
Réponds : as-tu rougi toi-même d'oublier
Tes modèles fameux , ces illustres Molières ?
Des hommes à présent , peins - tu les caractères ?
Voyons-nous sous tes pieds leurs vices abbaissés ?
Es-tu toujours pour eux l'Ecole des vertus ?**

THALIE.

**Non , j'ai quitté mon grand modèle ;
J'ai perdu mes vrais attributs ;
Mais on n'est pas toujours fidèle
À ce qu'on estime le plus :
Peu conviens ; Il est des abus ,
Les ridicules sont extrêmes ,
Toujours regnans ; presque les mêmes ,
Tels que Molière les eût peints ;
Il est encore dans notre âge
Des Mascarilles , des Dandins ,
Des Sganarelles , des Jourdain ;
Mille gens retracent l'image
Des Harpagons , des Trissotin :
Le mauvais ton des Turlupins ,
Eroit celui du perflage ;
Mais enfin il n'est plus d'usage
De défabuser les esprits :
On ne veut plus être repris :
Il est trop honteux d'être sage.
J'ai vû que le léger François
Ne vouloit plus que badinage ,
Que semillant , que feux solets ,
Qu'un raisonné papillonnage ,
Philosophique verbiage ,**

COMEDIE.

41

Orné de chants & de ballets.
 Il falloit fixer son suffrage,
 Et j'ai fardé tous mes attraits,
 Pour plaire à ce Peuple folâtre,
 J'ai fait vernisser mon Théâtre;
 Surtout j'ai des Danseurs parfaits;
 Et comme on ne rougit jamais
 D'user de quelque politique,
 Pour s'assurer de grands succès,
 J'emprunte à l'Opéra-Comique.
 Qu'importe? Ces riens décousus,
 Ces fruits nouveaux de ma folie
 Sont plus fêtés, sont mieux reçus
 Que ne le fut même Athalie:
 Ma Sœur, ne me parlez donc plus
 Des vieux tems de votre excellence;
 Vos anciens titres sont perdus;
 Et je vous soutiens mordicus
 Qu'aujourd'hui j'ai la préférence;
 On vous sifle, & l'on m'aplaudit:
 Ce sont là tous mes droits; j'ai dit.

MELPOMENE, *avec force.*

quoi! peux-tu penser qu'un tas de bagatelles
 se eclipser jamais mes beautés immortelles!

THALIE.

Un ton plus bas, ma grande Sœur?
 Où donc est le charme vainqueur
 De ces beautés surnaturelles
 Qu'on voit glacer le Spectateur?

42 LES ADIEUX DU GOUT.

MELPOMENE.

*Eh quel tems fut jamais si fertile en Miracles !
Quand ai-je avec grandeur mieux dicté mes oracles !
Pour mon culte divin quel tems plus fortuné !
Chaque Auteur en nos jours est un tragique né.*

THALIE, d'un ton emphasé.

*Eh ! qui ne connoit pas ces Drames admirables ;
D'un trône inébranlé, soutiens inébranlables ?
Ces fiers Usurpateurs , Tyrans empoisonnés ,
Instruits à rendre l'âme aux moments ordonnés..
Oh ! ce ne sont pas là vraiment de ces misères ,
Que durant notre enfance ont encensé nos Pères.*

*Que je vous plains ! Car entre nous
Vous ignorez le vrai terrible :*

L'amour dans vous n'est que fadeur ;

Vous ne nous offrez qu'une horreur

Rebutante , inintelligible ,

Qui faute d'aller jusqu'au cœur ;

Devient & frivole & risible :

Enfin , avec votre Phébus ,

Vous vous éloignez encor plus

De Rhadamiste & de Mérope

Que je ne m'éloignai jamais

Du naturel & des portraits

De Tartuffe & du Misanthrope ;

Vous avez sans honte immolé

Votre abondance au remplissage ,

Votre sublime au boursoufflé ;

Maintenant tout votre partage

N'est qu'un style lâche , empoulé. . .

MELPOMENE, *l'interrompant.*

Le serpent de l'envie en ton cœur a filé ;
(elle tire son poignard.)
 Mais c'en est trop enfin : cet excès d'insolence.

THALIE, *se sauvant.*

Fuyons : je crains la rime.

MELPOMENE

Aura sa récompense.
 „ Je veux malgré le Ciel & la fatalité
 „ T'arracher à jamais ton immortalité.

MOMUS, *lui arrachant le poignard, & jouant
 le coup de Théâtre.*

Arrête : quel transport ! O Muse sanguinaire !
 C'est ta Sœur , souviens-t'en.

MELPOMENE

O Ciel ! qu'allois-je faire ?
 Mais après tout , Momus , elle osoit m'outrager.

THALIE

Moi ! C'étoit pour son bien que je me moquois d'elle.

MOMUS

Nous écoutions votre querelle :
 Reconnoissez le Goût , le Dieu va vous juger.

SCENE X.

LE GOUT, MOMUS.

CALLIOPE. } *Muettes & parées*
POLYMNIE. } *de Guirlandes.*

MOMUS, *au Gout.*

CA, tu viens d'essuyer un horrible tapage,
Mais tu vas avoir du répit,
Car en voici deux qui, je gage,
Ne te feront pas tant de bruit.

LE GOUT.

Où quoi ! N'est-ce pas là la Muse de l'Épique,
Et celle qui préside à l'Art des Orateurs ?
Quel éclat vif & magnifique !

MOMUS.

Où ! ne s'y trompe pas : cet éclat fantastique
Ne part que des brillantes fleurs
Qui couvrent leur Cadavre étique.

LE GOUT, *voyant leurs signes.*

Ils voudroient parler :

48 LES ADIEUX DU GOUT.

„ Mille gens après tout s'en passent sans effort :
„ Si quelqu'un est tenté d'en plaindre la disette ,
„ Qu'il se console avec les Morts.

LE GOUT.

„ Que je plains en tous points le destin de la France !
„ Quoi , le Pays des Arts !

M O M U S.

Mais pourquoi ces transports !
Leur reprocherois-tu ce fortuné silence ?
Oh , parbleu , le bon sens y trouve son profit ,
Les Muses sans parler en sont moins indiscrettes :
J'aime assez les femmes muettes ,
Elles en ont bien plus d'esprit.
Elles sortent.

LE GOUT.

Mais il nous reste encor. . . .

M O M U S.

Ah , finis , je te prie ;
Il nous manque en effet ta sublime Uranie ,
Si tu n'as pas juré de nous mettre aux abois :
Dispense-nous pour cette fois
Du fatras éternel d'une docte momie ,
Qui ne parle qu'Algebre & que Géométrie ;
Que sottement encore on voit suivre tes loix ;
Et qui du long récit de ses nouveaux exploits
Assomme sans pitié la bonne compagnie.
Ses discours sont trop beaux pour être bien compris ;
Moi , je sçais tout cela sans avoir rien appris.
LE GOUT.

COMEDIE.

49

LE GOUT.

Oh, pour le coup, Momus, vous êtes véridique,
En vous m'avez fait assez voir
Que dans ce siècle la critique
Juge de tout sans rien sçavoir.

MOMUS.

La peste soit de l'incartade.
Avec ton air gauche & pésant;
Puisqu'en dépit du sort tu veux être plaisant,
Nous t'allons donner une aubade. ..
On entend un bruit de voix & d'instrumens.

LE GOUT.

Mais quel bruit ! quel tumulte, & quels sons im-
prévus !
Est-ce encore un Bouffon ?

MOMUS.

A peu près, c'est Plutus ;
C'est l'Intendant du Dieu suprême,
De ce Dieu ton rival, si justement cheri ;
Mais un Intendant favori,
Son ami, son intime ; enfin presque lui-même.

LE GOUT.

Ah, je le reconnois, c'est ce monstre orgueilleux ;
C'est le Dieu corrompteur qui préside aux richesses.
Il vient, lorgnette en main, s'enyvrer des caresses,
De ses flatteurs fastidieux.

C

LES ADIEUX DU GOUT;

S C E N E I I

LE GOUT, MOMUS, PLUTUS,
Chœur de Courtisans.

PLUTUS *sortant de sous terre.*

EH, de grace, Messieurs, permettez qu'on respire:
Mais je suis oublié, j'oublie : quel martyre !
Je venais... Je voudrais... Tout à vous... en
honneur...
Trop heureux... Soyez sûr... Allez... De vos
bons vœux...
Messieurs les beaux esprits, vous donnez une fête ?

Un Chœur de Courtisans.

Monseigneur...

PLUTUS.

Oui, je la venais,

LE CHŒUR.

Elle est brillante & toute prête.

COMEDIE.

51

PLUTUS.

Cela suffit : j'avertirai.

UN MUSICIEN, *un papier à la main.*

Monsieur ?

PLUTUS.

Que dites-vous ?

LE MUSICIEN.

Monsieur, c'est l'Ariette. . .
Il divertimento. . . Le Chant m'a bien coûté :
Les accompagnemens.

PLUTUS *lui jettant le papier.*

Vous me rompez la tête.

LE MUSICIEN.

Monseigneur :

PLUTUS *se radoucissant.*

Ah ! j'y suis : le bouquet présenté
A ma petite. . . Allez , il vous lera compté.

LE MUSICIEN *s'inclinant.*

Que je vous suis ! . . .

C ij

52 LES ADIEUX DU GOUT,

PLUTUS.

Allez... Allez, allez....

LE MUSICIEN *sortant.*

Au Diable soit la bête.

PLUTUS *s'avancant à grands pas.*

Ah, Dieux ! toujours promettre, & toujours protéger !

Que l'on est malheureux quand on peut obliger !

Bon jour, mon cher Momus, tu vas me faire rire.

Tien, la tête me fend, je suis tout confondu,

Et si tu n'as pitié de mon individu,

Je sens qu'au moment même il faudra que j'expire.

MOMUS.

Vous me comblez, Seigneur.

PLUTUS.

Je suis fort amusé

Quand je te vois d'un air caustique,

D'un petit ton fin & rusé,

Répandre en ricanant ton humeur satyrique :

J'eus mes raisons jadis pour craindre ta critique,

Mais je suis bien désabusé.

MOMUS *ironiquement.*

Ma critique, Seigneur ! que pourroit-elle dire !

Ah ! vous n'êtes point fait pour avoir des jaloux !

COMEDIE.

53

Et la plus mordante satire
Ne fait que blanchir près de vous.

PLUTUS.

Où l'on peut se flatter , sans être ridicule
Qu'on n'est plus lourd comme autrefois.

MOMUS *à part.*

Comme il avale la pillule ?

PLUTUS.

De ces tons empestés qui sentent le Bourgeois
A nos gens de Province on laisse la défroque ;
On a pris des façons , des airs ; on est galant ,
Léger , badin , & persiflant.

MOMUS *à part.*

Enfin le ver à soie est sorti de sa coque.

PLUTUS *en lorgnant , apperçoit le Gout.*

Mais que vois-je ! quelle est cette figure là ?
Encor des protégés ! Oh , Momus , tu m'accables
Que faut-il faire pour cela ?

LE GOUT.

Rien : je ne brigue point tes bienfaits méprisables ;
On saura tôt ou tard en connoître le prix :
Que par toi le faux gout étende son empire ,
Qu'il regne , j'y consens : profite du délire
Où les travers du siècle ont plongé les esprits.

C iii

54 LES ADIEUX DU GOUT :

Que ce Peuple à jamais inquiet & frivole ,
De toute nouveauté bruyant adorateur ,
Se précipite en foule aux Temples de l'erreur ,
Et coure avec furie encenser son idole :
Que par-tout de Bouffons , de Mimes entêté ,
De ses Auteurs divins profanant la mémoire ,
Il immole sans honte en sa légèreté
L'Avare , & Polieucte , aux farces de la Foire :
„ Qu'enfin livré sans cesse à l'ardeur de changer ,
„ Dans ses goûts , dans ses Arts sans cesse il sacrifie
„ A l'instant , au futile , à la superficie ,
Le regne du clinquant doit être passager.
Je quitte ce séjour , & n'y veux reparoître
Que lorsque le François , transfuge du vrai beau ,
Lassé du joug honteux de ce tyran nouveau ,
Pour l'honneur de son nom voudra me reconnoître.

SCENE XII & dernière.

PLUTUS , MOMUS.

PLUTUS.

JUSTE Ciel ! quel fracas ! mais j'en suis éperdu.

MOMUS.

Vous ne remettez pas cette mine blafarde ,
Cet ancien Dieu du Gout ? . . .

COMEDIE.

55

PLUTUS.

Ma foi je n'avois garde,
Car je ne l'ai jamais connu.
Oh ça, les Arts ici me donnent une fête :
Je veux que tout conspire à mon amusement.

MOMUS.

Oui, ce sera je pense un remède charmant
Pour guérir votre mal de tête :
Il faut bien à l'esprit quelque relâchement.

PLUTUS.

Allons, Momus, qu'on avertisse :
Que les jeux, les plaisirs, les talens & l'amour
Viennent me faire un peu la cour :
Chantez, enfans, dansez, & qu'on me divertisse.

FIN.

Kit

VAUDEVILLE

[Noté, N^o 4.]

I.

MOQUONS-NOUS des regles sévères
 Que nous imposent les Frondeurs :
 Soyons plus sages que nos Pères ,
 En jouissant de nos erreurs :
 Que la folie enchanteresse
 Succède en tout à la Raison ,
 Le plaisir seul nous interesse ,
 C'est le bon ton , c'est &c.

I. I.

Jadis l'Amour pur & sincère
 Fixé près d'un objet charmant ,
 Se nourrissoit dans le mystère ,
 Et respiroit le sentiment .
 Mais aujourd'hui près de sa Flore
 Zéphire insulte à Celadon ,
 Il vole , il fiffe , il s'évapore ,
 C'est le bon ton , c'est &c.

I I I.

Autrefois l'Epoux indocile ,
 Martyr de ses soupçons jaloux ,

C. v.

38 LES ADIEUX DU GOUT;

Pour garder sa moitié facile
Employoit grilles & verroux :
Mais dans ce siècle plus aimable
Aux coups du sort il se résout ;
Venus, tu rends Vulcain traînable ?
C'est le bon goût, c'est &c.

I V.

Après d'une glace ennemie,
Hélène seule & sans appas,
Pleure de voir que son Amie
Ait les attraits qu'elle n'a pas :
Bientôt l'orgueil console Hélène,
On se fait homme, on lit Platon :
On méprise une beauté vaine,
C'est le bon ton, c'est &c.

V.

Un Suivant de Plutus.

Laissons le triste Diogène
Esclave de la vanité,
Loin de Plutus traînant sa chaîne
Châmer sa fausse liberté :
Pour nous, grands Juges que nous sommes,
A ce Dieu seul rapportons tout :
Au poids de l'or pèser les hommes,
C'est le bon goût, c'est &c.

V L.

Pourquoi ceder à son injure,
Lorsque le tems change nos traits ?
L'Art sçait remplacer la nature,
Le fard recrépit les attraits :
Suivons la mode & l'étiquette,
Bien plus que l'âge & la raison :
A cinquante ans être coquette,
C'est le bon ton, c'est &c.

V I I.

Dans sa plaisante acrimonie,
En vain un sage des plus fous
Veut nous refuser l'harmonie,
Il en trouve encor parmi nous :
Car si l'Orchestre à son oreille
N'offre point d'agréable son,
Le sifflet du moins le reveille ;
C'est son vrai ton, c'est, &c.

V I I I. & dernier.**A U P A R T E R A.**

De vos suffrages arbitraires,
Messieurs, dépend notre succès ;
Soit favorables, soit contraires,
Il faut souscrire à vos Arrêts :
Lorsque d'une voix unanime,
Le Spectateur condamne, absout,
Se Dieu qui le guide & l'anime,
C'est le bon Goût, c'est &c.

F I N.**Cv**

LE MOULE DE GUY,
~~LE MOULE DE GUY,~~
 SINE DURANT,
 LE MOULE DE GUY DE CALLIOPE DE
 POLYMER. *et de PLUTUS*

A TITRE DE GUY.

LE MOULE DE GUY, LE MOULE DE GUY, LE MOULE DE GUY
 LE MOULE DE GUY.

M LE MOULE DE GUY, LE MOULE DE GUY, LE MOULE DE GUY
 LE MOULE DE GUY.

LE MOULE DE GUY, LE MOULE DE GUY, LE MOULE DE GUY
 LE MOULE DE GUY, LE MOULE DE GUY, LE MOULE DE GUY
 LE MOULE DE GUY, LE MOULE DE GUY, LE MOULE DE GUY

LE MOULE DE GUY

LE MOULE DE GUY, LE MOULE DE GUY, LE MOULE DE GUY
 LE MOULE DE GUY, LE MOULE DE GUY, LE MOULE DE GUY
 LE MOULE DE GUY, LE MOULE DE GUY, LE MOULE DE GUY

LE MOULE DE GUY, LE MOULE DE GUY, LE MOULE DE GUY

LE MOULE DE GUY.

LE MOULE DE GUY, LE MOULE DE GUY, LE MOULE DE GUY
 LE MOULE DE GUY, LE MOULE DE GUY, LE MOULE DE GUY

LE MOULE DE GUY, LE MOULE DE GUY, LE MOULE DE GUY
 LE MOULE DE GUY, LE MOULE DE GUY, LE MOULE DE GUY

C O M E D I E. 71

Le faux Gout chaque jour voit croître ses honneurs ;
 Tout se rend , tout succombe à ses lâches amorces :
 Il a séduit jusqu'à mes sœurs.

Réunissons enfin mon pouvoir & vos forces
 Pour proscrire à jamais son culte & ses erreurs.
 Je vois fleurir ici mes hautes connoissances,
 L'Europe avec envie admire mes succès ;
 Et ne peut concevoir que le léger François
 Ait étendu si loin l'empire des Sciences.
 J'ai guéri les esprits de leurs vains préjugés ;
 Mes travaux sont féconds & sont plus abrégés ;
 J'écarte loin de moi l'embaras des systèmes ;
 Fureur qui trop long-temps arrêta mes progrès :
 Pour le bien des Mortels j'observe les effets
 Sans vouloir remonter à leurs causes supêmes ;
 Et sans cesse étonnés , les Dieux voyent eux-mêmes
 Multiplier par moi leurs immenses bienfaits.

M O M U S.

Vos travaux , il est vrai , sont profonds & fertiles ;
 Vos Plantes , vos Métaux , vos Vers , vos Papillons,
 De votre haut savoir , jolis échantillons ,
 Au genre-humain sont fort utiles :
 Aussi les va-t-on voir ; & les doctes Pourpris
 Où vous étalez vos chenilles ,
 Sont-ils de Curieux incessamment remplis.
 Oh ! vous ne laissez pas de vendre vos coquilles ;
 Et l'Electricité , vous ne m'en parlez pas !
 Pourtant dans le beau monde elle est toujours de
 mise ;
 Pour le sexe sur-tout elle a beaucoup d'appas :
 Quelle femme aujourd'hui ne veut qu'on l'électrise ?
 Empêchez-vous toujours la foudre & ses éclats.

62 LES ADIEUX DU GOUT.

U R A N I E.

Je fais plus ; je ne suis cet heureux phénomène
Que pour en tirer tous les jours
Des remèdes plus prompts , & de nouveaux secours
Aux maux de la nature humaine ;
Ma recherche assidue a produit ce bonheur :
Par lui des corps paralytiques
Ont repris tout-à-coup leur première vigueur.

M O M U S *souriant.*

Oui : les Journaux en sont des garans authentiques.

LE G O U T.

Sans doute avec la même ardeur
On vous voit cultiver. . . .

M O M U S.

Ah finis , je te prie :
Vas-tu parler d'Algebre & de Géométrie ?
Lui feras-tu conter que cet Art créateur ,
Cet Art qui sous ses loix asservit la nature ,
Dans un fameux voyage au Pôle , à l'Equateur ,
De ce globe terrestre a fixé la figure ,
Et la masse , & la pesanteur.
Qu'enfin portant ses pas dans ces routes désertes ,
Le François Géometre a consacré son nom ,
Et du grand , du divin Newton ,
Justifié les découvertes ?
Ces discours sont trop beaux pour être bien compris ;
Moi je sçai tout cela sans avoir rien appris.

ARIETTE DU CHINOIS

ZERBINOTTI D'OGGI DI

No 1.



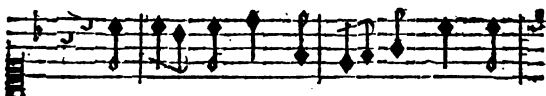
VE- nez, mon peuple



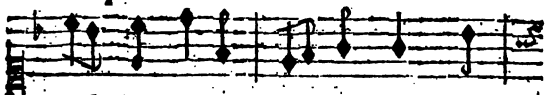
fi- del- le, La Nou- veauté vous ap-



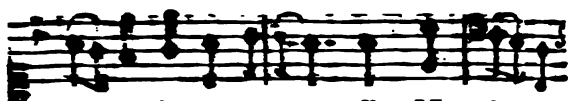
pelle, La Nouveau-té vous ap- pelle,



Ve- nez Francais, ai- ma- bles fous, Elle



est bril- lante, com- me vous, Vous



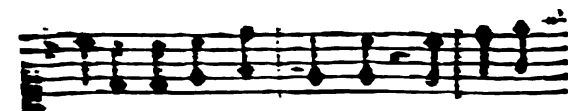
é-tes légers com-me elle, Vous é-tes



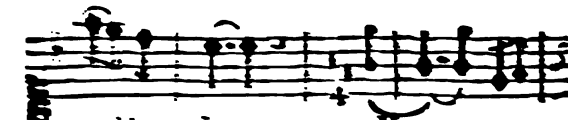
légers com-me elle. Ai-ma-



bles tous, Ai-ma-bles tous, Vous



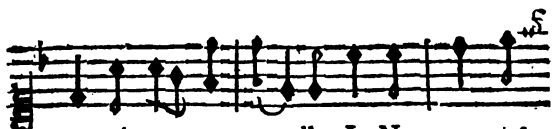
é-tes légers com-me elle; Ve-nez si-



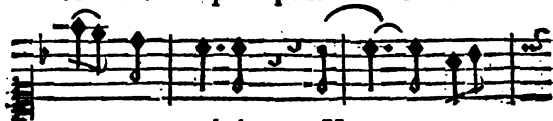
ma-bles tous, Ve-nez



mon peuple s'élève, La Nou-



veauté vous ap- pelle La Nou-veau-té



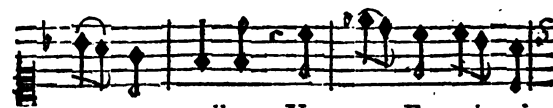
vous ap- pel- le, Ve- nez



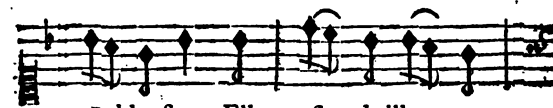
mon peuple fi- del- le, La Nou-



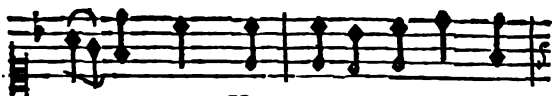
veauté vous ap- pelle, La Nou-veauté



vous ap- pelle, Ve- nez Français, ai-



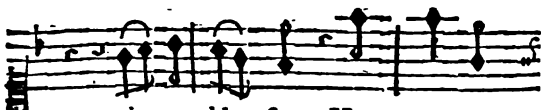
ma-bles fous, Elle est brillan- te



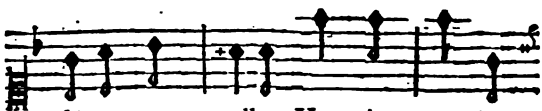
comme vous, Vous ê-tes légers comme



el- le, ai- ma- bles fous,



ai- ma- bles fous, Vous ê-tes



légers comme elle, Vous ê-tes lé-



gers comme elle ; ai- ma- bles fous, ai- ma-



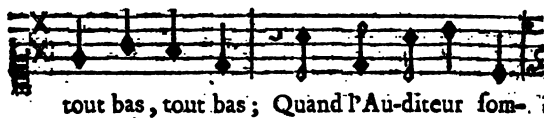
bles fous, Vous ê-tes lé-gers comme elle,



ARIETTE du Maître de Musique

AIR. *Vuò dirlo a basso, basso, &c.*

N° 2.

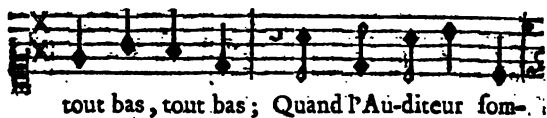




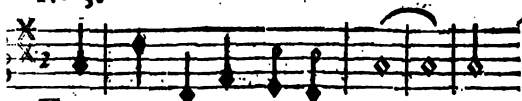
ARIETTE du Maître de Musique

AIR. Vuò dirlo a basso , basso , &c.

N° 2.



No 3.



Bouffons, soutiens de ma gloi- re,



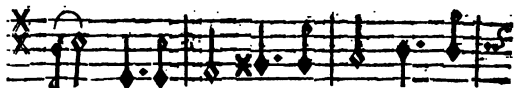
Tri-om- phes



sous mes dra- peaux; Je



regne, Je regne mal-gré mes ri-



vaux: Assu- rez à ja- mais ma- bril-

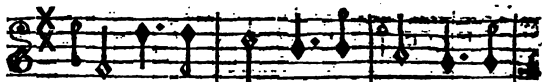
D



sous mes dra-peaux ; Je



regne , Je regne mal- gré mes ri-



vaux : Af-su- rez à ja- mais ma bril-



lan-



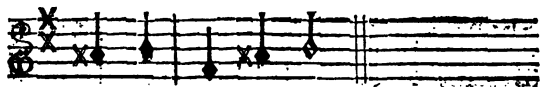
te. victoi- re.

Tendremenz.



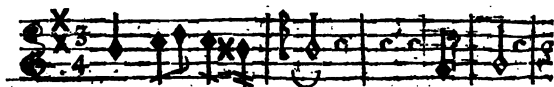
Le Chant fran- çais

D ij

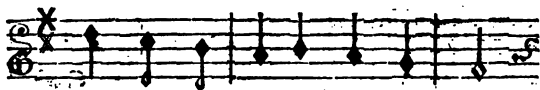


pas le Dieu du Goût ?

N° 4. VAUDEVILLE.



Moquons nous des regles se-ve-res



Que nous im- posent les fron- deurs ,



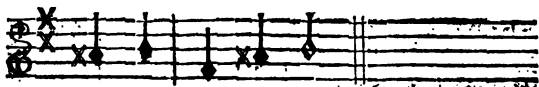
Soyons plus sages que nos Peres ,



En jouis- sant de nos er- reurs ?



Que la Fo- lie en chan-te- resse ,

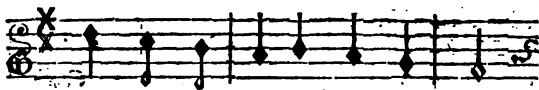


pas le Dieu du Goût?

N° 4. VAUDEVILLE.



Moquons nous des regles se-ve-res



Que nous im-posent les fron-deurs,



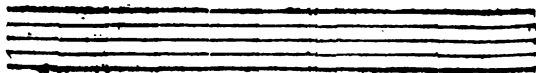
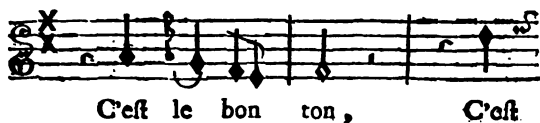
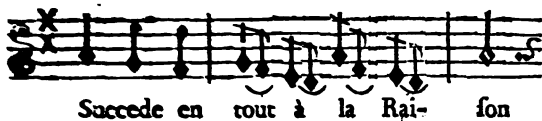
Soyons plus sages que nos Peres,



En jouis-sant de nos er-reurs,



Que la Fo-lie en chan-te-resse,



F I N

NOUVELLES PIÈCES DE THÉÂTRE

détachées , depuis 1747 jusqu'à ce jour.

- L** E Magnifique , *Com.*
avec un Divert.
 Le Miroir , *Comédie.*
 Le Bacha de Smirne , *C.*
 L'Année Merveilleuse , *C.*
 La Mort de Bucephale.
 Le Pot-de-chambre cassé ,
 T. pour rire , & C. pour
 pleurer.
de M. de Boissy.
 Le Retour de la Paix.
 Le Prix du Silence.
 La Frivolité , 1753.
 Mahomet , *Tragédie.*
 Benjamin , ou reconnois-
 sance de Joseph , *Trag.*
 La double Extravag. *Com.*
 Le Philosophe dupe de l'A-
 mour , *Comédie.*
 Les parfaits Amans , ou les
 Métamorphoses , *Com.*
 Alceste , *Divertissement.*
 Les Petits-Mâîtres , *Com.*
 Le Provincial à Paris , *C.*
 Les Fausses Inconstan. *C.*
 La Feinte supposée , *Com.*
 Caliste , ou la Belle Pén. *T.*
 Mérope , *T. nouv. de M.*
Clément.
 Le Marchand de Londres ,
Tragédie Bourgeoise.
 Le Plaisir , *C. avec un D.*
 Vanda , Reine de Polo. *T.*
- Les Souhairs , *Comédie.*
 Momus Philosophe , *C.*
 Electre d'Euripide , *Trag.*
 La Partie de Campag. *C.*
 Cénie , *Pièce dram. 5 Act.*
 La Colonie , *Comédie.*
 Le Valet Maître , *Com.*
 La Gageure , *Comédie en 3*
trois Actes & en Vers lib.
 Les Mariages assortis , *C.*
 La Coquette fixée , *Com.*
 Le Réveil de Thalie , *C.*
 L'École du monde , *Com.*
 Le Retour de l'Ombre de
 Molière , *Comédie.*
 Varon , *Tragédie.*
 Abaillard & Héloïse , *Pie-*
ce dramatique.
 Les Engagemens indis. *C.*
 La Métamorphose , *Com.*
 L'École des Peres , *Com.*
 Callisthène , *Tragédie.*
 Les Courses de Tempé.
 Gustave , *Tragédie.*
 La Métromanie , *Com.*
 L'Héritier généreux , *C.*
 L'Amante ingénieuse , *C.*
 Les Veuves , *Comédie.*
 La Fausse Prévention , *C.*
 Les Hommes , *Com.-Bal.*
 Les Femmes , *Com.-Bal.*
 Brioché , *Parodie.*
 Les Adieux du Goût , *C.*
 Le Retour du Goût , *C.*

OPERA-COMIQUES NOUVEAUX.

La Magie inutile.	Les quatre Mariannes.
Le Retour favorable ; ou	Les Pelerins de la Mecque.
Le Temple de Mithras.	Le Rossignol.
de M. Vallé.	Le Rossignol, de Rouen.
La Fileuse ; Parodie.	Le Miroir magique.
Le Poitiers.	Les Fêtes de l'Hymen, ou
Le Bouquet du ROI.	la Rose.
Le Sufficient.	Le Calendrier des Vieil.
Les Troqueurs & le Rien.	Le Monde Renversé.
Le Trompeur Trompé.	La Coupe Enchantée.
Le Recueil de Chançon.	Les Filles.
<i>Ouvrages du même.</i>	Les Boulevards.
La Pipe cassée.	Le Plaisir & l'Innocence.
Les Bouquets.	L'Ecole des Turcs.

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu par Ordre de Monseigneur le Chancelier
Les Adieux du Gout, & je crois que l'on peut
 en permettre l'impression. A Paris, ce 25 Février
 1754.

CREBILLON.

Le Privilège & l'enregistrement se trouvent à la
 fin du choix de différentes Pièces Nouvelles, qui
 ont été représentées sur le Théâtre.

De l'Imprimerie de BALLARD, Seul Imprimeur
 du Roy pour la Musique, & Noteur de la
 Chapelle de Sa Majesté.



UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 02350 6572

A

